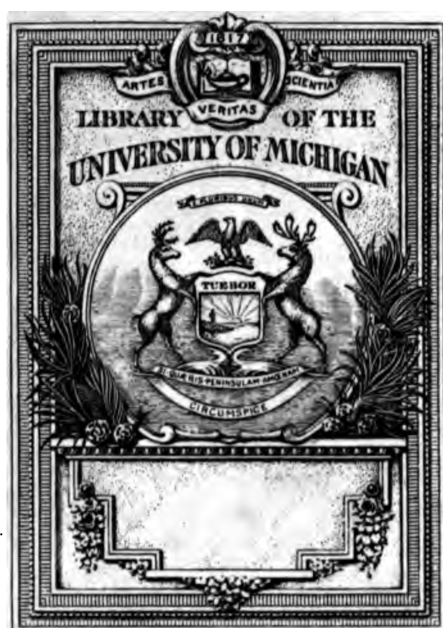
INSTITUTION

S. LOUIS

A

TOURS





LITHO. CLAREY-MARTINEAU, TOURS.

Institution St Louis-de-Gonzague

Distribution solennelle

DES PRIX.

le [illegible] Août 1855

Classe de 3e

L'Élève [illegible]

a mérité le [illegible]

d [illegible]

Le Professeur. [illegible]

Le Préfet des Études. [illegible]

Le Directeur. [illegible]

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS

L'AUSTRALIE

DÉCOUVERTE — COLONISATION — CIVILISATION

PAR

J.-J.-E. ROY



TOURS

AD MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LV



L'AUSTRALIE



CHAPITRE PREMIER

Situation de l'Australie. — Son étendue. — Différence de ce pays avec les autres contrées du globe. — Température. — Climat. — Histoire naturelle. — Minéraux. — Végétaux. — Animaux. — Habitants indigènes. — Découverte. — A qui appartenait l'Australie ?

Entre les côtes occidentales des deux Amériques et les rives orientales de l'ancien monde, s'étend une vaste mer couvrant plus des deux tiers de la surface du globe, et nommée pour cette raison le Grand-Océan. Sur une ligne de plus de douze cents myriamètres, cette mer est parsemée d'une quantité innombrable d'îles, formant de nombreux archipels, au milieu desquels on distingue une vingtaine de grandes terres, dont la principale est presque égale à l'Europe en superficie. Cet amas d'îles, reconnu comme une cinquième partie du monde, a reçu le nom d'Océanie, et la plus grande de ces îles, considérée comme un continent, a reçu d'abord celui de Nouvelle-Hollande, remplacé aujourd'hui par le nom d'Australie. C'est cette contrée que nous allons essayer de décrire, autant qu'il est possible de le faire dans l'état actuel des connaissances géographiques, car l'intérieur de ce continent est loin d'avoir été entièrement exploré. A la suite de la description d'un monde

si nouveau et si différent de toutes les autres contrées du globe, nous aurons à raconter l'histoire de la fondation et de l'accroissement rapide d'une colonie européenne, qui nous offrira le spectacle intéressant d'un peuple à sa naissance, se développant graduellement d'année en année, et arrivé, après un peu plus d'un demi-siècle d'existence, à un état de prospérité tel qu'il est presque en état de prendre rang parmi les nations, et de former un poids dans la balance du monde civilisé.

L'Australie s'étend en latitude du 11° au 39° de latitude méridionale, et, en longitude, du 111° au 152° de longitude est du méridien de Paris ; elle a par conséquent quatre cents myriamètres de longueur sur une largeur moyenne de cent quatre-vingts, et une surface égale aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe. Cette vaste région se distingue du reste de l'Océanie et des autres contrées du globe par l'aspect stérile et monotone de ses côtes, par ses habitants (indigènes) d'un noir fuligineux, grêles, hideux, et placés au dernier degré de l'abrutissement de l'espèce humaine; par la singularité du règne végétal et du règne animal, par ses productions extraordinaires et généralement peu utiles. C'est le seul pays où l'on voit des cygnes et des kakatouës noirs, le kangarou, si différent des animaux de l'ancien monde, le philidon à la langue en pinceau, le korbi-kalao au crâne dur comme une pierre, l'échidné, qui ressemble à la fois au fourmilier et au hérisson; un monstre enfin que n'aurait pas inventé l'imagination la plus déréglée, l'ornithorhynque, qui tient à la fois du quadrupède, du reptile, de l'oiseau et du poisson. Là on trouve des fougères et des orties qui s'élèvent à la hauteur des arbres, des fruits analogues à d'autres fruits de nos climats,

mais qui s'en distinguent par les singularités les plus bizarres; là vivent des arbres gigantesques croissant dans le sable pur, et qui pourraient couvrir de forêts verdoyantes les déserts de la Syrie et de l'Égypte, et rendre à la vie le sol épuisé de contrées jadis fertiles; là enfin croissent des bois rouges, blancs, veinés de toutes couleurs, offrant à l'ébénisterie les plus rares trésors. Il existe au nord de Liverpool un volcan qui, par une particularité unique, brûle sans jeter de lave. Mais sur cette terre des anomalies la plupart des plantes, malgré leur variété et leur élégance, ont un caractère unique: c'est celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples, et les forêts de ce continent ont quelque chose de triste et de brumeux qui fatigue la vue.

Assis, pour ainsi dire, sur le tropique de l'hémisphère austral, ce continent endure à une extrémité les ardentes chaleurs de l'équateur, tandis qu'à l'autre il jouit de la fraîcheur des zones tempérées. Au premier abord on serait porté à attribuer à cette vaste étendue de sol des avantages extraordinaires; on penserait qu'il doit y exister des fleuves proportionnés à sa grandeur, et que les plus riches productions des régions intertropicales tempérées y abondent.

Telle fut en effet la première impression de Banks et de ceux qui touchèrent ces côtes méridionales. Ils y furent éblouis par la variété de ses productions végétales, et restèrent pendant quelques jours émerveillés de la douceur ravissante de ce climat; mais les vives espérances des premiers explorateurs sont loin de s'être réalisées. Les rivières de l'Australie, tombant rapidement, des montagnes où elles ont leur faible source, dans un pays plat et extrêmement bas, et n'y étant presque ali-

mentées par aucun tributaire, se perdent naturellement avant d'arriver à la côte, ou s'épuisent en marais ou en lacs; ou bien, arrivées au rivage, elles sont si faibles qu'elles ne peuvent conserver libre et navigable leur embouchure, ni entraîner les bancs de sable que les marées y entassent.

Quant aux végétaux, l'Australie ne produit aucune de ces plantes alimentaires si communes dans le reste de l'Océanie, et même dans les îles de la Polynésie les plus voisines du continent austral. Ainsi l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, l'oranger, le gouava, la canne à sucre, les ignames, les patates y étaient tout à fait inconnus avant la fondation des colonies européennes. Mais si ce sol, en apparence ingrat, ne produisait spontanément rien des choses les plus nécessaires à la vie, il semblait n'attendre que la culture et le travail de l'homme pour rendre au centuple les semences étrangères qu'on lui aurait confiées, et offrir aux végétaux, aux plantes et aux arbres utiles ou d'agrément de tous les pays une terre aussi propice que leur terre natale elle-même. Si, dans les îles de la Polynésie, la nature complaisante et prodigue pour l'homme paraît favoriser sa paresse en lui procurant sans effort tout ce qui est nécessaire à ses besoins, dans le continent austral elle lui rappelle sans cesse cette loi que lui a imposée Dieu lui-même après sa chute : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front;* mais en même temps elle lui promet de récompenser largement son travail.

La nature du sol australien semblait, avant la culture, être si peu propice à l'espèce humaine, qu'on évalue à cent cinquante mille individus au plus (1) la population

(1) Cette évaluation est de M. Domeni de Rienzi, savant écrivain que nous aurons plus d'une fois occasion de citer; cependant nous

sauvage répandue sur ce vaste continent; encore ces sauvages sont-ils dans un état de dégradation physique et morale bien digne de nous humilier et de nous affliger, car ces malheureux n'en sont pas moins nos frères, puisque ce sont des hommes. Aussi le premier devoir des nations civilisées et chrétiennes, établies sur ces bords lointains, devrait-il être de tirer de leur abjection ces hommes abrutis, de les éclairer des lumières de la religion, et de cultiver leur âme, qui, non moins que le sol rebelle de leur pays, n'attend peut-être qu'une semence de bon grain pour produire des fruits de vie. Malheureusement nous verrons que, sous ce rapport, les colons anglais n'ont rien fait, ou qu'ils ont tenté seulement quelques essais infructueux.

Sur une terre aussi vaste, il est facile de comprendre que la nature du climat doit varier dans les diverses zones, suivant leur élévation en latitude. Sur toute la bande septentrionale, les chaleurs sont brûlantes et presque continuelles. Dans sa partie moyenne, du 23° au 30° de latitude sud, le climat se tempère déjà. Enfin, sur toute la bande méridionale, l'année peut se diviser par saisons, les étés et les hivers offrant toutes les alternatives ordinaires de chaud et de froid, de pluie et de sécheresse.

Comme cette contrée est située au pôle opposé au nôtre (et encore est-ce le côté opposé de ce pôle), les saisons, les jours et les nuits sont nécessairement l'inverse de ce qui se passe en Europe. Quand nous avons l'hiver, ils ont l'été; quand nous comptons midi, ils ont dix heures du soir, car le soleil s'y lève dix heures

croyons que cette évaluation n'est pas exacte, et que le nombre des naturels est beaucoup plus considérable, sans pourtant s'élever à plusieurs millions, comme l'ont prétendu d'autres voyageurs.

plus tôt qu'en France. Leur mois de juillet correspond à notre mois de janvier, et *vice versa;* car les mois d'été y sont décembre, janvier, février; ceux d'automne, mars, avril, et mai; c'est en juin, juillet et août qu'est leur hiver; et en septembre, octobre et novembre leur printemps. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'à la Nouvelle-Galles-du-Sud on a observé qu'un hiver froid en Europe correspondait à un été chaud dans ces latitudes méridionales, et que pendant un été chaud en Europe l'hiver était très-froid à la Nouvelle-Galles; ainsi les étés de 1825 et 1826, qui furent d'une durée et d'une chaleur extrêmes dans nos contrées, correspondaient à deux hivers rigoureux de la Nouvelle-Galles.

Les saisons différant ainsi de celles de l'Europe, il s'ensuit nécessairement une différence correspondante dans les époques des travaux des champs. On sème ici le froment en avril et mai, et on le récolte en novembre. Le maïs semé en octobre et novembre se récolte en mars et avril. Les patates plantées en février et mars se récoltent en juillet; on les replante en août et septembre, et on les tire de terre en janvier. Ainsi la Nouvelle-Galles a deux récoltes de patates et deux de grains.

La gelée se fait sentir dans les montagnes de l'intérieur; dans les comtés d'Argyle et de Bathurst on voit quelquefois de la neige rester des jours entiers sur les plateaux des montagnes, tandis que dans ceux de Cumberland et de Campden, sur la côte, le phénomène de la neige est inconnu, quoiqu'ils soient situés sous les mêmes latitudes.

La salubrité du climat de la Nouvelle-Galles doit être d'une haute importance aux yeux de tout émigrant européen, quand il compare ce pays à tant d'autres.

Les fièvres rémittentes, intermittentes et scarlatines, le typhus, la petite vérole, la rougeole, la coqueluche et le croup y sont inconnus. La dyssenterie est l'affection la plus répandue et la plus fatale maladie que l'on y connaisse, et néanmoins elle cause rarement la mort aux gens qui vivent sobrement. Dans les parties basses et chaudes du pays il y a beaucoup d'affections d'estomac; mais l'air des hautes terres les guérit.

L'Australie étant située dans l'hémisphère austral, les vents du sud sont par conséquent les vents froids, et ceux du nord sont ses vents chauds. Le nord-ouest surtout souffle parfois dans la Nouvelle-Galles avec une ardeur que l'on peut comparer au vent brûlant du désert qui se fait sentir sur tout le littoral du nord de l'Afrique.

Quelque forte qu'y paraisse la chaleur de l'été, le climat de la Nouvelle-Galles-du-Sud n'a pas cette action délétère sur la constitution qui rend le séjour de l'Inde, des Antilles, de l'Égypte et de l'Arabie souvent insupportable. A midi on peut se coucher sous le premier arbre dont l'ombre vous invite, et y reposer tout aussi tranquillement que dans son lit, sans redouter ni les fraîcheurs, ni les piqûres des insectes malfaisants; on jouit d'un sommeil aussi profond que réparateur, et on se lève rafraîchi afin de poursuivre son voyage. Le frais délicieux du matin et la température caressante du soir produisent des effets véritablement extraordinaires sur les animaux mêmes; c'est à cette température favorable qu'on attribue l'étonnante docilité des chevaux et des bestiaux; et l'on pourrait croire que ce climat exerce, jusqu'à un certain point, cette heureuse influence sur les êtres endurcis de l'espèce humaine que le vieux monde y transporte.

Le charbon est le plus utile et le plus abondant de tous les minéraux de l'Australie. On le trouve en grande quantité, principalement dans la Nouvelle-Galles-du-Sud. La pierre de taille est d'une teinte grisâtre, tournant quelquefois vers le rouge : elle est tendre quand on l'équarrit, mais elle durcit graduellement à l'air. La pierre à chaux n'existe point dans la Nouvelle-Galles, non plus que dans la plupart des îles de l'Océanie; les colons y suppléent par des coquilles de testacés, dont les coraux du voisinage offrent souvent des masses compactes. Sur divers autres points de l'Australie la chaux se montre à l'état de sulfate ou de carbonate.

Longtemps on a cru qu'il n'existait point de mines d'or en Australie; quelques individus qui avaient essayé de faire croire à la découverte de gisements aurifères dans cette contrée, furent traités de visionnaires ou d'imposteurs. Nous verrons ce qu'il en coûta à un *convict* pour avoir fait courir un bruit de cette nature. Le fait est que jusqu'en 1851 les recherches des plus savants géologistes avaient été vaines, et tous en étaient arrivés à cette conclusion, que l'Australie ne contenait point d'or. Mais en 1851, ainsi que nous le raconterons plus tard, les faits sont venus, comme il arrive souvent, donner un éclatant démenti à la science. L'or s'est trouvé en abondance dans divers districts de l'Australie et de la Tasmanie, et il est difficile d'apprécier aujourd'hui la portée de cette découverte sur les destinées futures des terres australiennes.

La flore de l'Australie a enrichi le règne végétal d'une foule d'espèces nouvelles, douées des formes les plus élégantes et les plus variées. L'horticulture s'est emparée d'un grand nombre de ces charmants végétaux, et plusieurs sont déjà cultivés avec succès par les amateurs,

principalement en Angleterre. Mais, d'un autre côté, la nature semble avoir pris à tâche de n'offrir à l'homme, dans ces vastes solitudes, aucune plante alimentaire, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut.

Les familles des plantes qui comptent le plus grand nombre d'espèces en Australie sont les protacées, les myrtacées, les légumineuses, les composées, les épacridées et les diosmées. Ce sont elles surtout qui apportent le contingent le plus fort dans la haute végétation. Les arbres les plus utiles sont plusieurs espèces d'eucalyptus, dont le bois sert à toutes sortes d'usages quand l'intérieur est sain, ce qui est rare ; le *red cedar* (*cedrela australis*), qui donne des planches d'une teinte rougeâtre, fort légères et pourtant d'une grande durée; le tristania et le melia azedarach, qui servent à la construction des canots; le xylomelum, dont on fait des bois de fusil. On peut citer encore divers casuarinas, un trichelia à odeur de rose, un dacrydium, divers banksias, etc. Certains mimosas donnent une belle gomme ; une sorte d'eucalyptus fournit une manne sucrée tout à fait analogue à celle de l'Orient. On a trouvé dans presque toute l'Australie quelques espèces de palmiers, mais toutes inutiles quant à leurs produits. Une superbe liliacée, le *doryanthès excelsa*, pousse sa tige jusqu'à six et sept mètres de hauteur.

Au temps de la découverte il n'y avait sur le continent aucun quadrupède qui rappelât l'ancien monde, si ce n'est le chien; encore ce dernier y a-t-il plus d'analogie avec le renard et le cheval qu'avec l'espèce canine.

Le plus grand des quadrupèdes de l'Australie est le kangarou ou kanguroo; c'est un gibier très-recherché des naturels et même des Européens. Préparé à l'étuvée, il a un goût très-prononcé de venaison. On en compte

dix à douze espèces, depuis le kangarou géant jusqu'au kangarou rat ou lapin, le plus petit de l'espèce.

Les kangarous ne font usage de leurs courtes jambes de devant que pour paître; ils se dressent alors sur les pattes de derrière et sur leur queue, tandis qu'ils portent en avant les pieds antérieurs; puis à l'occasion il s'asseyent; et quand ils ont cueilli l'herbe ou la plante favorite avec une patte de devant, ils la mâchent lentement et la passent en jouant d'une patte à l'autre. Quand on les poursuit, ils sautillent sur leurs pieds de derrière, et font des bonds d'une longueur étonnante; et pendant qu'ils sautent ainsi, leur queue flotte çà et là et leur sert de balancier. Ils franchissent des ravins et descendent des pentes rapides, faisant des sauts de dix mètres. Il est rare que les chiens attaquent en petit nombre le grand kangarou, qui en emporte quelquefois trois ou quatre pendus à ses flancs.

Le koula (ou paresseux, ou ours indigène) est de la taille d'un chien ordinaire, avec un pelage de couleur sale et hérissé; il n'a point de queue, et ressemble à l'ours par les pattes et les griffes. Il monte lestement aux arbres, dont il mange les feuilles; il devient gras et très-lourd.

Le porc-épic d'Australie donne un mets très-recherché des indigènes, ainsi que le oumbat, grand animal de la grosseur d'un mâtin, qui se loge dans la terre, se nourrit d'herbes et de racines, et acquiert une obésité remarquable.

Le bandicout a environ quatre fois la grosseur d'un rat. Il n'a point de queue, et se fait des retraites dans la terre ou dans le creux des arbres. Les écureuils volants sont d'une belle couleur d'ardoise, et leur fourrure est si fine, que, malgré la petitesse de cet

animal, les chapeliers en achètent la peau très-cher.

Le renard volant est une immense chauve-souris d'un si horrible aspect, qu'il ne faut pas s'étonner de ce qu'un des matelots de l'équipage de Cook le prit pour le diable quand il le rencontra dans les bois.

La Nouvelle-Galles possède des opossums gris, à queue arrondie, qui, pour sauter d'une branche à l'autre, entortillent cette queue autour de la branche d'où ils s'élancent, et, par ce moyen, bondissent sur celle qu'ils veulent atteindre.

On voit à la Nouvelle-Galles un grand pigeon nommé *ouanga-ouanga,* qui est un excellent manger. Il faut y ajouter deux variétés du beau pigeon à ailes bronzées, le pigeon à crête de l'Illawarra, et le grand pigeon vert du port Macquarie. Parmi les êtres singuliers il faut compter des cygnes noirs et quatre variétés de kakatouës, à savoir : deux espèces noires, semblables à des aigles de petite taille sans crête, ayant leurs ailes tachetées de jaune et la queue également tachetée de jaune; puis le kakatouës à couleur d'ardoise et à crête rouge, et le kakatouës blanc à crête jaune.

Les perroquets sont d'une diversité infinie, et surpassent tous ceux du reste du monde par la splendeur de leur plumage.

Les émus, sorte de casoars sans casque, ont souvent la hauteur d'un homme ; leurs jambes et leur cou, comme ceux de l'autruche, sont longs et leur corps massif. Ils sont dépourvus de langue, et n'ont ni plumes ni ailes ; mais ils sont couverts de quelque chose qui tient le milieu entre le poil et la plume, avec de très-petites miniatures d'ailes attachées aux flancs ; ils ne peuvent donc que courir, et les chiens les chassent comme les kangarous. Ces animaux pondent à la fois

six ou sept œufs, qui en grosseur égalent ceux de l'autruche, et sont d'un beau vert foncé.

Nous terminerons cet article, fort incomplet, sur la zoologie de l'Australie par la description de deux des plus bizarres animaux que fournisse cette contrée, l'échidné et l'ornithorhynque.

L'échidné est une de ces espèces intermédiaires qui exerceront longtemps les recherches physiologiques de l'homme. Il ressemble au hérisson et au fourmilier; comme le premier, il a le corps couvert de piquants et possède la faculté de se rouler en boule ; comme le second, il a le museau long, grêle, terminé par un petit bec, et est armé d'ongles fouisseurs qui lui servent à s'enterrer promptement. Il n'a pas de dents, et sa langue fort extensible saisit et retient facilement les insectes, à l'aide de petites épines qui hérissent cet organe et dont la pointe est dirigée en arrière.

L'ornithorhynque est un animal plus extraordinaire, dont les savants n'ont pu jusqu'ici déterminer la nature, les uns le rangeant parmi les ovipares, les autres parmi les mammifères, d'autres enfin le comprenant dans une classification complexe, d'où il résulterait qu'il est également ovipare et mammifère. L'ornithorhynque forme la nuance entre les phoques et les oiseaux ; ses pieds réunissent des nageoires à des griffes, sa mâchoire se termine en bec de canard, et sa structure interne le rapproche des squales et des reptiles. Il a environ cinquante centimètres de long, et il habite ordinairement les lacs d'eau douce.

Quoiqu'on remarque différentes variétés dans les nombreuses tribus sauvages répandues sur ce vaste continent, toutes appartiennent à ce qu'on appelle la race des *nègres océaniens,* issues, selon l'opinion de M. de

Rienzi, des Andamènes, habitants primitifs de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée. Cette race couvre la partie des terres de l'Océanie qui a reçu, pour ce motif, le nom de Mélanésie. Les Australiens sont en général moins foncés que les noirs d'Afrique ; ils sont d'une teinte plus jaunâtre que les habitants de la Nouvelle-Guinée, et tirant vers la couleur de suie. Plusieurs tribus ont une teinte bistre, faiblement jaune, plutôt que noire; ils ont le crâne passablement rond, le front fuyant en arrière, les cheveux floconnés et non pas lisses, et ordinairement crépus. Leurs bras sont très-longs, et leurs jambes grêles encore plus longues; ils sont généralement velus ; enfin, ils ont la bouche d'une grandeur démesurée, le nez fort large et épaté, les narines également larges, les dents un peu proclives, mais d'un bel émail.

Il n'y a peut-être pas sur la terre de peuple qui ait fait moins de progrès vers la civilisation. Ils sont simplement divisés par familles ou par tribus. Ces tribus n'ont point de communication entre elles; d'où résulte, suivant M. Lesson, l'état de barbarie profond dans lequel elles croupissent. Partout elles montrent une complète ignorance, une grande misère et une sorte d'abrutissement moral.

Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poisson, tandis qu'un petit nombre subsistent, dans les bois, des animaux qu'ils peuvent attraper, ou grimpent sur les arbres pour manger le miel et prendre les écureuils volants et les opossums, qui deviennent de jour en jour plus rares par la chasse continuelle qu'ils leur font. Le règne végétal ne leur offre pour nourriture que la racine de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées : aussi éprouvent-ils souvent les effets de

famines désastreuses. C'est alors, dit Collins, qu'on rencontre de ces malheureux indigènes réduits à un état tel de maigreur, qu'on les prendrait pour des squelettes, et qu'ils paraissent sur le point de succomber d'inanition. Ceux qui habitent les contrées centrales de l'Australie, n'ayant pas la ressource des productions maritimes, sont réduits à dévorer des grenouilles, des lézards, des serpents, diverses espèces de larves, et particulièrement les grosses chenilles qui se réunissent autour de l'eucalyptus résineux. Les araignées elles-mêmes font partie de leurs repas dégoûtants... Enfin, lorsque les vivres leur manquent totalement, ils tuent les nouveau-nés et les mangent. Du reste, il n'est pas nécessaire qu'ils soient pressés par la famine pour manger de la chair humaine; car, malgré les assertions de quelques écrivains qui ont voulu se faire apologistes, les Australiens sont anthropophages, comme le sont ou l'étaient presque tous les peuples de l'Océanie; seulement ils ne mangent que leurs ennemis, quand la famine ne les pousse pas à dévorer leurs propres enfants.

L'arme dont ils se servent dans leurs combats, toujours acharnés, est le baumerang, fait avec un bois naturellement très-dur et très-pesant, qu'on expose au feu pour le durcir davantage; sa forme est celle d'une lunette, ou plutôt de deux bras légèrement courbés, formant au milieu un angle très-ouvert; il est cependant fait d'une seule pièce de bois aiguisée des deux côtés. Il se lance de bas en haut dans une direction oblique; il frappe en retombant avec beaucoup de force et de vitesse. Ils ont jusqu'à huit sortes de lances ou zagaies, distinguées par le nombre de barbes et la forme des dards. Ils sont fort adroits et frappent souvent le but à soixante ou soixante-dix pas. Ils ont des waddis

ou casse-têtes de plusieurs genres, et un sabre de bois recourbé. Leurs armes défensives sont le bouclier, qui est de deux sortes: l'un en écorce, qui ne peut résister aux coups de zagaie; l'autre en bois durci au feu, qui est très-propre à cet effet, mais peu usité à cause de sa pesanteur. La confection de ces armes, la manière adroite dont ils savent s'en servir sont une preuve qu'ils ne sont pas dénués d'intelligence.

Nous n'entrerons pas plus avant dans les détails concernant le continent austral, ce que nous omettons à présent devant trouver sa place naturelle dans la suite de ce récit.

Nous dirons peu de chose aussi de sa découverte, qui remonte au XVI[e] siècle selon les uns, et seulement au XVII[e] selon les autres. Les Portugais paraissent effectivement l'avoir aperçu les premiers vers 1542; mais ce sont les Hollandais qui de 1606 à 1642 y ont fait les plus importantes découvertes; nous citerons parmi les navigateurs de cette nation qui ont attaché leurs noms à l'Australie, Edels, Carstens, Nuyts, Wist, et surtout Abel Tasman. C'est d'eux que le continent austral reçut le nom de la Nouvelle-Hollande qu'il a porté jusqu'à nos jours, et qui est encore inscrit sur presque toutes les cartes géographiques, soit seul, soit accompagné du nouveau nom d'Australie. Cook a découvert le premier la côte orientale et l'a tracée en entier. Les noms de Nouvelle-Galles-du-Sud, de Botany-Bay, de Port-Jackson, de Broken-Bay, et de tous les caps, ports et baies de cette côte, ont été imposés par ce célèbre navigateur. Vancouver, d'Entrecasteaux, le chirurgien Bass, le capitaine Grant, et surtout Baudin et Flinders, explorèrent avec soin une grande portion des côtes occidentales et méridionales.

Une question a été souvent agitée et a donné matière à une controverse animée dans les journaux et même dans des écrits destinés à une existence moins éphémère. A qui appartenait le continent austral? Était-ce aux indigènes, aux premiers qui l'avaient découvert ou occupé? Nous n'avons pas intention, on le conçoit bien, d'entrer dans cette polémique, qui serait ici tout à fait déplacée; nous nous contenterons de raconter comment l'Angleterre a résolu la question.

CHAPITRE II

L'Angleterre fait choix de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande pour y établir une colonie pénale.—Obstacles qu'elle a à surmonter.—Philip nommé gouverneur de la nouvelle colonie.—Ross, Collins et White. — Formation du premier convoi de condamnés ou *convicts*. — Son arrivée à Botany-Bay. — Illusions détruites. — Exploration du Port-Jackson. — Arrivée de Lapérouse. — Départ du convoi anglais pour le Port-Jackson.

Après que les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale furent perdues pour leur mère patrie, l'Angleterre, qui dirigeait auparavant tous ses condamnés à la déportation (*convicts*) vers la Virginie, chercha un autre lieu de déportation où elle pût réaliser ses vastes projets de colonisation lointaine, et trouver dans l'avenir un dédommagement à la perte que venait de lui faire éprouver l'émancipation de ses colonies américaines. On songea d'abord au Canada ou à la Nouvelle-Écosse (Acadie); mais les rapports qui pouvaient facilement s'établir entre ces possessions et les nouveaux États-Unis, dont l'indépendance venait d'être reconnue par la paix de 1783, ne permirent pas de s'arrêter à cette première pensée. Plusieurs projets furent discutés, plusieurs tentatives furent faites sans qu'on pût résoudre le problème auquel on s'était arrêté, et qui consistait à découvrir une terre presque inhabitée et cependant propre à recevoir des habitants, une terre

2

éloignée de toute communication trop facile avec le reste du globe, et destinée pourtant à tirer pendant longtemps du seul empire britannique tous les objets de première nécessité. De pareils établissements ne s'élèvent pas d'une manière soudaine, et l'on allait demander à peu d'années, à peu de mois peut-être, ce que de longues années ont rarement accordé ! Tout devait être l'ouvrage des premiers moments; il fallait, comme par enchantement, vaincre toutes les difficultés de la nature, créer en quelque sorte d'un coup de baguette des édifices publics et privés, remplir des magasins, ouvrir des routes, élever des forts; et, en supposant même l'existence d'un lieu qui réunît toutes les conditions nécessaires, la politique européenne n'apporterait-elle aucune entrave à ce nouvel agrandissement? Au point où était parvenue la civilisation, un gouvernement pouvait-il encore, ce que faisaient jadis de simples marchands, prendre possession d'une île ou d'un continent sans autre formalité que de planter un poteau ou d'arborer un pavillon? La persévérance de l'Angleterre ne se laissa point décourager par toutes ces considérations; elle entrevit d'un regard d'aigle les moyens de triompher de quelques-uns de ces obstacles; elle franchit hardiment les autres, et, sa détermination une fois arrêtée, elle marcha à grands pas vers l'accomplissement de ses desseins. Un réceptacle était trouvé pour ses malfaiteurs, et la fondation d'une importante colonie allait réparer les pertes éprouvées dans l'Amérique septentrionale (1).

(1) Ernest de Blosseville, *Histoire des colonies pénales de l'Angleterre*. Cet ouvrage nous a été d'un grand secours, et nous y avons trouvé de précieux renseignements sur l'établissement des colonies de Sydney, de Norfolk, etc.

Le monde savant s'entretenait alors des récents voyages de découvertes du capitaine Cook, qui avait, en 1770, exploré la Nouvelle-Hollande, et reconnu la partie orientale de cette terre, à laquelle il avait donné le nom de Nouvelle-Galles méridionale. C'est cette partie de l'Australie que sir Joseph Banks, l'un des compagnons du capitaine Cook, indiqua au cabinet de Saint-James comme propre sous tous les rapports à remplir le but qu'il se proposait. Cette idée fut accueillie avec faveur; lord Sydney, premier secrétaire d'État, secondé par le secrétaire Nepean, fut chargé de la colonisation de la Nouvelle-Galles; l'un et l'autre s'occupèrent aussitôt avec une extrême activité de l'exécution de cette mesure.

L'état politique de l'Europe était alors on ne peut plus favorable aux vues de l'Angleterre. Les souverains et les peuples, fixant leurs regards sur les grands événements qui se préparaient en France, ne pouvaient songer à les porter vers un établissement qui se formait sans bruit, presque aux antipodes du théâtre qui attirait leur attention; à peine même cette entreprise excita-t-elle chez les puissances maritimes une stérile curiosité. Il aurait fallu un génie supérieur pour embrasser d'un coup d'œil toutes les conséquences d'un tel agrandissement, et l'esprit plus que le génie brillait alors dans les conseils des rois de l'Europe. Cet obstacle du droit des nations si heureusement écarté, l'Angleterre ne devait pas concevoir une bien vive inquiétude des obstacles physiques qu'elle allait rencontrer dans ses projets : aussi l'exécution d'un plan adopté avec tant de soudaineté fut-elle non moins soudainement commencée.

Le capitaine de vaisseau Arthur Philip fut nommé

« capitaine général et gouverneur en chef de tout le territoire appelé la Nouvelle-Galles-du-Sud, s'étendant depuis le cap York, ou extrémité nord de la côte, par la latitude de 10° 37' sud, jusqu'à l'extrémité sud ou cap sud de la même terre; par la latitude de 43° 39' sud, et de tout l'intérieur du pays à l'ouest, jusqu'au 135° de longitude est, du méridien de Greenwich, sans en excepter ni les îles adjacentes de l'océan Pacifique, entre les latitudes ci-dessus détaillées, ni les villes, garnisons, citadelles, forts ou autres fortifications et ouvrages militaires qui pourraient être élevés par la suite sur le territoire, ou sur quelqu'une des îles enclavées dans cette prise de possession. » On voit par cet extrait textuel de la commission du gouverneur Philip, que le cabinet de Saint-James prenait ses précautions pour s'assurer une large part dans ce nouveau continent, tout en n'ayant l'air de n'occuper que la partie découverte et explorée par Cook. Plus tard il a dépassé de beaucoup les limites qu'il s'était lui-même imposées, et il a fondé des établissements non-seulement sur toutes les côtes du continent austral, mais sur les îles voisines.

Les majors Patrick Ross et Collins furent adjoints à l'expédition, le premier avec le titre de lieutenant-gouverneur, le second de juge-avocat de la colonie naissante; le docteur John White fut choisi pour les fonctions de chirurgien en chef de l'établissement. Des ordres furent donnés pour armer en toute hâte un convoi de onze navires de diverses grandeurs; deux seulement, *le Syrius*, capitaine Hunter, et *le Supply*, sous les ordres du lieutenant Ball, appartenaient à la marine royale; les neuf autres, dont six devaient porter des condamnés et trois des vivres, des instruments aratoires

et des munitions de toute espèce pour deux années, avaient été fournis par des armateurs de Portsmouth, de Woolwich et de Plymouth. Le nombre des passagers, sans distinction de rang, embarqués par ce premier convoi, s'élevait à mille quarante, parmi lesquels on comptait cinq cent soixante hommes et cent quatre-vingt-douze femmes *convicts*, plus dix-huit enfants appartenant à des familles de condamnés. Le surplus du convoi était composé de soldats de marine, de femmes de soldats, et des officiers et employés de tous grades attachés à l'expédition.

Après de longs délais, occasionnés par des circonstances imprévues, le convoi mit à la voile le 13 mai 1787. On relâcha à Ténériffe, puis à Rio-Janeiro, où l'on réunit pour la nouvelle colonie une collection de graines et de plants des végétaux les plus précieux du Brésil, le caféier, le cacaotier, le tamarin, le cotonnier, le guava, diverses espèces d'orangers, plusieurs plantes médicinales, et le nopal avec la cochenille, toutes productions étrangères à la Nouvelle-Hollande. De Rio-Janeiro on fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, alors colonie hollandaise. Le cap fournit à la future colonie les souches des diverses races d'animaux domestiques, entre autres sept vaches et un taureau, un cheval et trois juments, des brebis, des chèvres, des cochons, de la volaille, etc. La collection de végétaux utiles s'augmenta de plants de figuiers, de bambous, de pommiers, de poiriers, de cannes à sucre, de fraisiers et de vignes de diverses espèces. Après un mois de relâche, le convoi, chargé de tous ces trésors, quitta le cap de Bonne-Espérance le 13 novembre 1787. Deux mois après (18 et 20 janvier 1788), il arrivait à Botany-Bay, après avoir heu-

reusement accompli en huit mois plus de deux mille myriamètres. Une navigation de quelques jours de plus aurait pu compromettre le sort de la petite flotte qui portait la fortune d'un monde nouveau; les navires de transport, qu'on avait négligé de doubler en cuivre, commençaient à éprouver de fortes avaries, et étaient incapables de tenir plus longtemps la mer.

Botany-Bay avait été désigné pour le lieu où devait être fondé l'établissement principal de la nouvelle colonie, d'après les récits de Cook et de Banks, qui présentaient cette partie de l'Australie comme offrant une terre féconde et bien arrosée, et une végétation luxuriante, indice certain d'un sol éminemment propre à l'agriculture. Mais les chefs de l'expédition éprouvèrent bientôt un pénible désenchantement, et reconnurent avec douleur que, malgré son exactitude ordinaire, Cook s'était beaucoup trop abandonné à son imagination dans la description de Botany-Bay. L'illustre voyageur avait été trompé par l'aspect de paysages pittoresques et de sites réellement enchanteurs, mais qu'il n'avait aperçus que de loin. Quand Philip et ses compagnons voulurent explorer de près cette richesse végétale si vantée, ils ne rencontrèrent qu'un sable aride et d'immenses marécages aussi profonds qu'insalubres, d'où s'élevait une masse verdoyante de roseaux et de plantes gigantesques, mais sans valeur, qui ne servaient qu'à parer la stérilité de ces rivages décevants. Plus loin le terrain paraissait devoir être moins rebelle aux travaux de l'agriculture; mais le manque d'eau douce présentait un nouvel obstacle à l'établissement projeté. La baie elle-même, cette baie si vantée pour la sûreté de son mouillage, était obstruée par de grands bancs de vase et n'offrait

pas assez de profondeur. Bien que spacieuse, elle exposait les vaisseaux à tous les dangers d'une rade ouverte.

Un si cruel mécompte ne découragea point le gouverneur. Malgré la lettre de ses instructions qui lui prescrivait formellement de débarquer les *convicts* dès que le convoi serait arrivé à Botany-Bay, il prit sur lui de suspendre cette opération jusqu'à ce que de nouvelles recherches lui eussent démontré qu'il ne se trouvait pas dans le voisinage une position plus convenable à l'établissement projeté. Dès le 21 janvier, le commodore Philip, le capitaine Hunter, divers officiers et les pilotes du *Syrius* et du *Supply* s'embarquèrent avec plusieurs matelots d'élite sur trois chaloupes découvertes, pour commencer leur exploration par le nord de Botany-Bay.

La côte n'offrit d'abord qu'une apparence peu favorable; ce n'était, à une distance de seize milles, qu'une suite de rochers, de sables et de marécages. Là, Cook indiquait une anse où les bateaux pourraient trouver un abri; il l'avait reconnue en passant à une distance d'environ trois milles de la côte, et l'avait nommée Port-Jackson; effectivement, ce point vu de la mer annonce une baie ouverte. Philip y dirige ses chaloupes, et bientôt, dans cette crique que l'on supposait à peine capable de recevoir de faibles embarcations, les Anglais émerveillés découvrent un bassin immense où manœuvreraient toutes les flottes de l'univers. D'une entrée dont la largeur n'excède pas deux milles, le havre s'étend graduellement et avec assez de profondeur pour recevoir les plus grands navires. Il suit une direction occidentale, s'enfonce jusqu'à treize milles dans l'intérieur des terres, et contient plus de cent petites anses, formées par des pointes fort étroites,

dont le prolongement offre des abris très-sûrs contre tous les vents, sans présenter d'autres dangers aux navigateurs qu'un banc de rochers situé au milieu du canal. Pour l'étendue, pour la sûreté, ce port, découvert d'une manière si imprévue, est sans contredit un des plus beaux du monde. Tant d'avantages inespérés permirent à peine à Philip de s'apercevoir que, pour la fécondité du sol et l'abondance des eaux, ses recherches n'avaient pas obtenu des résultats bien satisfaisants. Non moins pittoresques que ceux de Botany-Bay, les environs de ce port magnifique n'étaient guère moins stériles; mais ce défaut est commun au littoral tout entier de la Nouvelle-Galles, qui ne présente guère, jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, que des dunes sablonneuses, des terrains rocailleux, et une végétation triste et uniforme, quand elle n'est pas entretenue par des marais. Quoique Philip ne pût alors que soupçonner ces inconvénients, on ne saurait, en considérant les embarras de sa position, le blâmer d'avoir, sans plus d'examen, résolu de fixer dans une des anses de ce havre spacieux le siége de la nouvelle colonie. Ainsi, pour le choix du lieu où l'Angleterre allait jeter les premiers fondements d'un empire, la Providence fit plus que les conseils des hommes; car c'est elle, on n'en saurait douter, qui présenta soudain à Philip, dans son découragement, un lieu aussi propre à recevoir la capitale d'un État naissant, lieu que tant de découvertes, obtenues depuis cette époque, ont maintenu comme le plus favorable.

Après une absence de trois jours, le gouverneur revint à Botany-Bay, où les observations postérieures à son départ n'avaient fait qu'ajouter à la tristesse du premier aperçu. Les récits de ses compagnons répan-

dirent la joie sur tous les navires, et l'ordre fut donné de mettre à la voile dès le lendemain pour le Port-Jackson.

Au milieu des préparatifs de départ, tandis que la découverte du gouverneur rend à tous les esprits leurs illusions premières, soudain deux voiles paraissent à l'horizon. Nul spectacle ne pouvait être plus inattendu dans des mers si rarement traversées à cette époque par des navires européens : aussi la surprise fut-elle générale, et l'on se perdait en conjectures sur la nationalité de ces deux vaisseaux et la cause de leur apparition dans ces parages. Bientôt on reconnut au pavillon blanc que ces navires étaient français; le premier lieutenant du *Syrius,* envoyé à leur bord, rapporta que c'étaient *l'Astrolabe* et *la Boussole*, qui, sous le commandement de Lapérouse, faisaient dans ces mers un voyage de découvertes. Les Français éprouvaient un vif étonnement à l'aspect des préparatifs de départ de la division anglaise. On leur avait annoncé au Kamtchatka, d'où ils arrivaient, qu'ils trouveraient à Botany-Bay un établissement déjà formé et des marchés abondamment pourvus. Forcés à une relâche pour construire deux chaloupes, dont les matériaux avaient été apportés d'Europe, et renouveler leurs provisions d'eau et de bois, ils arrivaient aussi avec des illusions détruites. Voici en quels termes Lapérouse rend compte lui-même de cet événement.

« ... Nous eûmes ce même jour (24 janvier 1788), un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons. Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions

la plus vive impatience de gagner le mouillage; mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26 à neuf heures du matin; je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise *le Syrius;* ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendraient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne leur permettaient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles; de sorte que leurs offres de services se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de nôtre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remerciements au capitaine Hunter, qui était déjà à pic et avait ses huniers hissés; je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtiments destinés à former une colonie à une aussi grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Philip, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette *le Supply*, avec quatre bâtiments de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philip, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement ne fût très-

près de Botany-Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre, et il fallait que le trajet fût bien court, pour qu'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtiments. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leurs officiers, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au Port-Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philip avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait de dix à douze milles vers le sud-ouest; les bâtiments pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que l'eau d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras (1). »

Dans une lettre écrite le 5 février suivant au ministre de la marine, Lapérouse s'exprime ainsi : « Nous n'avons été précédés par les Anglais à Botany-Bay que de cinq jours; aux politesses les plus marquées ils ont joint toutes les offres de services qui étaient en leur pouvoir; et nous avons eu à regretter de les voir partir aussitôt notre arrivée, pour le Port-Jackson, quinze milles au nord de Botany-Bay. Le commodore Philip a préféré avec raison ce port, et il nous a laissés les maîtres et seuls dans cette baie, où nos chaloupes sont déjà sur le chantier; je compte qu'elles seront lancées à l'eau à la fin de ce mois. Nous sommes éloignés des Anglais, par terre, de dix milles, et conséquemment à portée de communiquer souvent ensemble..... (2). »

Lapérouse, après son départ de Botany-Bay

(1) *Voyage de Lapérouse*, tome III, pages 264 et 265.

(2) *Ibid.*, tome IV, pages 201 et 202.

(10 mars), n'a plus donné de ses nouvelles, et c'est quarante ans plus tard (1828) qu'on a retrouvé sur un écueil de l'océan Pacifique les débris de son naufrage; ainsi, il lui était réservé d'assister avant la plus cruelle catastrophe à la fondation d'un empire, et les derniers souvenirs de ce grand navigateur devaient être inscrits dans les premières pages de l'histoire d'un peuple issu de race européenne et transplanté dans ces parages lointains.

Peu d'heures après l'entrevue de Lapérouse avec le lieutenant du *Syrius*, le capitaine Hunter donna le signal du départ pour le nouveau siége de la colonie, et le soir, la division tout entière était à l'ancre au Port-Jackson, dont elle prit possession en déployant avec appareil le pavillon britannique. Les peuplades indigènes n'apportèrent aucun obstacle à cet envahissement; à peine découvrit-on au loin quelques sauvages étonnés d'une scène aussi nouvelle, et dont ils étaient loin de comprendre la signification; d'autres plus rapprochés, témoins indifférents d'un acte qui devait changer leurs destinées, ne donnèrent pas même un signe de surprise ou d'étonnement. Et cependant c'était un grave événement que celui qui s'accomplissait si pacifiquement, le 26 janvier 1788, sur un rivage désert de l'Australie; et cette date sera certainement inscrite avec honneur dans les fastes de la civilisation. De ce jour commence une ère nouvelle pour la cinquième partie du monde.

CHAPITRE III

Fondation de Sydney. — Difficultés qu'éprouve le gouverneur. — Premières constructions. — Installation du gouverneur et des cours de justice criminelle, civile et d'amirauté. — Établissement dans l'île de Norfolk. — Le lieutenant King gouverneur de cette île. — Exploration de Broken-Bay. — Maladies parmi les *convicts*. — Premiers résultats de l'installation. — Premières relations avec les indigènes. — Leurs hostilités contre les Anglais de Sydney et contre les Français relâchés à Botany-Bay. — Nouvelles de l'île de Norfolk. — Recensement des animaux domestiques (1788).

Après la cérémonie de prise de possession du magnifique havre de Port-Jackson, on songea à donner un nom au lieu choisi pour recevoir la capitale de l'empire naissant. Le gouverneur avait d'abord désigné celui d'Albion, ce vieux nom entouré de tant de souvenirs et si cher encore à l'orgueil britannique ; mais l'esprit de flatterie l'emporta, et le nom de lord Sydney, qui, en sa qualité de premier secrétaire d'État, avait dirigé l'expédition, fut imposé à l'emplacement que les premiers colons allaient occuper. Philip avait préféré une des anses les moins étendues, à cause de la proximité d'un ruisseau et de la plus grande facilité du mouillage à une très-faible distance de la terre, qui permettait de débarquer sur les lieux mêmes les munitions de toute espèce, avantage inappréciable pour une colonie dénuée de tout moyen de transport.

Le territoire dont Sydney allait plus particulièrement

devenir la capitale reçut le nom de comté de Cumberland. On assigna pour limites au nouveau comté : à l'est, le Grand Océan austral; à l'ouest, les montagnes connues plus tard sous les noms de Carmarthen et de Lansdown ; au nord, la partie septentrionale de Broken-Bay; et au sud, la partie méridionale de Botany-Bay.

Ces préliminaires terminés, le gouverneur songea à mettre à exécution les plans tracés à Londres pour la fondation de la colonie. Ici il éprouva une déception plus cruelle encore que celle qu'il avait ressentie à Botany-Bay. Il avait compté trouver parmi les *convicts* des ouvriers de différents métiers, des agriculteurs, des hommes de peine, endurcis aux travaux les plus indispensables, exigés pour un nouvel établissement de la nature de celui qu'il était chargé de fonder. Par une déplorable fatalité, le choix de ce premier convoi semblait avoir été fait dans des idées tout opposées. Provenant presque tous de Londres et de villes manufacturières, ces condamnés étaient, à peu d'exceptions près, inhabiles aux travaux des champs et à la construction des édifices. A peine en trouva-t-il quelques-uns capables de remplir les fonctions de chefs d'ateliers; les connaissances nécessaires à l'exercice du commerce ou d'une industrie spéciale aux manufactures, et les habitudes de la domesticité, remplaçaient chez la plupart la pratique des seuls travaux réclamés par les besoins d'une colonie naissante. Fonder une société neuve avec les éléments d'une société vieillie, déjà atteinte par une dépravation invétérée, c'était une entreprise presque au-dessus des forces humaines; et ce qu'il y eut plus d'une fois de décourageant dans les détails rehausse encore le mérite du résultat.

Les condamnés les moins impropres aux travaux les plus urgents furent d'abord débarqués ; ils étaient au nombre de cent douze. On commença par construire la maison du gouverneur avec les matériaux préparés à Londres à cet effet et transportés sur la flotte; en même temps on disposa un enclos pour recevoir les animaux domestiques qui avaient résisté aux fatigues de la navigation, et on éleva quelques tentes pour les malades. Mais le nombre de ces derniers ayant augmenté considérablement, on interrompit les travaux commencés pour construire un hôpital général. Pendant ce temps le lieutenant Darves, chargé, par le bureau des longitudes, de diverses observations scientifiques, présidait à l'établissement d'un observatoire où il réunit les instruments fournis par l'amirauté. Ainsi, les premiers monuments d'une terre sans souvenirs furent consacrés à l'humanité et aux sciences, ces deux inappréciables conquêtes d'une civilisation avancée.

Pendant ces opérations préliminaires on avait achevé le débarquement. On entreprit alors de bâtir un magasin destiné à renfermer les vivres apportés par les navires de transport. La cognée retentit pour la première fois dans une forêt aussi vieille que le monde, et bientôt un vaste espace de terrain, éclairci et nivelé à la hâte, se trouva disposé pour recevoir cette construction et d'autres non moins indispensables. Le gouverneur profita de cette circonstance pour faire procéder à son installation avec une sorte de solennité. Le 7 février, il fit ranger les troupes en bataille sur l'emplacement nouvellement déblayé ; les *convicts* occupèrent une place distincte, et, en présence de Philip, entouré des principaux officiers civils et mili-

taires, le juge-avocat Collins donna lecture de la commission du gouverneur et des lettres patentes portant création de cour de justice criminelle, de justice civile et de vice-amirauté. Plusieurs salves de mousqueterie et de l'artillerie des vaisseaux, un discours du gouverneur accueilli avec acclamations par les soldats et les *convicts,* une revue de troupes et un banquet terminèrent la cérémonie.

La cour criminelle dont nous venons de parler était composée du juge-avocat et de six officiers de terre et de mer désignés par le gouverneur. Sa juridiction embrassait toute la colonie ; sa compétence, tous les crimes de trahison, de non-révélation de trahison, de meurtre, de faux, de félonie (1), de faux serment. Il lui était prescrit de suivre les lois d'Angleterre, autant que pourraient le permettre les circonstances et la situation de l'établissement pénal. Le juge-avocat devait dresser dans chaque affaire un acte d'accusation ; les témoins ne pouvaient être entendus qu'après avoir prêté serment. La majorité toujours requise pour toute espèce d'arrêt devait être de cinq voix au moins pour une condamnation capitale ; le jugement se prononçait dans la même forme que le *verdict* d'un jury anglais, et nulle exécution à mort ne pouvait avoir lieu sans l'ordre du roi, exprimé par le gouverneur dans une autorisation revêtue de son sceau et de sa signature.

La cour de justice civile devait se composer du juge-avocat et de deux habitants, avec appel au gouverneur, et du jugement du gouverneur au roi en son conseil,

(1) Le mot *félonie*, dont la signification est très-restreinte dans la langue française, possède en Angleterre un sens plus étendu. Dans la jurisprudence anglaise il comprend à peu près tous les crimes capitaux, et l'on sait combien ils sont nombreux.

mais seulement lorsque la valeur de l'objet en litige dépasserait trois cents livres sterling. Cette cour avait l'administration des successions vacantes et devait recevoir le dépôt des testaments. Des lettres patentes attribuaient aussi au gouverneur, au lieutenant-gouverneur et au juge-avocat, les pouvoirs des juges de paix tels qu'ils sont institués en Angleterre.

Enfin, une cour de vice-amirauté connaissait des délits maritimes, sous la présidence du gouverneur, également investi du droit de convoquer une cour martiale. Les délits militaires étaient soumis aux lois anglaises comme dans les autres colonies.

De ces divers tribunaux, la cour criminelle fut la première appelée à fonctionner, ce qui se conçoit facilement quand on pense aux éléments dont était composé ce premier essai de colonisation, et à l'importance qu'il y avait de ne laisser aucune faute impunie, si l'on voulait garantir la sécurité de l'avenir. Dès le lendemain de l'installation officielle du gouverneur, la cour criminelle fut convoquée pour juger divers délits. Plusieurs peines corporelles peu graves furent prononcées dans cette première audience ; mais le mois de février ne s'était pas écoulé, que déjà la cour avait prononcé six condamnations à mort, pour des vols commis avec circonstances aggravantes. Un seul de ces six condamnés subit toute la rigueur de sa sentence ; quatre virent leurs peines commuées en celle du bannissement dans un lieu inhabité ; le sixième obtint la vie sauve, sous condition de remplir désormais les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres.

Les instructions de lord Sydney prescrivaient au gouverneur de former le plus promptement possible une petite colonie dans l'île de Norfolk, de vingt

kilomètres de long sur douze de large, située au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, à douze cents kilomètres de Botany-Bay, et découverte par Cook en 1774. Ce grand navigateur avait vanté surtout la fécondité du sol et la richesse de la végétation, dont les produits lui paraissaient avoir des rapports remarquables avec ceux de la Nouvelle-Zélande. La profondeur de la terre végétale, le grand nombre de beaux arbres propres aux constructions, l'abondance de l'eau douce, des palmistes et des plantes alimentaires, la facilité de cultiver le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium tenax*), qu'il avait vu croître spontanément, les avantages enfin d'une côte poissonneuse, tout dans ses récits recommandait cette île pour un établissement colonial; mais l'expérience venait de démontrer à Botany-Bay que Cook était parfois trop prodigue de louanges pour ses découvertes.

Le gouverneur nomma le lieutenant King surintendant et commandant de l'île de Norfolk ; et, vers le milieu de février, *le Supply* mit à la voile avec les colons destinés à cette nouvelle expatriation. Par une exception unique alors dans les annales des peuples, Sydney, qui ne possédait encore aucun édifice achevé, et qui n'existait que de nom, allait, pour un autre point du globe, devenir la mère patrie. Un aide-chirurgien, un sous-officier, deux soldats, deux hommes habitués à la culture du lin, principal objet de l'établissement, neuf *convicts* et six femmes, qui s'étaient presque tous proposés de leur propre mouvement, s'embarquèrent sous les ordres du lieutenant King. *Le Supply* portait avec eux des provisions pour six mois, un grand nombre de graines, et tous les instruments aratoires nécessaires aux premiers travaux. Les

détails particuliers à cet établissement secondaire se reproduiront successivement dans le cours de l'histoire de l'Australie.

Dans les premiers jours de mars, le gouverneur, accompagné de plusieurs officiers, et montant avec sa suite deux grands canots, voulut explorer le havre de Broken-Bay dont parle Cook, et qu'il avait eu un instant l'intention de choisir pour siége de la colonie. Cette reconnaissance lui démontra encore combien il avait été heureux dans sa détermination précipitée. Bien qu'égal en étendue au havre du Port-Jackson, celui de Broken-Bay ne peut lui être comparé pour la sûreté du mouillage, et la côte y est presque partout aride et rocailleuse.

Cette excursion, quoique bien courte, puisqu'il n'y a que onze kilomètres de Sydney à Broken-Bay, avait été contrariée par le mauvais temps, et la plupart des voyageurs rentrèrent malades à Sydney, où les travaux commencés avaient aussi éprouvé des contrariétés. Plusieurs édifices importants, hôpital, magasin de vivres, quartier destiné aux troupes, cabanes pour les *convicts*, tout avait été entrepris presque simultanément; et la mauvaise qualité des bois de charpente, jointe au défaut presque absolu de ciment, contribuait, avec le peu de bonne volonté des travailleurs, à retarder des constructions également nécessaires. Cependant le nombre des malades augmentait chaque jour; on en comptait déjà plus de deux cents, dont l'indisposition plus ou moins grave provenait surtout de l'abondance des pluies. Toutes les provisions, tous les médicaments destinés aux malades restaient encore sous les tentes exposés aux intempéries de la saison, et le détachement de troupes chargé de la garde des *convicts* élevait à la hâte des

toits d'herbes sèches et des murs de terre pour se procurer provisoirement des abris. Pressé par de si impérieuses nécessités, le gouverneur se vit contraint, dans ce premier moment, à retarder la construction d'un fort; et cependant, si une révolte eût éclaté parmi les déportés, les chefs de l'établissement pénal se seraient trouvés presque entièrement à leur merci; mais chez les condamnés, comme chez les hommes libres, le sentiment du besoin présent l'emportait sur toutes les habitudes passées.

Au milieu du désordre inséparable d'une pareille réunion de nouveaux habitants sur une terre où il fallait tout créer, déjà quelques résultats avantageux avaient été obtenus. Des travaux venaient d'être terminés pour favoriser le débarquement des vivres, des approvisionnements de toute espèce et d'une artillerie peu nombreuse. Un perfectionnement s'introduisait en même temps dans la construction des cabanes provisoires, par la combinaison de deux espèces de bois très-abondantes dans les environs du Port-Jackson. Le terrain, naguère obstrué d'arbres, commençait à s'éclaircir, et une sage prévoyance avait même arrêté les progrès trop rapides du déboisement, dont l'excès pouvait menacer l'existence du seul filet d'eau qui arrosât Sydney. Déjà quelques murs en briques s'élevaient, et le gouverneur désigna, autant que pouvait le permettre l'état des choses, les divisions principales de la cité naissante.

Pendant les six premières semaines, les relations étaient restées peu fréquentes avec les naturels du pays; leur accueil avait paru amical dans la courte relâche à Botany-Bay; quelques-uns même avaient aidé avec empressement les pêcheurs anglais, et leur assistance

avait été généreusement récompensée. Divers petits présents contribuèrent surtout à maintenir d'abord une bonne intelligence si précieuse à conserver. Le gouverneur avait menacé de peines sévères quiconque attenterait au droit de propriété, en enlevant les misérables objets que l'extrême confiance de ces sauvages laissait exposés à tous les regards; mais les instruments de chasse et de pêche, les armes, les ornements de ces peuplades offraient encore, dans leur grossière simplicité, un appât trop vif aux mains avides des *convicts;* les objets enlevés aux naturels rencontraient bientôt des acheteurs parmi les équipages des navires destinés à retourner en Angleterre, où de semblables raretés devaient exciter l'empressement et la générosité des curieux. La surveillance la plus active et de rigoureuses punitions ne purent arrêter entièrement ce trafic entre les condamnés et les matelots; aussi une extrême réserve ne tarda-t-elle pas à remplacer les relations de bon voisinage, et le gouverneur lui-même, dans son excursion à Broken-Bay, remarqua parmi les naturels une défiance inusitée. Bientôt, usant de représailles, ils enlevèrent à leur tour quelques instruments aratoires, et défendirent leur butin en lançant des pierres contre les Européens qui les poursuivaient; quelques coups de fusil tirés sur eux déterminèrent les hostilités.

Plusieurs *convicts* furent blessés dans les bois par les naturels, qui n'attaquaient jamais les hommes armés; tous attestaient que nulle provocation n'avait eu lieu de leur part. La gravité des peines attachées à une semblable faute ne permettait pas d'attendre de ces hommes la moindre sincérité. Les circonstances étranges, les mensonges évidents dont ils entouraient

mettaient à la mâture des vaisseaux d'inépuisables ressources. A Norfolk, comme à Sydney, on ressentait les désastreux effets de la composition mal combinée du premier envoi de *convicts*. Le nombre des colons travailleurs confiés à l'administration du lieutenant-gouverneur King ne s'élevait qu'à onze, et encore parmi eux fallait-il compter un enfant de quinze ans et un vieillard de soixante-douze. Cependant les premiers travaux exigeaient une infatigable activité. L'île entière ne présentait pas à ses premiers habitants le moindre espace de terrain qui ne fût couvert d'arbres élevés, entrelacés entre eux par des lianes épaisses; et l'âcreté de la séve d'une espèce d'arbre, attaquant les yeux des ouvriers, les condamnait souvent à une inaction de plusieurs jours, accompagnée de cuisantes douleurs. Cette circonstance imprévue retarda singulièrement les premiers travaux. Les premières cultures furent aussi contrariées par une multitude extraordinaire de rats qui dévoraient les semences confiées à la terre; d'un autre côté, la pêche, quoique souvent heureuse, ne réalisa point toutes les espérances que l'on avait d'abord fondées sur cette ressource. Malgré de si grands inconvénients, les colons avaient bon espoir de se suffire bientôt à eux-mêmes; un règlement plein de sagesse défendait d'abattre aucun palmier; et le lieutenant-gouverneur avait accordé aux nouveaux habitants de Norfolk les journées des samedis pour se former des jardins particuliers, sous la réserve expresse de révoquer cette permission chaque fois que la conduite d'un *convict* cesserait d'être satisfaisante.

Vers cette époque, le gouverneur fit le recensement des animaux domestiques, dont l'accroissement pou-

vait seul promettre à la colonie une prospérité durable. C'est un curieux document à mettre sous les yeux du lecteur que le résultat de ce recensement, qui nous montre sur quelles faibles ressources reposait alors une partie de l'avenir de la colonie naissante. Il existait au mois de mai 1788 à Sydney un étalon, trois juments, trois poulains, deux taureaux, cinq génisses, vingt-neuf bêtes à laine, dix-neuf chèvres, soixante-dix-huit cochons, cinq lapins, dix-huit dindes, vingt-neuf oies, trente-cinq canards, cent quarante-deux poules et quatre-vingt-sept poulets. Quelques jours après le recensement, cinq brebis et un agneau furent trouvés morts, étranglés, à ce que l'on présume, par des chiens sauvages. Mais une perte plus irréparable encore se fit bientôt sentir : deux taureaux et quatre génisses disparurent à la fois, par suite de la négligence du *convict* préposé à leur garde. Une seule génisse restait; faible et épuisée, il fallut la tuer, et ajourner pour longtemps une des espérances les mieux fondées de prospérité future. Qui aurait pu prévoir alors que dans un petit nombre d'années la Nouvelle-Galles compterait les chevaux et les têtes de bestiaux par milliers, que le produit de la tonte de ses brebis suffirait pour alimenter les manufactures d'Angleterre, et affranchir la mère patrie du tribut qu'elle payait pour cet objet à l'étranger? Qui aurait pu prévoir enfin qu'en 1855, et au moment où nous écrivons ces lignes, l'Australie enverrait à l'exposition universelle de Paris des échantillons de ses magnifiques laines, à côté de l'or et des produits déjà si remarquables de son sol et de son industrie?

CHAPITRE IV

Premier hiver à Sydney. — Imprévoyance du gouvernement anglais et ses suites. — Fermeté du gouverneur. — Retour des navires de transport en Europe. — Prétendue découverte d'une mine d'or par un *convict*. — Suite de cet incident. — Insuffisance des récoltes et de la pêche. — Conflits avec les indigènes. — Nouvelles favorables de l'île de Norfolk. — Établissement de *Rose-Hill* et de *Crescent*. — Envoi du *Supply* à Norfolk et du *Syrius* au cap de Bonne-Espérance. — Épidémie parmi les indigènes des environs de Sydney. — Mort du jeune Arabanoo. — Retour du *Syrius*. — Première représentation théâtrale. — Découverte du Hawkesbury. — Affranchissement de quelques *convicts* à l'expiration de leur peine. — Établissement de watchmen choisis parmi les *convicts*. — Collisions entre les *convicts* et les peuplades indigènes. — Enlèvement de deux indigènes par le gouverneur. — Dans quel but. — Réduction dans les rations. — Salubrité du climat. — L'île de Norfolk suffit à la nourriture de ses habitants. — (1789).

Le premier hiver passé en Australie par les colons anglais leur prouva la salubrité du climat de cette contrée. La saison, il est vrai, fut beaucoup moins rigoureuse que les chefs de l'établissement ne l'avaient espéré; vingt-sept *convicts* seulement avaient succombé depuis le débarquement, et la plupart des causes qui contribuèrent surtout à peupler l'hôpital provisoire sont entièrement étrangères au lieu choisi pour l'établissement pénal. L'immoralité des nouveaux colons, leurs désordres de tout genre, les fatigues du voyage, l'usage trop prolongé des salaisons, et plus encore des maladies invétérées et contractées en

Europe, avaient, bien plus que les effets du climat, contribué à la mortalité. Mais si le climat n'avait pas occasionné de plus grandes pertes à la petite colonie, elle n'en était pas moins sujette à d'autres causes d'affaiblissement dues à l'imprévoyance des hommes d'État appelés à diriger l'expédition. Ainsi, d'après un rapport du chirurgien White, de la fin du mois de juin, il se trouvait encore parmi les transportés cinquante-deux hommes incapables de travail par leur âge ou leurs infirmités. C'étaient donc cinquante-deux membres inutiles et à charge dans une jeune société dont l'activité était la première condition d'existence.

Un autre vice de la direction première se faisait non moins vivement sentir. Par un oubli difficile à expliquer, aucun surveillant n'avait été mis sous les ordres du gouverneur pour inspecter la conduite et les travaux des *convicts;* aucun économe, aucun agent comptable n'était chargé de la garde des vivres et des approvisionnements. Un commissaire nommé Miller, homme très-capable sans doute, avait été, il est vrai, préposé à cette partie du service; mais il était seul, et il n'avait sous ses ordres aucun employé subalterne pour le seconder. Le gouverneur se vit donc forcé de choisir des surveillants et des employés du commissariat parmi les *convicts* eux-mêmes, avant d'avoir pu reconnaître avec assez de certitude la réforme de ces hommes qu'il allait donner pour modèles aux compagnons de leur captivité. Le résultat de ces vices de combinaison était facile à prévoir. Un désordre fâcheux s'établit dans le détail de l'économie intérieure, et l'influence désirable manqua trop souvent à des surveillants bien moins connus de leurs chefs que de leurs subordonnés. Cependant l'infatigable activité du gouverneur Philip sut

sitôt que la réalité du fait sera constatée. Daily produisait un morceau de minerai à l'appui de sa déclaration; mais le mystère dont le *convict* enveloppait sa découverte, les circonstances peu probables dont il accompagnait avec une réserve étudiée ses équivoques révélations, ne permettaient guère au gouverneur de fonder quelque espoir sur l'existence d'une mine d'or. Néanmoins il donna l'ordre à un capitaine de se rendre sur les lieux avec Daily pour vérifier sa découverte.

Quelques heures après leur départ, le *convict* revient seul, annonçant que l'existence de la mine est reconnue, et que l'officier le renvoie à Sydney pour en ramener une garde de quelques soldats. Tous les doutes sont dissipés; les chefs de l'établissement accueillent avec une paternelle bienveillance l'homme qui ouvre à la colonie un avenir d'opulence et de prospérité. Déjà un lieutenant se dispose au départ avec une partie de sa compagnie, pourvus des instruments nécessaires, quand tout à coup reparaît le capitaine, qui déclare que Daily ne lui a fait découvrir aucune mine, mais que sous un prétexte frivole il s'est éloigné de lui pour revenir seul à Sydney. On jette aussitôt en prison cet homme dont peu d'instants auparavant la colonie répétait le nom avec honneur; on lui fait subir un interrogatoire, pendant lequel il garde un silence obstiné ou ne répond que d'une manière évasive; enfin on le condamne à une sévère correction.

Cependant, au milieu de toutes ses réticences, le *convict* reste inébranlable sur un seul point, la vérité de sa première déclaration. Une seconde épreuve va être tentée, et la colonie en suspens doute et espère encore. Un nouveau détachement s'embarque avec

l'auteur de la découverte ; mais avant d'aborder au rivage, le commandant déclare d'un ton ferme que tout subterfuge, que toute tentative d'évasion sera immédiatement suivie d'une fusillade, et Daily avoue enfin son étrange imposture : l'échantillon de minerai qu'il avait présenté comme preuve de sa découverte avait été fabriqué par lui-même à l'aide d'un mélange de cuivre, de terre et de quelques parcelles d'or obtenues d'un anneau brisé. Daily fut immédiatement ramené à Sydney, et condamné à une punition exemplaire. On se perdit en conjectures sur le but et les espérances que cet homme avait pu concevoir en imaginant cette fable. Était-ce une simple mystification qu'il avait voulu faire, sans calculer les chances fâcheuses qu'elle pouvait avoir pour lui? avait-il compté sur quelque avance pécuniaire? ou n'avait-il voulu qu'attirer l'attention sur lui? C'est ce qui n'a jamais été éclairci. Quelques-uns, en bien petit nombre il est vrai, persistèrent, malgré ses dénégations, à croire à la réalité de la découverte de Daily; seulement, disaient-ils, quand il a vu qu'on n'était pas disposé à lui accorder les conditions qu'il avait mises à la révélation de son secret, il a préféré le garder pour lui-même, espérant qu'à l'expiration de sa peine il retrouverait son trésor, dont il profiterait seul et qu'il ne serait pas obligé de partager avec tout le monde. Nous n'aurions pas parlé de cette dernière conjecture, si soixante ans plus tard la découverte réelle ou feinte de Daily ne s'était réalisée, et si aux richesses dues à la fertilité de son sol n'étaient venues s'ajouter celles de ses mines d'or, rivales des mines de la Californie. Quoi qu'il en soit, l'affaire de Daily, après avoir occupé pendant quelques instants les esprits des colons, tomba peu à peu dans

l'oubli, et fit place à des préoccupations plus sérieuses, parce qu'elles touchaient à des intérêts bien plus actuels.

Déjà huit mois s'étaient écoulés depuis la fondation de Sydney, et la récolte des grains menaçait de ne pas répondre à l'opinion qu'on s'en était formée d'abord. D'un autre côté, les produits de la pêche étaient loin de réaliser l'espoir qu'on avait conçu en Angleterre, où l'on pensait qu'à elle seule elle pourrait alimenter l'établissement. Jamais, dans les occasions les plus heureuses, les pêcheurs ne rapportèrent les vivres de la journée; à peine fournirent-ils quelquefois la nourriture de deux cents hommes. Dans cet état inquiétant, la distribution hebdomadaire fut diminuée d'une livre de farine par tête, et une mesure fort sage porta la réduction à un tiers de la ration pour les *convicts* qui ne travaillaient pas. Mais cette diminution dans la distribution occasionna une recrudescence de vols, et un redoublement de sévérité de la part de l'autorité.

A ces désordres, qui altéraient quelquefois la paix intérieure, vinrent se joindre des conflits avec les peuplades voisines. En peu de temps quatre *convicts* avaient été tués, deux autres avaient été blessés, et chaque jour les naturels se montraient plus hostiles. Mais quoique Philip manquât le plus souvent de preuves suffisantes, les circonstances qu'il parvenait à réunir indiquaient assez que ces déplorables événements avaient presque toujours été le résultat d'ordres transgressés. A côté du danger de laisser impunies ces agressions des naturels, se plaçait le danger plus grand encore de sévir injustement contre eux. Cependant, malgré ces hostilités réitérées, et quoiqu'une zagaie eût été dirigée sans provocation contre le gouverneur, qu'elle n'atteignit pas, les rela-

tions ne cessèrent jamais entièrement. Les *convicts* seuls et sans armes se voyaient presque toujours attaqués, et les naturels n'en venaient pas moins aider les pêcheurs dans leurs travaux, satisfaits d'ordinaire de la faible part qu'on leur donnait. Un jour ils prétendirent à l'égalité du partage, et cette contestation ne put se terminer sans voies de fait. Une autre fois aussi ils vinrent à main armée tuer une chèvre, qu'ils réussirent à enlever. Dans cette circonstance un jeune naturel fut fait prisonnier. Le gouverneur, comptant avec raison bien plus sur les effets de la bonté que sur l'usage de la force, retint le jeune homme à Sydney et le combla d'égards et de bons traitements. Le projet de Philip était surtout de lui apprendre la langue anglaise, et de former un interprète pour ses relations avec les peuplades les plus rapprochées : peu de mesures pouvaient promettre des avantages aussi certains à l'avenir de la colonie.

Tous ces travaux ne faisaient point perdre de vue l'île de Norfolk. Trente-deux nouveaux habitants venaient d'y être envoyés avec quelques animaux domestiques. L'abondance régnait dans ce petit établissement, quoique ses premiers troupeaux eussent été décimés par les maladies et les accidents, comme ceux des fondateurs de Sydney. Déjà l'on avait l'espoir qu'après le court espace de deux ans l'île de Norfolk possèderait assez de plantes céréales pour ne plus réclamer les envois de la mère patrie. Un seul grain d'orge y avait produit jusqu'à cent vingt-quatre tiges, et le navire qui venait de transporter les nouveaux colons à Norfolk, était revenu à Sydney chargé de bois de construction.

A la Nouvelle-Galles, les limites de la colonie

s'étaient graduellement étendues. Déjà plusieurs champs hors de la vue de Sydney s'ouvraient à l'agriculture : le nom de *Rose-Hill* s'était ajouté à la nomenclature coloniale, et de l'autre côté du havre un petit établissement venait de se former sous le nom de *Crescent.* Enfin, au moment où la seconde année de la colonie allait commencer, une juste confiance dans les secours de la mère patrie, et quelques succès parmi beaucoup d'espérances trompées, permettaient d'envisager sans effroi les chances de l'avenir.

Les avantages obtenus dans l'île de Norfolk et l'espoir raisonnablement fondé sur la fécondité d'un sol plus propre à l'agriculture que celui des environs de Sydney, avaient déterminé le gouverneur à donner, sans attendre les secours de l'Angleterre, toute l'extension possible à cet établissement, si faible encore. Vers le commencement de l'année 1789, *le Supply* partit du Port-Jackson, avec vingt-un hommes, six femmes et trois enfants pour cette destination. En même temps le gouverneur envoya *le Syrius* au cap de Bonne-Espérance pour y chercher des vivres et des bestiaux, destinés à remplacer ceux qu'on avait perdus. Après le départ de ce dernier navire, le havre immense du Port-Jackson, aujourd'hui sans cesse sillonné par une foule de bâtiments de toute grandeur et de tout pays, ne contenait plus qu'une petite chaloupe, lancée récemment pour porter des vivres à quelques détachements employés sur divers points peu éloignés : c'était le seul lien entre Sydney et le reste du monde.

Le Supply ne tarda pas à revenir après avoir accompli sa mission. La population de Norfolk s'était accrue par la naissance d'un enfant. Ce premier-né de la race humaine sur le sol d'une île si nouvellement habitée

avait reçu le nom de la terre que seul, entre tous les hommes, il allait bientôt pouvoir nommer sa patrie. La naissance de cet enfant avait coïncidé avec la découverte d'un complot formé par les *convicts* de Norfolk pour s'emparer du *Supply* et aller fonder un établissement à Taïti ou dans quelque autre île de l'Océanie. Mais le lieutenant King, ayant découvert la conjuration au moment où elle allait s'exécuter, fit mettre aux fers les principaux chefs, et prit avec énergie toutes les mesures de précaution nécessaires pour prévenir de pareilles tentatives. La nouvelle de ce complot si heureusement déjoué détermina Philip à renforcer de quinze hommes la garnison de l'île de Norfolk.

Vers le commencement d'avril de cette année (1789), une violente épidémie se déclara parmi les naturels. La mortalité fut horrible. L'épidémie ne s'était pas répandue jusque dans la ville, ou plutôt dans le camp (car Sydney n'était encore autre chose qu'un camp); mais, malgré le danger de l'introduire parmi les colons, les sentiments d'humanité du gouverneur, et plus encore l'intérêt de la chose publique, ne permettaient pas de laisser périr sans secours la population tout entière. Il se présentait une occasion de faire apprécier à la fois aux sauvages habitants de l'Australie les bienfaits de l'humanité et les avantages des connaissances européennes. Un jeune garçon et une jeune fille furent amenés à l'hôpital, où des soins habilement dirigés sauvèrent leur existence; mais ce résultat heureux fut bien chèrement acheté. Arabanoo, ce jeune sauvage que le gouverneur faisait instruire sous ses yeux, s'empressa de prodiguer à ses deux compatriotes les soins les plus touchants. Rempli d'intelligence et de bonne volonté, bientôt il avait pu rendre à la colonie

tous les services qu'elle espérait de son éducation ; mais il fut atteint lui-même de la contagion, et les secours de l'art restèrent impuissants ; il expira le huitième jour, regretté de tous les habitants. Un seul Européen et un nègre déporté furent frappés par l'épidémie ; l'un et l'autre y succombèrent.

Au moment où l'épidémie commençait à ralentir ses ravages, *le Syrius* revint du cap de Bonne-Espérance. En ajoutant aux magasins de l'État les vivres dont il était chargé, la colonie pouvait attendre quatre mois encore les secours de la mère patrie, sans diminuer les rations ; et, d'après les nouvelles rapportées par *le Syrius,* il était certain que les envois d'Angleterre ne se feraient pas attendre aussi longtemps.

Depuis plusieurs mois, tous les officiers et les principaux employés de la colonie occupaient des maisons séparées, maisons à la vérité très-incommodes et mal construites ; dans le désordre d'un premier établissement, c'était beaucoup, et il eût été difficile d'obtenir mieux. Déjà la garnison et une partie des *convicts*, surtout à Rose-Hill, avaient quitté les tentes pour des cabanes grossières, il est vrai, mais qui les protégeaient plus sûrement contre l'intempérie des saisons. Jusque alors on n'avait pu tirer des ouvriers que dix mille briques par mois ; ils commencèrent à en livrer trente mille.

Les historiens de la colonie remarquent, comme une particularité singulière, qu'une représentation théâtrale eut lieu cette année-là à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi Georges III (4 juin 1789). Quelques *convicts,* qui en avaient reçu la permission, célébrèrent cette solennité en jouant devant le gouverneur et les principaux employés une pièce de

Farquhar, intitulée l'*Officier de recrutement*. On se méprendrait étrangement si l'on jugeait la prospérité de la colonie par cette circonstance futile. Au milieu de ces fêtes et de ces récréations dramatiques, signes ordinaires de l'aisance et du bien-être d'un peuple, la misère et la disette menaçaient encore la colonie. Les productions de la nature n'avaient point répondu à l'espoir des habitants. La prochaine récolte présentait un aspect assez favorable; mais les besoins de la colonie avaient à peine permis de consacrer une faible partie des grains à ensemencer les terres, et, sans aucune exagération, les rats menaçaient par leurs dégâts l'existence de la colonie. Ces animaux destructeurs, pénétrant par troupes dans les magasins et dans les jardins, exerçaient de grands ravages et dévastaient surtout les plantations de blé de Turquie.

Au milieu de ces contrariétés, une excursion du gouverneur dans les environs de la baie eut, par une exception trop rare, un résultat heureux. Jusqu'à présent on ne connaissait encore que de faibles ruisseaux; Philip découvrit une rivière, qu'il nomma Hawkesbury, du nom d'un noble lord déjà distingué dans le monde politique, et qu'on a vu depuis, sous le titre de comte de Liverpool, à la tête du ministère anglais. Le gouverneur résolut sur-le-champ d'envoyer quelques colons sur les bords de l'Hawkesbury. Nous verrons dans la suite que la fertilité étonnante de la vallée arrosée, mais aussi souvent inondée par cette rivière, lui valut le surnom de *Nil de l'Australie*.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le départ d'Angleterre, et plusieurs *convicts* avaient atteint le terme de leur condamnation; mais, par une inconcevable négligence, les actes constatant l'époque de la

libération des condamnés avaient été oubliés à Londres. Le gouverneur jugea convenable de se passer de ces pièces et de procéder, malgré leur absence, à l'affranchissement de ceux qui y avaient droit. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que déjà plus d'un doute s'était élevé parmi les condamnés sur l'accomplissement des promesses de libération; le moment était donc venu de leur en démontrer la sincérité, et d'arrêter ainsi la fermentation qui se manifestait dans leurs rangs. Seulement, pour suppléer à l'absence des pièces authentiques, le juge-avocat reçut le serment de tous ceux qui prétendaient avoir épuisé leur peine. Il ne s'en présenta qu'un petit nombre, et l'événement démontra que nul n'avait voulu tromper la religion du gouverneur.

Dès ce moment la conduite des *convicts* devint en général plus régulière; ils comprirent mieux leur position, et commencèrent à en recueillir les avantages. A Rose-Hill surtout, on les vit consacrer avec zèle les heures de repos à la culture de leurs jardins. Les condamnations judiciaires devinrent plus rares que dans les premiers temps de la colonie.

L'amélioration notable signalée dans la conduite des *convicts* méritait une récompense: le gouverneur choisit parmi ceux qui s'étaient montrés le plus sincèrement revenus de leurs erreurs, des *watchmen*, chargés, sous leur propre responsabilité, d'une police sévère: cette mesure nouvelle fut prise sur la demande instante des *convicts* eux-mêmes, demande qu'on n'était certes pas en droit d'attendre d'une société formée de pareils éléments. Les bons effets de cette institution ne pouvaient être douteux; ils surpassèrent bientôt les espérances du gouverneur. Plus d'un quartier de Londres

était moins sûr pendant la nuit que les rues de Sydney.

Les relations des *convicts* avec les peuplades indigènes étaient beaucoup moins satisfaisantes. Eux seuls, à ce qu'il paraît, apportaient obstacle à la bonne intelligence qui se serait facilement établie entre les anciens et les nouveaux habitants des terres australes. Un *convict* ayant disparu, sur le simple soupçon d'un attentat commis contre sa personne, seize de ses compagnons voulurent venger sa mort, prirent les armes et marchèrent à la rencontre des naturels. Avant que leur sortie de Sydney fût connue des chefs de l'établissement, déjà ils en étaient venus aux mains avec cinquante hommes armés. La mêlée fut meurtrière, surtout parmi les indigènes; du côté des *convicts* un homme fut tué et six autres blessés. Dans ce premier combat rangé dont l'Australie fut le théâtre, les Européens étaient trop évidemment les agresseurs; car, après une enquête minutieuse, il fut reconnu que les griefs des Anglais pendant l'année tout entière s'étaient réduits à l'enlèvement de quelques cognées qu'on parvint à faire restituer, et à deux attaques contre des chasseurs isolés.

Pour prévenir le renouvellement de ces regrettables collisions, le gouverneur jugea qu'il devait à tout prix revenir à son système de se former parmi les naturels des interprètes, à l'aide desquels ces sortes de malentendus pourraient être facilement prévenus. Comme il ne pouvait compter assez tôt sur les deux enfants sauvés de l'épidémie, il donna l'ordre d'enlever deux hommes, et cet ordre fut promptement et heureusement exécuté. Les deux captifs furent amenés à Sydney, où l'aspect des deux enfants élevés parmi les Anglais dissipa en partie les appréhensions que leur

avait causées la manière dont on s'était emparé d'eux; les bons traitements que leur prodigua ensuite le gouverneur lui-même achevèrent de les rassurer. Seulement, pour retarder leur marche, une chaîne de fer assez pesante fut attachée à leur jambe ; on réussit à leur persuader que c'était une marque d'honneur. En voyant un certain nombre de *convicts* parés d'un semblable ornement, sans pouvoir comprendre la cause d'une pareille distinction, ils adoptèrent facilement cette idée. Comme ils se montraient contents de leur sort, sans avoir fait la moindre tentative d'évasion, la surveillance ne tarda pas à se relâcher, et le plus âgé des deux captifs réussit un jour à s'échapper avec sa chaîne ; après une longue hésitation, son compagnon se disposait à le rejoindre, lorsque l'évasion fut découverte. Celui qui était resté au pouvoir des Anglais paraissait âgé d'environ vingt-cinq ans; il se nommait Bennilong : nous aurons occasion de parler de lui plusieurs fois par la suite.

Dans le mois de novembre, le manque de vivres commençant à se faire sentir, il fallut réduire les rations aux deux tiers pour les hommes seulement. Celles des femmes avaient toujours été plus faibles; l'égalité s'établit. Bientôt on s'aperçut que la ration donnée le samedi pour la semaine tout entière était souvent épuisée dès le mardi ; il fallut apporter remède à cette imprévoyance signalée depuis plus d'un an, et qui avait causé quelques vols. Deux distributions eurent lieu par semaine; les hommes mariés et les surveillants se virent seuls traités comme auparavant.

Dans cet état de privation, tous les préjugés que l'on avait pu conserver contre la salubrité du climat durent s'évanouir sans retour. Peu de maladies nou-

velles se déclarèrent, et beaucoup de maladies apportées d'Angleterre furent entièrement guéries. La récolte de Rose-Hill produisit deux cents boisseaux de froment, trente-cinq d'orge et une faible quantité d'avoine et de blé de Turquie. A Sydney, où l'orge seule avait été semée, le produit fut de vingt-cinq boisseaux. Sans l'attente prochaine des secours de l'Europe, la colonie, livrée à ses propres ressources, avec aussi peu de défrichements et bien moins encore de terres ensemencées, aurait été menacée d'une effroyable disette.

A l'île de Norfolk, la récolte du froment et du maïs avait produit vingt fois la semence, et promettait de suffire aux besoins de plusieurs mois, en permettant d'ensemencer une étendue double de terrain. De meilleurs résultats auraient été obtenus sans la paresse et la mauvaise volonté des travailleurs; car il semblait que, dans le choix des colons de Norfolk, le gouverneur avait eu moins en vue d'augmenter la population laborieuse confiée aux soins du lieutenant King, que d'éloigner de Sydney les sujets les plus dangereux. Cependant, malgré le mauvais vouloir d'une partie de ces *convicts,* qui refusaient souvent de travailler et qui se faisaient un jeu de détruire les plantations et même les animaux domestiques, tout annonçait qu'avant le terme de deux années, en maintenant la plus stricte surveillance et une juste sévérité, les colons de Norfolk pourraient se passer des secours du gouvernement.

---

libération des condamnés avaient été oubliés à Londres. Le gouverneur jugea convenable de se passer de ces pièces et de procéder, malgré leur absence, à l'affranchissement de ceux qui y avaient droit. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que déjà plus d'un doute s'était élevé parmi les condamnés sur l'accomplissement des promesses de libération ; le moment était donc venu de leur en démontrer la sincérité, et d'arrêter ainsi la fermentation qui se manifestait dans leurs rangs. Seulement, pour suppléer à l'absence des pièces authentiques, le juge-avocat reçut le serment de tous ceux qui prétendaient avoir épuisé leur peine. Il ne s'en présenta qu'un petit nombre, et l'événement démontra que nul n'avait voulu tromper la religion du gouverneur.

Dès ce moment la conduite des *convicts* devint en général plus régulière ; ils comprirent mieux leur position, et commencèrent à en recueillir les avantages. A Rose-Hill surtout, on les vit consacrer avec zèle les heures de repos à la culture de leurs jardins. Les condamnations judiciaires devinrent plus rares que dans les premiers temps de la colonie.

L'amélioration notable signalée dans la conduite des *convicts* méritait une récompense : le gouverneur choisit parmi ceux qui s'étaient montrés le plus sincèrement revenus de leurs erreurs, des *watchmen*, chargés, sous leur propre responsabilité, d'une police sévère : cette mesure nouvelle fut prise sur la demande instante des *convicts* eux-mêmes, demande qu'on n'était certes pas en droit d'attendre d'une société formée de pareils éléments. Les bons effets de cette institution ne pouvaient être douteux ; ils surpassèrent bientôt les espérances du gouverneur. Plus d'un quartier de Londres

était moins sûr pendant la nuit que les rues de Sydney.

Les relations des *convicts* avec les peuplades indigènes étaient beaucoup moins satisfaisantes. Eux seuls, à ce qu'il paraît, apportaient obstacle à la bonne intelligence qui se serait facilement établie entre les anciens et les nouveaux habitants des terres australes. Un *convict* ayant disparu, sur le simple soupçon d'un attentat commis contre sa personne, seize de ses compagnons voulurent venger sa mort, prirent les armes et marchèrent à la rencontre des naturels. Avant que leur sortie de Sydney fût connue des chefs de l'établissement, déjà ils en étaient venus aux mains avec cinquante hommes armés. La mêlée fut meurtrière, surtout parmi les indigènes; du côté des *convicts* un homme fut tué et six autres blessés. Dans ce premier combat rangé dont l'Australie fut le théâtre, les Européens étaient trop évidemment les agresseurs; car, après une enquête minutieuse, il fut reconnu que les griefs des Anglais pendant l'année tout entière s'étaient réduits à l'enlèvement de quelques cognées qu'on parvint à faire restituer, et à deux attaques contre des chasseurs isolés.

Pour prévenir le renouvellement de ces regrettables collisions, le gouverneur jugea qu'il devait à tout prix revenir à son système de se former parmi les naturels des interprètes, à l'aide desquels ces sortes de malentendus pourraient être facilement prévenus. Comme il ne pouvait compter assez tôt sur les deux enfants sauvés de l'épidémie, il donna l'ordre d'enlever deux hommes, et cet ordre fut promptement et heureusement exécuté. Les deux captifs furent amenés à Sydney, où l'aspect des deux enfants élevés parmi les Anglais dissipa en partie les appréhensions que leur

avait causées la manière dont on s'était emparé d'eux; les bons traitements que leur prodigua ensuite le gouverneur lui-même achevèrent de les rassurer. Seulement, pour retarder leur marche, une chaîne de fer assez pesante fut attachée à leur jambe ; on réussit à leur persuader que c'était une marque d'honneur. En voyant un certain nombre de *convicts* parés d'un semblable ornement, sans pouvoir comprendre la cause d'une pareille distinction, ils adoptèrent facilement cette idée. Comme ils se montraient contents de leur sort, sans avoir fait la moindre tentative d'évasion, la surveillance ne tarda pas à se relâcher, et le plus âgé des deux captifs réussit un jour à s'échapper avec sa chaîne; après une longue hésitation, son compagnon se disposait à le rejoindre, lorsque l'évasion fut découverte. Celui qui était resté au pouvoir des Anglais paraissait âgé d'environ vingt-cinq ans; il se nommait Bennilong: nous aurons occasion de parler de lui plusieurs fois par la suite.

Dans le mois de novembre, le manque de vivres commençant à se faire sentir, il fallut réduire les rations aux deux tiers pour les hommes seulement. Celles des femmes avaient toujours été plus faibles; l'égalité s'établit. Bientôt on s'aperçut que la ration donnée le samedi pour la semaine tout entière était souvent épuisée dès le mardi ; il fallut apporter remède à cette imprévoyance signalée depuis plus d'un an, et qui avait causé quelques vols. Deux distributions eurent lieu par semaine; les hommes mariés et les surveillants se virent seuls traités comme auparavant.

Dans cet état de privation, tous les préjugés que l'on avait pu conserver contre la salubrité du climat durent s'évanouir sans retour. Peu de maladies nou-

velles se déclarèrent, et beaucoup de maladies apportées d'Angleterre furent entièrement guéries. La récolte de Rose-Hill produisit deux cents boisseaux de froment, trente-cinq d'orge et une faible quantité d'avoine et de blé de Turquie. A Sydney, où l'orge seule avait été semée, le produit fut de vingt-cinq boisseaux. Sans l'attente prochaine des secours de l'Europe, la colonie, livrée à ses propres ressources, avec aussi peu de défrichements et bien moins encore de terres ensemencées, aurait été menacée d'une effroyable disette.

A l'île de Norfolk, la récolte du froment et du maïs avait produit vingt fois la semence, et promettait de suffire aux besoins de plusieurs mois, en permettant d'ensemencer une étendue double de terrain. De meilleurs résultats auraient été obtenus sans la paresse et la mauvaise volonté des travailleurs; car il semblait que, dans le choix des colons de Norfolk, le gouverneur avait eu moins en vue d'augmenter la population laborieuse confiée aux soins du lieutenant King, que d'éloigner de Sydney les sujets les plus dangereux. Cependant, malgré le mauvais vouloir d'une partie de ces *convicts,* qui refusaient souvent de travailler et qui se faisaient un jeu de détruire les plantations et même les animaux domestiques, tout annonçait qu'avant le terme de deux années, en maintenant la plus stricte surveillance et une juste sévérité, les colons de Norfolk pourraient se passer des secours du gouvernement.

CHAPITRE V

Retard dans l'arrivée des secours d'Europe. — Envoi du *Supply* à Norfolk avec un nouveau détachement. — Disette de vivres. — Naufrage du *Syrius*. — Consternation de la colonie. — Envoi du *Supply* à Batavia. — Famine. — Arrivée d'un navire anglais. — Nouvelles désastreuses apportées par ce navire. — Arrivée du *Justinian* avec des vivres. — Arrivée de trois autres navires d'Angleterre. — Nouveaux colons. — Épidémie. — Projets d'évasion parmi les *convicts*. — Entrevue de Philip avec les naturels. — Il est blessé par l'un d'eux. — Suite de cet acte d'agression. — Relations amicales rétablies avec les indigènes. — Retour du *Supply* de Batavia. — Résultat de sa mission. — Mauvaise récolte de 1790. — Avantages offerts aux planteurs dans la colonie. — Mortalité. — Ses causes. — (1790.)

L'année 1790 commençait sous de tristes auspices. Chaque jour rendait plus nécessaires de prompts secours de la mère patrie, sans réaliser l'attente qu'avaient permise les nouvelles rapportées par *le Syrius* du cap de Bonne-Espérance. Deux années entières s'étaient écoulées sans qu'il fût arrivé un seul bâtiment d'Europe. Quoiqu'il fût raisonnable de penser qu'une si longue attente devait toucher à son terme, une administration prévoyante devait prendre les mesures les plus capables d'atténuer les funestes conséquences d'un retard possible. L'île de Norfolk produisait bien plus de végétaux alimentaires que les environs de Sydney; elle offrait une pêche plus abondante, un bien plus grand nombre d'oiseaux sauvages. Le gouverneur fit

embarquer sur *le Syrius,* pour cette dépendance de la colonie, cent seize hommes, soixante-huit femmes et vingt-sept enfants, sous la garde de deux compagnies de soldats de marine. Bientôt il fallut réduire encore les rations, et le mois de mars étant arrivé, toujours sans nouvelles d'Europe, un nouveau détachement fut envoyé à Norfolk et embarqué sur *le Supply.* L'extension donnée à cet établissement exigeait la nomination d'un lieutenant-gouverneur d'un rang plus élevé que celui du lieutenant King : ce poste fut confié au major Patrick Ross, qui occupait la première place au-dessous du gouverneur.

Après le départ du *Syrius* et du *Supply,* Sydney, en proie à la tristesse du présent et à l'incertitude de l'avenir, offrait l'aspect d'un village dépeuplé par la famine; une partie des *convicts* les plus industrieux avait sollicité une seconde expatriation. La leur refuser eût été un acte d'injustice, et cependant leur éloignement privait la colonie de ses membres les plus utiles, en même temps qu'il forçait d'accorder en quelque sorte une prime d'encouragement à l'indocile paresse. En effet, il fallut bien assigner les maisons et les jardins cultivés, restés sans maîtres par les derniers départs, à des hommes qui s'étaient jusque alors refusés à toute espèce de travail. Moins l'autorité pouvait venir au secours des *convicts,* plus un sentiment d'équité commandait de leur laisser les moyens de pourvoir à leurs besoins. La soirée du mercredi et la journée entière du samedi furent abandonnées à leur libre disposition.

Avril n'amenant aucun navire anglais , il fallut diminuer encore les rations, et adopter enfin la mesure prévoyante des distributions quotidiennes. Les

heures consacrées aux travaux publics furent proportionnellement réduites. La seule construction importante entreprise à cette époque était celle d'un bâtiment en briques, élevé près de l'hôpital, pour préserver de l'humidité les médicaments peu nombreux que possédait encore la colonie. Une nouvelle misère entraînait à sa suite de nouveaux vols, et les moyens de répression n'étaient plus les mêmes. Les animaux domestiques, mal nourris, plus mal gardés, ravageaient les plantations. Tous les yeux se tournaient vers la mer, et aucune voile ne paraissait à l'horizon.

Il en parut une enfin; mais ce n'était pas celle que l'on attendait, et elle n'apportait que de tristes nouvelles qui redoublèrent encore la consternation générale. Ce bâtiment était *le Supply*, revenant de l'île de Norfolk et annonçant le naufrage du *Syrius*, qui, le 19 mars, avait touché contre un rocher au moment de prendre terre. On était parvenu à sauver tout l'équipage et tous les *convicts;* mais une partie de la cargaison avait été perdue.

Ce coup inattendu frappait au cœur la colonie naissante. Quelque faible que pût être le résultat des voyages du *Syrius*, c'était encore l'espoir le plus certain de Sydney, et le nouveau désastre qui venait de l'engloutir inspirait de trop justes craintes sur le sort des navires qui depuis longtemps auraient dû arriver d'Europe. Une dernière ressource restait dans *le Supply*, et le 17 avril ce petit brick fit voile pour Batavia.

Le gouverneur, forcé d'amoindrir encore les distributions de vivres, voulut encourager les colons par son exemple : il fit porter au magasin public ses provisions particulières, et se limita lui-même à la ration commune. Une battue générale eut lieu dans

les environs de Sydney; cette chasse, faite à toutes les espèces d'animaux, ne répondit point à l'attente du gouverneur. La pèche ne fut guère plus heureuse. Les pêcheurs anglais imitèrent les procédés employés par les indigènes; mais tous leurs efforts réussirent à peine à assurer pour quatre mois la nourriture de trente-un hommes. De jour en jour les vols se multipliaient, et, quoique l'excuse de la nécessité fût souvent évidente, l'impunité offrait de trop graves dangers. Un *convict* fut condamné pour vol et exécuté; un vieillard mourut de faim; une femme épuisée de besoin, après avoir dévoré une masse prodigieuse de blé en herbe, mourut dans d'horribles convulsions. Le jeune naturel Bennilong, élevé près du gouverneur, profita du relâchement de surveillance qu'entraînaient ces calamités, pour s'enfuir de Sydney et reprendre la vie sauvage.

Chaque jour amenait de nouveaux malheurs et des privations nouvelles. Enfin, dans la soirée du 3 juin, une voile est signalée, et le navire *Lady Juliana* entre dans la baie. On se livre à des transports de joie; l'abondance va renaître, tous les maux sont oubliés. Mais à peine *Lady Juliana* a-t-elle touché terre, que la triste réalité fait évanouir ces rêves trompeurs; ce navire ne contenait en fait de passagers que deux cent vingt-deux femmes, âgées et infirmes pour la plupart, et pour toute cargaison une faible quantité de provisions en partie avariées. Le gouverneur ne put augmenter les distributions de vivres que de sept cent cinquante grammes de pain par semaine pour chaque *convict:* heureux encore de ne pas trouver uniquement une charge de plus dans le premier envoi qu'il recevait d'Angleterre!

Une désastreuse nouvelle apportée par le navire de transport acheva de consterner les colons, et une inconcevable fatalité semblait poursuivre l'établissement des Anglais aux terres australes. *Le Guardian*, navire de quarante-quatre canons, de la marine royale, avait depuis longtemps quitté la Grande-Bretagne. Chargé de vivres pour deux ans, d'instruments d'agriculture, de vêtements et de tout ce que pouvaient exiger le service de santé et l'ameublement des édifices publics, il portait encore vingt-cinq *convicts*, tous choisis dans la classe des artisans ou des laboureurs, et sept hommes destinés à remplir les fonctions de surveillants. Un jardin avait été préparé sur le pont par les soins de sir Joseph Banks lui-même ; le capitaine venait d'embarquer au cap de Bonne-Espérance un grand nombre de bestiaux, lorsque *le Guardian* toucha inopinément sur une île de glace au sud du cap Horn. Il fallut jeter aussitôt à la mer une partie considérable de la cargaison, tuer les animaux domestiques et détruire le jardin, pour pouvoir regagner le cap de Bonne-Espérance, où le navire ne parvint qu'avec peine à travers mille dangers. *Lady Juliana* apportait quelques vivres sauvés de ce naufrage ; la colonie hollandaise avait profité du reste. *Le Guardian* était bon voilier ; il aurait pu parvenir à sa destination vers le commencement de février ; et l'accident imprévu dont il avait été victime avait condamné la colonie naissante à quatre mois de privations et d'angoisses. Les autres nouvelles données par *Lady Juliana* étaient plus consolantes. On levait à Londres un régiment d'infanterie pour le service de la colonie, et un convoi de mille *convicts* avait dû quitter l'Angleterre depuis six mois ; mais combien d'espérances avaient été déjà trompées !

Le 20 juin mit enfin un terme à tant de souffrances: *le Justinian* entra dans la baie après une traversée de cinq mois seulement; des vivres formaient presque toute sa cargaison; il annonçait que trois navires chargés de *convicts* avaient mis à la voile avant lui. Toutes les privations cessèrent; les travaux abandonnés furent repris avec une activité nouvelle.

Cinq jours après l'arrivée du *Justinian*, un grand navire est signalé: c'était *la Surprise*, amenant deux cent dix-huit *convicts*, escortés par trente officiers et soldats de marine; mais les nouveaux arrivants étaient épuisés de fatigues et de maladies : quarante-deux hommes étaient morts pendant la traversée, et le nombre des malades s'élevait à plus de cent. *Le Justinian* venait de débarquer un hôpital portatif; ce secours, si nécessaire, fut encore insuffisant.

Le Scarborough et *le Neptune*, arrivés trois jours après *la Surprise*, débarquèrent plus de deux cents malades. Il fallut dresser trente tentes devant l'hôpital, et les maisons les plus voisines furent aussi remplies de malheureux en proie au scorbut, à la dyssenterie et à une fièvre contagieuse; beaucoup étaient arrivés au dernier période de la maladie; plusieurs expirèrent sur la plage, d'autres dans le court trajet entre les navires et la terre, quelques-uns même au moment où l'on se préparait à les descendre dans les chaloupes. Jamais Sydney, qui dans ses annales de peu de jours comptait déjà tant de désastres, n'avait présenté un spectacle aussi déplorable. Malgré la famine qui venait de dévorer la colonie, on reconnaissait encore les *convicts* nouvellement débarqués, à leur état de maigreur et d'affaiblissement.

L'état des nouveaux colons exigeait les soins les plus

efficaces; on avait un besoin pressant de végétaux anti-scorbutiques; des détachements envoyés dans les bois du voisinage en rapportèrent une certaine quantité. Le 30 juin, le nombre des malades s'élevait à trois cent quarante-neuf, et l'épidémie étendait de plus en plus ses ravages; le 13 juillet, ce nombre était monté à quatre cent quatre-vingt-huit. Creuser des tombes pour les victimes de la nuit était chaque jour le premier travail du matin.

Le gouverneur jugea nécessaire d'éloigner du foyer de la contagion les *convicts* récemment arrivés sans maladie, et tous furent conduits à Rose-Hill, où l'on traçait le plan d'une ville nouvelle : cette mesure et les secours de l'art produisirent bientôt d'heureux effets; la mortalité diminua, et, vers la fin de juillet, Sydney ne renfermait plus que trois cent trente-deux malades.

L'épidémie et l'établissement de nouveaux colons n'avaient pas fait perdre de vue l'île de Norfolk, où, malgré l'abondance des oiseaux marins et du produit de la pêche, devait se faire vivement sentir une partie des privations dont Sydney venait d'être affranchi. *La Surprise* et *le Justinian* furent expédiés à cette destination. Au moment de leur arrivée, le découragement le plus absolu régnait dans l'île, réduite aux dernières extrémités. Trois jours auparavant, comme la disette commençait à devenir intolérable, une voile s'était montrée à une faible distance, et l'on avait cru reconnaître le pavillon britannique; cependant, malgré tous les signaux, le navire ne s'était point arrêté dans sa marche, et le sentiment de l'abandon et de l'isolement, rendu plus vif encore par cet espoir trompé, redoublait les inquiétudes de l'avenir.

L'accroissement de population qu'avait reçu la Nou-

velle-Galles-du-Sud réclamait une nouvelle activité dans la surveillance. On avait cru devoir donner aux *convicts* les plus éloignés de Sydney des armes pour leur sûreté; on reconnut qu'ils en abusaient, et il fallut en exiger la restitution.

Malgré les difficultés qu'ils présentaient, les projets d'évasion étaient nombreux parmi les *convicts* nouvellement débarqués. Cinq d'entre eux réussirent à s'emparer d'une chaloupe, et mirent à la voile pour Taïti. Bientôt découverts dans leur fuite, ils furent poursuivis sans succès, et une tempête qui ne tarda pas à s'élever dut les engloutir avec leur frêle embarcation. Peu de jours auparavant, au moment où *le Neptune* allait partir pour Canton, une visite exacte de ce bâtiment avait fait découvrir deux hommes et une femme cachés à fond de cale.

Le gouverneur, malgré la fuite du jeune Bennilong, ne désespérait pas de parvenir prochainement au succès de ses efforts continuels, en établissant enfin des relations amicales entre les Anglais et les peuplades indigènes. Dans ses fréquentes excursions aux alentours de Sydney, il ne négligeait rien pour amener une bonne intelligence. Dans toutes les rencontres il avait soin d'éloigner les armes à feu de la vue des naturels, et toujours il se présentait à eux avec calme et confiance. Le 7 septembre, il eut, à cinq milles de Sydney, une entrevue avec une horde nombreuse, dont faisaient partie Bennilong et son ancien compagnon de captivité Coleb, qui s'était enfui le premier. Le gouverneur leur fit divers présents, reçus avec joie. Bennilong, qui commençait à pouvoir servir d'interprète, demanda quelques haches de fer, et Philip promit de les apporter bientôt lui-même. Une sorte d'intimité, inconnue

jusque alors dans les rencontres avec les sauvages, commençait à s'établir, et le gouverneur profitait de son ouvrage. Les naturels formaient un cercle autour des Européens. Bennilong, sans craindre une seconde captivité, avait planté en terre une zagaie de douze pieds dont il était armé, et s'entretenait familièrement avec les Anglais qu'il avait connus à Sydney. Cependant, depuis le commencement de l'entrevue, un naturel donnait de continuelles marques de défiance et de frayeur. Tout à coup Philip, parlant avec vivacité, fait un geste imprévu, et cet homme, croyant sans doute que c'est un signal pour le faire enlever par les Anglais, saisit la zagaie de Bennilong, et en frappe le gouverneur avec une violence extrême. Plusieurs de ses compagnons volent à son secours; quelques zagaies sont lancées, et l'une d'elles vient tomber aux pieds du juge-avocat Collins. Dans ce tumulte, les Anglais s'enfuient précipitamment vers une chaloupe laissée à une grande distance. La longueur de la zagaie restée dans la blessure de Philip retardait sa marche. Il fallut s'arrêter un instant pour l'enlever; mais elle était barbelée, et l'on dut se borner à en couper une grande partie. Pendant cette opération une autre zagaie effleura encore le gouverneur. Tout faisait craindre un horrible massacre; les indigènes se montraient de plus en plus menaçants, et les Anglais regagnèrent en désordre leur chaloupe, où ils ne trouvèrent pour toutes armes que quatre mousquets, dont deux absolument hors d'état de servir; mais, par un bonheur signalé, les hostilités cessèrent aussitôt, et un trajet de deux heures suffit pour regagner Sydney, où la nouvelle de la blessure de Philip répandit la consternation. On craignit d'abord que le

coup ne fût mortel; mais la zagaie fut habilement extraite, et les médecins répondirent des jours du gouverneur.

On aurait pu croire que les suites inévitables de cet acte d'hostilité seraient d'éloigner pour un temps indéfini toute espèce de rapprochement entre les Européens et les Australiens; il en fut tout autrement, et le sang du gouverneur cimenta au contraire l'alliance que son effusion semblait devoir détruire à jamais. Bennilong vint bientôt à Sydney donner des explications; un malheureux malentendu avait été cause de ce qui était arrivé; son compatriote avait agi sous l'empire d'une crainte irréfléchie, et non par suite d'une trahison préméditée. Son exemple avait entraîné quelques autres; mais Bennilong avait violemment frappé l'agresseur, et arrêté par quelques mots l'irritation qui avait gagné quelques-uns de ses amis; c'est ce qui explique la cessation instantanée des hostilités au moment où les Anglais étaient livrés sans défense à leur merci. Il finissait par prier Philip d'oublier ce fâcheux incident, et de se souvenir seulement de la promesse qu'il lui avait faite de lui apporter lui-même des haches de fer. Le gouverneur accueillit favorablement les paroles de Bennilong, et lui promit de remplir sa promesse aussitôt que sa blessure serait entièrement guérie.

Philip fut en état de se présenter à cette espèce de rendez-vous le dixième jour de sa blessure; mais, quelque plausibles que fussent les explications de Bennilong, il n'était plus permis de se livrer sans précautions à la merci des naturels. Le gouverneur et le détachement qui l'accompagnait partirent tous bien armés. L'entrevue fut amicale, et peu de jours après

Bennilong vint conjurer Philip de lui faire construire une cabane à la pointe orientale de la baie. Un tel désir était trop d'accord avec les vœux les plus chers du gouverneur pour ne pas être immédiatement satisfait; et bientôt on vit s'élever la première habitation d'un indigène sur une terre où ses aïeux avaient si longtemps erré sans abri. La confiance parut enfin s'établir sur des bases solides, et ses heureux effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Une chaloupe s'étant perdue avec cinq hommes, les naturels vinrent avertir le gouverneur de cet accident, et rapportèrent fidèlement à Sydney tous les objets sauvés du naufrage.

Les relations devenant de jour en jour plus multipliées et plus familières avec les peuples indigènes, le gouverneur défendit de jamais leur donner des armes, qui, sans être pour elles d'un usage bien nécessaire, pourraient devenir nuisibles à la sûreté de la colonie. Malgré la bonne intelligence qu'on s'étudiait à maintenir, un *convict* employé à la chasse fut blessé par un naturel, et toutes les circonstances de cet événement s'accordèrent pour démontrer que nulle provocation n'avait eu lieu de sa part. Il était presque également dangereux de laisser un tel attentat impuni et d'en poursuivre la vengeance. Les principaux officiers représentèrent au gouverneur la nécessité d'un exemple; il résista longtemps; il insistait surtout sur la difficulté de distinguer assez bien les diverses tribus pour ne pas commettre une erreur irréparable. Mais on lui fit remarquer qu'une recherche faite avec quelque apparat suffirait pour atteindre le but, et un détachement partit, avec ordre d'arrêter six hommes de la tribu de l'agresseur. Cette expédition n'obtint aucun succès; une nouvelle recherche, ordonnée bientôt après, de-

meura également sans résultat, et cette affaire finit par tomber dans l'oubli.

Le Supply revint de Batavia vers la fin de septembre, annonçant la prochaine arrivée d'un navire hollandais. Le lieutenant Ball, commandant du *Supply*, avait éprouvé dans sa mission les plus grands obstacles, et n'avait pu obtenir qu'un marché très-onéreux pour la colonie ; la découverte de plusieurs îles offrait une compensation honorable de ce qui n'avait point réussi dans le but principal de son voyage. Le navire hollandais frété par suite de sa transaction ne vint mouiller au Port-Jackson que six semaines après *le Supply*, et encore l'événement démontra-t-il que toutes les stipulations n'avaient pas été loyalement exécutées. Il fallut consentir à quelques échanges désavantageux, et, dans cet accommodement, toutes les difficultés provinrent du capitaine hollandais. Mais enfin on devait compter que les premières relations commerciales d'un peuple naissant ne pouvaient tourner entièrement à son profit actuel, et l'on dut considérer comme un avantage inespéré d'avoir sitôt établi un premier lien de commerce entre la Nouvelle-Galles et le monde civilisé.

La récolte de 1790 ne répondit point à l'attente dont une expérience de deux années avait permis de se flatter. Le défaut de pluie en altéra une grande partie, et la sécheresse fut telle, que quelques charbons laissés par imprudence sur un point du havre occasionnèrent un incendie qui, sans les plus prompts secours, aurait embrasé toute la contrée. Dans l'île de Norfolk, les oiseaux ravagèrent les champs ensemencés. La colonie se trouvait moins encore que l'année précédente en état de se passer des secours de l'Angleterre.

D'après les ordres apportés par les derniers navires, le gouverneur avait proclamé quels avantages seraient accordés aux planteurs qui voudraient former des établissements dans la Nouvelle-Galles. Tout officier non commissionné devait obtenir une concession de cent trente acres de terrain. Il en était alloué quatre-vingts à tout autre émigrant; une augmentation de vingt acres pour chaque homme marié et de dix acres par tête d'enfant, s'appliquait indistinctement à ces deux classes établies parmi les colons. Tous avaient droit à recevoir des instruments d'agriculture et au service d'un nombre de *convicts* proportionné à l'étendue de ces concessions. L'obligation de résider était impérieusement imposée, et l'on exigeait aussi la conservation des bois jugés nécessaires pour les constructions maritimes.

Les travaux les plus importants exécutés jusque alors avaient été dus à l'établissement d'une briqueterie; l'accroissement de la population venait de leur donner une activité nouvelle. Beaucoup de maisons et un magasin public s'élevaient à la fois; déjà un long chemin était ouvert entre la briqueterie et la ville, et les femmes avaient été réunies dans des ateliers pour confectionner les vêtements des soldats et des *convicts*.

Les tables de mortalité de l'année 1790 offrent, avec le petit nombre des habitants de la colonie, une effrayante disproportion. Le nombre des morts s'était élevé à cent cinquante-neuf; mais le résultat des derniers mois permettait d'envisager sans crainte les chances de l'avenir, et une épidémie contractée dans une longue navigation était un fait exceptionnel qui ne pouvait entraîner aucun soupçon contre la salubrité du climat.

CHAPITRE VI

Chaleur excessive. — Ses effets. — Évasion de quelques *convicts*. — Continuation de la sécheresse. — Arrivée de nombreux navires avec des déportés et des vivres. — Révolte à bord de *l'Albemarle*. — Dévouement d'un *convict*. — Récompense qui lui est accordée. — Changement du nom de Rose-Hill en celui de Paramatta. — Nouveaux pouvoirs accordés au gouverneur. — Sceau particulier de la Nouvelle-Galles. — Mesures prises par le gouverneur. — Émancipation de *convicts*. — Projets d'évasion. — Idée des *convicts* à cet égard. — Tentatives de quelques Irlandais. — Révolte parmi les condamnés. — Hostilités avec les indigènes. — Progrès de l'agriculture. — Menaces d'une nouvelle famine. — Arrivée du lieutenant-gouverneur Francis Grose. — Épidémie. — Arrivée de navires d'Angleterre et de Calcutta. — Craintes de la disette dissipées. — Reprise des travaux. — Encouragements donnés par le gouverneur à la colonisation. — Retour du gouverneur Philip en Europe. — Regrets de la colonie. — (1791-1792.)

Les chaleurs excessives qui avaient désolé la colonie dans les derniers mois de 1790 prirent une intensité nouvelle au commencement de l'année suivante : en février (mois qui répond pour ces climats à notre mois d'août), l'air devint si brûlant et la sécheresse si ardente, que les oiseaux tombaient morts, et qu'un homme pouvait à peine exposer son visage pendant quelques minutes au souffle du vent. Tout espoir de récolte était perdu ; aucun secours n'arrivait d'Angleterre, et la colonie avait déjà subi trop de privations pour ne pas désirer la plus sévère économie dans la distribution des vivres. Dès la fin de mars il fallut

rités portugaises, qui se chargèrent de les remettre au premier navire qui ferait route pour la Grande-Bretagne.

Un service aussi important rendu par un *convict* méritait une éclatante récompense. Une gratification de cent piastres et la liberté de descendre à terre dans toutes les relâches furent d'abord accordées à Barrington ; et, à peine débarqué à Sydney, il fut nommé surveillant des condamnés à Rose-Hill, ou plutôt à Paramatta ; car déjà le nom anglais imposé par le gouverneur à la seconde ville de l'Australie avait été remplacé par une dénomination empruntée à l'idiome des peuplades indigènes. Ce dernier nom s'est seul conservé, et c'est celui sous lequel nous désignerons désormais cette localité.

La colonie comptait déjà près de quatre ans d'existence ; le désordre de la première occupation avait fait place à un établissement régulier. Le navire de l'État, *la Gorgone,* avait apporté au gouverneur des dépêches qui ajoutaient encore à l'étendue de ses droits une précieuse faculté. Le roi l'autorisait à remettre, soit absolument, soit conditionnellement, les peines prononcées par les tribunaux, sous la seule réserve d'envoyer en Angleterre des rapports officiels qui permissent de comprendre dans les amnisties générales du royaume les criminels rendus par lui à la liberté. Ce nouveau bienfait de la mère patrie produisit un très-bon effet sur l'esprit des condamnés.

La Nouvelle-Galles-du-Sud reçut en même temps un sceau particulier. D'un côté, l'on voyait les armes et les titres du roi ; de l'autre, des *convicts,* abordant à Botany-Bay, reçus par l'industrie entourée de ses attributs : un ballot de marchandises, une ruche d'abeilles

et des instruments aratoires; elle faisait tomber leurs fers, en leur montrant des bœufs employés au labourage et une ville s'élevant au sommet d'une colline sous la protection d'un fort; les mâts d'un vaisseau paraissaient au loin dans la baie; sur l'exergue on lisait : *Sigillum Nov. Camb. Aust.;* et pour devise : *Sic fortis Etruria crevit.* Nous ferons remarquer, à cette occasion, qu'à l'époque de la confection de ce sceau on ne connaissait pas encore à Londres la fondation de Sydney et l'installation de la colonie au Port-Jackson; on croyait encore que, suivant la lettre des instructions ministérielles, l'établissement principal avait été formé à Botany-Bay. Cette erreur a longtemps subsisté dans le reste de l'Europe, où, pendant un grand nombre d'années, on a regardé Botany-Bay comme le chef-lieu des établissements anglais en Australie.

Plus la colonie prenait de développement, et plus l'autorité avait à exercer de surveillance; aussi, quoique la population eût été presque doublée par l'arrivée des derniers convois, malgré l'introduction d'une grande quantité de liqueurs fortes amenées par les bâtiments de transport qui venaient de débarquer les *convicts*, on n'eut point à regretter les fâcheux désordres que pouvait faire craindre cette réunion de circonstances si propres à engendrer des excès de tout genre parmi des hommes dont les mauvaises habitudes ne pouvaient être encore effacées. Si, dans cette occasion, le maintien de la tranquillité publique fut dû principalement à l'active vigilance et à la paternelle sévérité de l'autorité publique, il est juste aussi de reconnaître qu'elle fut secondée par l'amélioration morale des nouveaux colons, dont une partie commençait à bien comprendre l'avenir réservé à

leur persévérance dans des habitudes laborieuses.

Le gouverneur, cherchant toujours à attacher les nouveaux colons au sol de leur seconde patrie, annonça que l'option était laissée aux *convicts* dont la peine expirait : soit de former, avec le secours de l'autorité, un établissement agricole; soit de contracter un engagement d'un an ou de dix-huit mois, avec un salaire proportionné à leur travail; soit, enfin, de retourner en Angleterre, mais seulement à leurs frais et sans aucun aide du gouvernement. La mauvaise composition des premiers convois se fit encore sentir dans cette circonstance. La plupart des hommes rendus à la liberté ne trouvaient point à exercer dans une colonie naissante les professions qu'ils s'étaient choisies dès leur enfance au milieu du luxe des villes. Aucun d'eux ne voulut contracter un engagement à terme; les plus sages demandèrent des concessions de terrain; et les autres, bien que dénués de toute ressource pécuniaire, prirent la détermination de retourner en Europe. La présence de nombreux navires de transport, et l'espoir d'obtenir leur passage en qualité de matelots, contribuèrent surtout à cette résolution, dont l'exemple pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. Plusieurs réussirent à se faire recevoir par les capitaines.

Le gouverneur, pour attirer l'attention publique sur des intérêts mieux entendus, crut devoir balancer le mauvais effet de cette première option en augmentant le nombre des planteurs libres. Usant pour la première fois du droit précieux que venait de lui conférer le gouvernement, il émancipa treize *convicts*, sous la condition expresse de ne point quitter la colonie avant l'expiration du terme fixé par leur sentence. Le choix leur fut laissé de former des établissements agricoles

ou de se livrer à des entreprises industrielles. On pense bien que ces grâces ne portèrent que sur des individus qui s'étaient signalés par leur bonne conduite ou par des services éminents rendus à la colonie.

L'accroissement du nombre des *convicts* dans la colonie avait aussi surexcité, surtout parmi les nouveaux venus, les idées d'évasion. Une singulière opinion s'était accréditée généralement parmi eux: c'était la possibilité de parvenir par terre à Timor et à la Chine. Ils étaient persuadés qu'en suivant les côtes, et en vivant d'huîtres et d'autres animaux marins, on atteindrait un établissement chinois, et qu'à cent cinquante milles vers le nord devait se rencontrer une horde d'aborigènes, moins noirs que les peuplades voisines de Sydney, beaucoup plus avancés dans la civilisation, et trafiquant avec les Hollandais de Timor. Plusieurs prétendaient qu'à la même distance existait un peuple au teint cuivré, qui s'empresserait d'accueillir les déportés fugitifs; d'autres assuraient même, d'après les récits incohérents des naturels du pays, qu'au delà des Montagnes Bleues, au bord d'un lac immense, un peuple blanc habitait une opulente cité. Là, dans les plus douces voluptés, ils devaient couler des jours libres et sans travail. Cette peinture d'un nouvel Eldorado parlait surtout aux imaginations irlandaises, si amies du merveilleux. Au mois de novembre vingt fils de la *verte Érin,* accompagnés d'une seule femme, partirent ensemble pour cette terre de liberté, et ne tardèrent point à s'égarer dans les bois, où les attendaient les plus cruelles privations. Quelques autres s'échappèrent à diverses reprises pour les rejoindre, et bientôt on en compta plus de quarante, errant dans les forêts à demi morts de besoins. Ils ne s'étaient guère

éloignés de Sydney; chaque jour plusieurs venaient se livrer à la merci du gouverneur, ou se voyaient repris par les détachements envoyés à leur poursuite. L'état misérable dans lequel ils reparaissaient, et le bruit de la mort de leurs compagnons, moissonnés par la faim ou assassinés par les sauvages, détourna d'un semblable projet la plupart des *convicts* qui partageaient leurs illusions. Mais jamais ce fol espoir ne s'est entièrement dissipé.

Un événement dont les suites pouvaient devenir plus graves encore vint inquiéter la colonie. Malgré une expérience de plusieurs années, et sans doute à cause du petit nombre des agents de l'autorité, le système vicieux des distributions hebdomadaires avait été repris depuis l'arrivée du dernier convoi. Avant la fin du troisième jour, quelques hommes imprévoyants manquaient déjà de vivres. De là des transactions onéreuses, et trop souvent des vols. Un jour, une altercation commencée entre ces malheureux dégénéra en un rassemblement tumultueux; des menaces furent proférées; les mutins se portèrent en vociférant devant la maison du gouverneur. C'était le premier exemple de révolte donné à la colonie. Il importait de montrer une grande fermeté. Philip sut concilier l'humanité avec la justice; son air calme et résolu, ses remontrances paternelles et sévères à la fois, firent une profonde impression sur ces hommes égarés : tout rentra dans l'ordre sans aucune concession, sans aucun signe de faiblesse; mais un meilleur système fut repris, et les distributions journalières prévinrent le retour de semblables désordres.

Le gouverneur apportait toujours les mêmes précautions à empêcher toute espèce de rixe entre les *convicts* et les indigènes. Quelques actes isolés d'agression

commis par ces derniers n'avaient pas sensiblement altéré la confiance générale; mais un tort inexcusable de quelques *convicts* vint détruire la bonne harmonie qui s'était si difficilement établie. On avait eu beaucoup de peine à déterminer les naturels à entretenir avec le superflu de leur pêche un commerce d'échange. Un homme dans la force de l'âge, et d'une intelligence supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes, commençait à se livrer avec zèle à ce trafic avantageux. Un jour il arriva dans une pirogue neuve, qu'il montrait aux Européens avec une sorte d'orgueil. Cette pirogue, laissée sous la sauvegarde de la bonne foi publique, fut mise en pièces par des *convicts* pour le seul plaisir de la destruction, au mépris des injonctions les plus positives, qui leur prescrivaient de ne jamais s'emparer des objets appartenant aux indigènes. Quand le jeune pêcheur découvrit l'attentat qui le privait de son plus riche trésor, une rage inexprimable s'empara de lui; il jura vengeance, et le gouverneur ne parvint à le modérer qu'en faisant fustiger sévèrement les coupables en sa présence. Il demandait leur mort; il fallut lui promettre que l'un d'eux serait pendu, et cette promesse fut remplie; mais les lenteurs judiciaires ulcérèrent encore cet homme, qui ne pouvait comprendre les formes de la justice européenne. Il blessa dangereusement le premier Anglais qu'il rencontra; tout commerce fut interrompu, au grand préjudice de la colonie. Les naturels commirent plusieurs actes de violence, et Bennilong lui-même, que Philip avait traité en véritable père, se distingua parmi les sauvages les plus hostiles. Le gouverneur se vit contraint de mettre hors la loi cet homme sur lequel il avait fondé son espoir le plus sûr pour la civilisation des peuples indigènes. Cependant

Philip n'en persévéra pas moins dans son inépuisable patience; ses soins furent les mêmes pour conquérir la confiance des naturels : il attendait tout du temps, et le temps, dans sa marche insensible, ramena peu à peu à Sydney des hommes qu'y appelaient leurs besoins. Plusieurs, atteints par des maladies, furent, d'après leur demande, traités à l'hôpital, et leur reconnaissance contribua au rapprochement désiré. Bennilong lui-même fit sa paix avec le gouverneur, et lui donna des marques d'une déférence et d'une amitié qui ne se démentirent plus par la suite.

L'agriculture de la Nouvelle-Galles se perfectionnait avec rapidité. Le sol était mieux connu, les défrichements mieux calculés, et l'accroissement des troupeaux promettait dans un court délai des engrais nécessaires pour un terrain peu productif par lui-même. La colonie comptait alors neuf cent vingt acres en exploitation agricole, et Paramatta l'emportait déjà sur Sydney pour l'étendue des champs mis en valeur. Les soldats se livraient à la culture des jardins; de nombreuses semences de légumes, des arbres à fruit transportés d'Europe, des jets de bananiers et d'orangers pris au Brésil, avaient ajouté à l'espoir de l'avenir.

Parvenu à la cinquième année de son existence (1792), l'établissement anglais de la Nouvelle-Galles-du-Sud réunissait près de quatre mille Européens. Dans l'année qui venait de s'écouler, la colonie avait perdu cent quatre-vingt-huit habitants. Ce nombre excédait à peine, malgré l'accroissement de la population, celui des pertes de la précédente année.

Par une inconcevable imprévoyance que nous avons déjà eu tant de fois à signaler, Sydney n'avait pas encore pu, depuis sa fondation, envisager l'avenir avec

sécurité ; car jamais jusque alors les approvisionnements envoyés par la mère patrie n'avaient compensé l'accroissement de la population apporté par les mêmes convois. L'état des magasins publics au commencement de 1792 présageait bientôt de nouvelles privations si des vivres tardaient à arriver. Le 14 février, un navire de la marine royale, *le Pitt,* vint aborder au Port-Jackson, amenant sir Francis Grose en qualité de lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Galles, et de major-commandant les troupes de la colonie. Sur le même bâtiment se trouvaient une compagnie de soldats, trois cent quatre-vingt-dix *convicts,* quarante-neuf femmes condamnées, cinq enfants et sept femmes libres. *Le Pitt* n'apportait avec ces cinq cents colons nouveaux que des provisions pour quarante jours, en étendant la distribution à la colonie tout entière. Aussi, dès le mois d'avril, il fallut encore avoir recours à une nouvelle réduction de vivres, suivie comme toujours de nombreux désordres. Survint bientôt une mortalité qui décima les *convicts* transportés par les derniers convois ; sans ce triste fléau une épouvantable famine eût dévasté la colonie. Quelles pénibles réflexions devait inspirer un semblable calcul aux habitants de l'Australie !

Cependant, vers le commencement de juin, les maladies se ralentirent ; la chasse et la culture des jardins produisirent quelques résultats heureux, et la colonie souriait à l'espérance de trouver dans la récolte prochaine des provisions suffisantes pour une année entière. Mais les tristes réalités du présent dévoraient les promesses de l'avenir. Si des vivres n'arrivaient point d'Angleterre, les grains destinés aux semences allaient être sacrifiés aux impérieuses exigences du moment.

marquait chez quelques *convicts* émancipés une activité que rien n'avait pu faire soupçonner pendant la durée de leur peine. Le sentiment de l'intérêt personnel bien calculé réveillait chez ces hommes des facultés assoupies, et promettait à la colonie des membres industrieux de la société qui se formait.

D'après ce que nous venons de dire jusqu'ici, on voit que la colonie entrait insensiblement dans une voie de progrès qui présageait d'heureux résultats pour l'avenir; mais elle était menacée d'une perte qui pouvait compromettre cet avenir que l'on commençait à entrevoir. Philip, après cinq ans d'une administration aussi pénible que consciencieuse, se détermina à prendre un repos indispensable à sa santé, altérée par de longues veilles et des soins multipliés. Il déclara son intention de retourner en Europe sur le navire qui venait d'arriver de Calcutta. Il remit la direction suprême des affaires au major sir Francis Grose, lieutenant-gouverneur, arrivé depuis peu de mois, et le 11 décembre 1792 Philip partit sur *l'Atlantique*. Bennilong et un autre naturel, nommé Jemmera-Wanik, voulurent l'accompagner en Europe. Avec ces premiers voyageurs des peuplades australiennes, le gouverneur emportait des collections nombreuses choisies dans tous les règnes de la nature, et quelques animaux vivants des espèces les plus singulières de ce singulier pays.

Le vide que laissait dans la colonie le départ de son fondateur fut vivement senti par la plupart des habitants; mais une considération d'intérêt public modéra les regrets causés par le départ du gouverneur : Sydney allait avoir à Londres un protecteur éclairé; et ses conseils, que le gouvernement ne pourrait se dispenser

d'accueillir, donnaient à la colonie une garantie certaine contre le retour des fausses mesures et des actes d'imprévoyance qui avaient apporté tant d'obstacles à son développement.

CHAPITRE VII

Sir Francis Grose remplace provisoirement Philip. — Administration de ce lieutenant-gouverneur. — Arrivée de colons volontaires. — Arrivée à Sydney de deux vaisseaux espagnols. — Commencement des relations commerciales. — Récoltes excédant la consommation. — Complot parmi les soldats. — Relations avec les indigènes. — Accroissement de Sydney. — Menaces d'une nouvelle famine. — Anxiété générale. — Arrivée de navires chargés de provisions. — Passion du jeu. — Ses effets. — Tentatives infructueuses pour découvrir une rivière navigable. — Nomination du capitaine Hunter au gouvernement de la colonie. — Naissances et décès en 1794. — Prospérité de l'île de Norfolk. — Départ de sir Francis Grose. — L'*intérim* est rempli par le lieutenant William Paterson. — Courte administration de ce dernier. — Hostilités avec les indigènes. — *Convicts* échappés formant des bandes de brigands. — Arrivée du nouveau gouverneur. — (1793-1795.)

Une défaveur assez marquée accueillit les premières mesures de sir Francis Grose ; on se plaignit d'abord d'innovations qui ne paraissaient pas justifiées par la nécessité ; mais bientôt on reconnut qu'une extrême modération présidait à ses actes, et que les changements introduits dans l'administration attaquaient les formes plutôt que les principes ; ces remarques ne tardèrent pas à dissiper les préventions.

Un navire arrivé d'Angleterre au commencement de l'année 1793 vint augmenter la population libre de la colonie. Il portait, avec dix-sept femmes, cinq familles d'émigrants volontaires et deux chefs d'ateliers de forge et de charronnage. C'étaient pour la

Nouvelle-Galles d'inappréciables acquisitions. Le lieutenant-gouverneur établit les nouveaux colons sur un sol plus fertile que celui de Sydney, entre cette ville et Paramatta, et leur permit de donner au lieu de leur résidence le nom de *Plaine de la Liberté.* Plusieurs officiers se décidèrent aussi à former des établissements agricoles; sir Francis Grose confia dix *convicts* à chacun d'eux, et ces entreprises, plus habilement dirigées, eurent une influence heureuse sur le progrès de la colonie. Aussitôt après le départ de Philip, un grand nombre de planteurs avaient mis en vente les animaux domestiques confiés à leurs soins pour la multiplication des espèces. La passion des liqueurs spiritueuses causait surtout ces affligeants désordres. Les officiers profitèrent de l'imprévoyance de ces misérables, et la colonie leur dut une conservation bien importante pour son avenir.

Vers le milieu de mars, deux navires espagnols, *la Descubierta* (*la Découverte*), commandée par l'Italien Malespina, et *la Atrevida* (*l'Intrépide*), sous les ordres de don Jose de Bustamente y Guerra, vinrent aborder au Port-Jackson. C'étaient, depuis le passage de Lapérouse, les premiers vaisseaux attirés sur ces plages si peu connues par le seul désir d'étendre le domaine des sciences. Ces navires étaient employés depuis plus de trois ans à un voyage de circumnavigation. Déjà ils avaient visité toutes les dépendances de l'Espagne dans l'Amérique-Sud et les autres parties du monde; ils arrivaient directement de Manille. Chaque navire portait un dessinateur et un botaniste. Les savants officiers espagnols témoignèrent les plus vives inquiétudes sur le sort de Lapérouse; le bruit de la perte des vaisseaux français était parvenu jusqu'à eux dans les termes

les plus vagues, et l'espoir de retrouver les infortunés navigateurs donnait un nouveau prix aux fatigues qui attendaient encore les navires espagnols. Accueillis avec un bienveillant empressement, les officiers obtinrent la permission d'établir à terre un observatoire, et les relations les plus amicales continuèrent entre eux et les Anglais pendant toute la durée de leur relâche.

La route de l'Australie s'ouvrait de plus en plus aux spéculations du commerce. Deux navires chargés de vivres et d'animaux domestiques arrivèrent successivement, l'un de Calcutta, l'autre de la côte nord-ouest de l'Amérique, après avoir relâché à Taïti. Malgré ces approvisionnements, la disette de vivres se fit encore sentir cette année; ce qui n'empêcha pas l'agriculture australienne de faire de rapides progrès. L'introduction des officiers parmi les propriétaires donnait aux planteurs des exemples d'activité en leur inspirant une émulation utile. Les défrichements avaient pris une extension considérable, et l'éducation des troupeaux se perfectionnait de jour en jour.

En 1792, tous les besoins domestiques satisfaits, les colons avaient encore pu vendre au gouverneur douze cents boisseaux de grains. L'excédant de la récolte de 1793 fut de plus de sept mille boisseaux, et le lieutenant-gouverneur proclama que le Trésor paierait chaque boisseau dix schellings, mais seulement en traitant sans aucun intermédiaire avec les cultivateurs eux-mêmes. L'augmentation du nombre des colons libres ou émancipés produisait, par la concurrence, un mouvement de baisse dans le prix des denrées. Sans la funeste passion des liqueurs spiritueuses, source de bien des désordres, la colonie aurait

marché d'un pas plus ferme vers une prospérité durable. Cependant ce fut à dater de cette époque que les ressources de l'établissement pénal commencèrent à être bien appréciées. Les travaux d'un petit nombre de cultivateurs zélés et intelligents surpassèrent bientôt tout ce que le gouvernement avait obtenu en dépensant des sommes énormes. Les déportés s'attachaient au sol de leur nouvelle patrie; quelques-uns avaient été admis dans les rangs des soldats, et le nombre de ceux qui songeaient à retourner en Europe diminuait chaque jour. Plusieurs n'avaient accepté de concessions que dans l'intention de vendre leurs terrains défrichés pour obtenir des moyens de passage sur les navires de transport; deux seulement réalisèrent ce projet.

A cette époque, la conduite des soldats et des matelots était, bien plus que celle des *convicts*, préjudiciable à l'établissement pénal. Au moment de mettre à la voile pour l'Angleterre, l'équipage d'un navire de transport se révolta. Le lieutenant-gouverneur fut obligé de se rendre à bord, de faire arrêter les plus mutins, qui subirent à la parade la peine du fouet, et de les jeter dans les prisons de Sydney. Des *convicts* émancipés furent choisis pour les remplacer sur le navire.

Un complot plus grave ne tarda pas à être découvert. Un caporal et plusieurs soldats avaient formé le projet de s'emparer d'un navire pour gagner l'île de Java. Déjà munis des cartes nécessaires, ils avaient associé plusieurs *convicts* à leurs espérances, lorsque deux des principaux chefs furent arrêtés; deux autres, s'étant enfuis dans les bois avec armes et bagages, se virent bientôt repris après quelques actes de violence. Aucune circonstance du complot, aucun désordre des

complices n'échappa aux investigations de l'autorité. La cour martiale se rassembla; mais des considérations de la plus haute importance ne permirent pas de donner à cette affaire toute la suite qu'elle aurait mérité. La publicité avait ses dangers; il était de l'intérêt du bon ordre de ne point constater d'une manière trop évidente la possibilité d'une coalition entre des condamnés et leurs surveillants. Ainsi, dans cette société à peine organisée, la raison d'État imposait déjà silence à la justice; un attentat au premier chef fut transformé en simple délit contre la discipline. Les coupables, accusés seulement de s'être absentés sans permission, furent condamnés à la dégradation militaire et à une punition corporelle.

Le vœu le plus cher de Philip commençait à se réaliser: les indigènes, renonçant à leur première défiance, fréquentaient de plus en plus l'établissement anglais; plusieurs même, attirés par l'appât de médiocres récompenses, rendaient de légers services à la colonie, qu'ils ne quittaient plus. Déjà quelques planteurs se plaignaient des habitudes de mendicité qu'avaient prises avec tant de promptitude, et sans aucun exemple, des peuplades si voisines de l'état de nature. Plusieurs vols et même quelques brigandages à main armée étaient encore attribués aux naturels, et quelquefois avec raison, quoique la sincérité de leurs accusateurs ne fût pas toujours démontrée; mais ils avaient presque entièrement cessé d'être un objet d'inquiétude pour la colonie, et l'on pouvait enfin se livrer avec confiance à l'observation de leurs mœurs et de leurs usages; telle était devenue leur familiarité, que, pour leurs rites comme pour leurs combats, ils cherchaient à peine à éviter les regards des Européens.

Sydney prenait un accroissement considérable; depuis le départ de Philip, malgré le manque d'ouvriers habiles et l'extrême difficulté du transport des matériaux, un grand nombre de maisons s'étaient élevées; les plus anciens édifices s'amélioraient par des distributions mieux entendues, et l'inauguration d'un temple convenable venait d'être solennellement célébrée. Un sloop, dont les pièces avaient été apportées d'Europe par *le Pitt*, fut lancé sous le nom du *Francis*, en l'honneur du lieutenant-gouverneur sir Francis Grose, et presque aussitôt expédié à la Nouvelle-Zélande, pour en rapporter des bois de construction. Pendant que l'État faisait cet essai d'une marine coloniale, l'industrie particulière établissait, au grand avantage de la colonie, un service régulier de paquebots entre Sydney et Paramatta. Cette entreprise, formée par un des *convicts libérés*, obtint la réussite la plus complète. Vers le même temps un navire de commerce, *le Dœdalus*, fut frété pour porter des vivres et des munitions au capitaine Vancouver, qui se trouvait dans ces parages.

On ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration, quand on considère en combien peu d'années une colonie fondée à une si grande distance de la mère patrie, sur une terre inconnue, était arrivée, après mille traverses, à un tel point de virilité. Merveilleux effet de la civilisation, qui permet aux peuples de croître plus rapidement que les hommes, après que tant de siècles ont vu la longue enfance des plus grandes nations! Mais aussi quelle habileté demandait la direction suprême d'une telle société, que le moindre pas rétrograde pouvait entraîner si loin en arrière!

Cependant le moment n'était pas encore venu où la

nouvelle colonie pourrait entièrement se passer des secours de la métropole. La même imprévoyance qui avait présidé au début de l'établissement austral, semblait se continuer avec une persévérance qui annonçait une grande incurie et une inconcevable négligence de la part des employés du gouvernement chargés de cette partie du service colonial. La récolte de 1793 avait été abondante, mais elle ne l'avait pas été en proportion de l'augmentation de la population; de sorte qu'en 1794 on se trouva menacé d'une disette plus terrible mille fois que celles de 1789 et de 1791. Les semaines, les mois s'écoulaient sans amener aucun secours; il ne restait plus dans les magasins que pour cinq jours de vivres; cette provision consommée, il faudrait avoir recours aux troupeaux de la colonie et aux grains destinés aux semences de l'année; déjà d'effrayants calculs démontraient combien peu de jours suffiraient pour engloutir ces dernières ressources, et après, que deviendrait-on?...

Cinq jours se passent dans cette affreuse anxiété; soudain une voile est signalée, et toute la population se précipite vers la plage; mais les vents se déchaînent, les vagues deviennent de plus en plus menaçantes, le navire lutte avec peine, tout à coup il disparaît. Un cri général de terreur fait retentir le rivage; mais une manœuvre habile a sauvé l'espoir de la colonie. Cependant les ténèbres s'épaississent, la tempête redouble de fureur; une longue nuit s'écoule au milieu du désordre de tous les éléments, et le jour renaît sans ramener le calme dans la nature. Vers le soir, une seconde voile paraît à l'horizon, et deux jours et deux nuits se succèdent dans ces alternatives de crainte et d'espérance; enfin la violence des vents commence à s'apaiser, et

les deux navires entrent ensemble dans le port. L'un d'eux, venu d'Irlande, apportait des vivres pour quatre mois; l'autre, parti du Bengale, n'ajouta point d'une manière sensible aux ressources de la colonie. On apprit par ce dernier bâtiment que la guerre qui avait éclaté entre la Grande-Bretagne et la France avait forcé les autorités de Calcutta d'armer des bâtiments en guerre, ce qui avait arrêté les préparatifs faits jusque-là pour augmenter les troupeaux et remplir les magasins publics de la Nouvelle-Galles.

Bientôt *le Dœdalus* revint avec une partie des provisions envoyées au capitaine Vancouver, qui n'avait pu les embarquer. Dès cet instant le Port-Jackson commença à présenter le spectacle d'une activité qu'auraient pu lui envier, sur des côtes mieux connues, des rades depuis longtemps fréquentées par les navires du commerce. En peu de semaines neuf navires arrivèrent du Bengale, de l'Angleterre, des États-Unis et des Malouines; la plupart apportaient des vivres et des marchandises expédiées pour des spéculations particulières. Déjà une concurrence profitable aux planteurs s'établissait dans le marché de Sydney. Jamais cette ville n'avait vu ses magasins aussi bien remplis, et jamais non plus l'avenir n'avait présenté autant d'espoir de communications prochaines et fréquentes avec le monde civilisé. Cependant le bruit se répandit que des corsaires français croisaient en grand sur les côtes du Bengale; on apprit même que leur poursuite avait forcé l'un des navires destinés pour l'Australie à relâcher à Batavia.

La colonie ne reçut cette année (1794) qu'un très-faible accroissement de population; par une innovation heureuse, une fois enfin le nombre des femmes dé-

portées se trouva plus considérable que celui des hommes. Parmi ces derniers on distinguait trois planteurs libres et quatre gentilshommes écossais condamnés pour rébellion. Sydney accueillit avec bonheur ces nouveaux colons, dont le choix offrait des garanties à une société justement jalouse de voir augmenter le nombre des éléments sans souillure qui devaient entrer dans sa composition.

Une passion bien funeste, et qui n'avait pas encore eu occasion de se montrer, vint opposer de nouveaux obstacles aux améliorations préparées. Longtemps assoupie sur une terre qui n'offrait aucun aliment à la cupidité, mais réveillée par le commerce des navires étrangers, la fureur du jeu entraînait chaque jour de nouveaux excès. On vit des *convicts* perdre jusqu'à leurs derniers vêtements, et regagner leurs misérables huttes dans la plus honteuse nudité. Des sommes considérables, même chez des peuples riches, étaient livrées avec insouciance aux caprices du hasard, et plus d'un planteur perdit dans une seule soirée la ferme qui promettait à ses vieux jours l'aisance et la liberté.

De tels déréglements préparaient des crimes; aucun assassinat constaté n'avait souillé jusqu'à ce jour les annales de Sydney. Un meurtre, suivi d'un vol et accompagné de circonstances atroces qui dénotèrent plusieurs complices, vint effrayer la population tout entière; malgré les investigations les plus actives, ce crime resta enseveli dans l'ombre. Bientôt un nouvel assassinat provoqua la vindicte publique, et cette fois l'homicide expia son crime dans les supplices. Des vols répétés avec audace réclamaient un grand exemple : trois *convicts* condamnés à mort subirent toute la rigueur de leur sentence.

Vers cette époque, un naturel indiqua à peu de distance du siége de la colonie une rivière navigable. Malgré d'infructueuses recherches, l'espoir d'une semblable découverte n'était pas encore détruit; une expédition partit aussitôt, et revint sans succès. Cet exemple ne découragea point un matelot nommé Hacking : doué d'un caractère entreprenant, ce marin s'offrit pour une nouvelle exploration de l'intérieur des terres, et partit accompagné de trois hommes. Dans un voyage de sept jours, cette petite troupe pénétra trente-deux kilomètres plus loin qu'on ne s'était encore avancé; mais son rapport fut défavorable à la culture du sol, et semblait s'accorder avec les préventions que la malveillance continuait à répandre en Angleterre sur la stérilité de la colonie. Abandonnée à ses productions particulières, sans doute la Nouvelle-Galles, comme le reste de l'Australie, n'offrait à l'existence de l'homme presque aucune espèce d'aliment, l'expérience l'avait cruellement prouvé; mais elle démontrait aussi combien peu de temps suffirait, avec l'introduction de troupeaux plus nombreux, pour assurer à cette colonie, si heureusement située, d'immenses richesses agricoles.

Les établissements formés par les officiers en offraient une preuve nouvelle. Déjà ils comptaient près de mille acres de terre en pleine culture. Depuis deux ans ils en avaient fait défricher environ trois mille, et leurs ouvriers, aussi bien traités que strictement surveillés, méritaient d'être cités pour modèles à tous les autres *convicts*, comme la loyauté de leurs spéculations aurait dû être imitée de tous les autres planteurs.

Tel était l'état de la colonie au moment où elle apprit la nomination du successeur de Philip, le capitaine Hunter, l'ancien commandant du *Syrius*, qui

avait fait partie du premier convoi envoyé à la Nouvelle-Galles-du-Sud. Ce choix fut accueilli à Sydney par un assentiment unanime. Témoin des premiers désastres de l'établissement, familier avec ses besoins, instruit de ses ressources, il allait arriver sans idées fausses et avec un système d'administration arrêté. Peu de temps après l'arrivée de cette nouvelle, le lieutenant-gouverneur Grose s'embarqua pour l'Angleterre, en confiant la direction des affaires par intérim à l'officier le plus avancé en grade, le capitaine William Paterson.

A cette époque, la colonie comptait, en comprenant l'île de Norfolk, quatre cent deux enfants nés dans l'Australie. Depuis deux ans le nombre des morts était notablement diminué. Réduit en 1793 à cent cinquante-trois, il le fut en 1794 à cinquante-neuf seulement; ainsi, et malgré une ophthalmie épidémique qui venait de se déclarer principalement sur les enfants, aucun doute ne pouvait plus être élevé de bonne foi sur la salubrité du climat.

L'île de Norfolk, dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps, n'avait pas partagé tous les malheurs de Sydney. Plus favorisée par la nature du sol et par la variété des productions utiles, elle n'avait qu'une seule fois et peu de temps connu les tourments de la disette. Sur cette terre privilégiée, le nombre des naissances l'emportait de plus d'un tiers sur celui des décès; et quelques espèces de grains, le maïs entre autres, produisaient jusqu'à deux récoltes par an. Déjà l'île de Norfolk pouvait mieux que la Nouvelle-Galles se suffire à elle-même; et Sydney, qui lui empruntait des matériaux pour ses édifices publics, lui avait dû dans ses désastres des secours inespérés.

La culture du *phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande, était le principal objet de l'établissement formé à Norfolk. Les premiers essais des *convicts* furent malheureux, et l'on ne tarda pas à reconnaître la nécessité de faire diriger quelque temps par des sauvages les travaux de plusieurs hommes civilisés. Deux Nouveaux-Zélandais furent amenés dans ce but à Norfolk par *le Dœdalus*. Ces hommes donnèrent d'utiles renseignements sur la culture et la préparation du lin. Ils regardaient le *phormium tenax* originaire de Norfolk comme bien supérieur à celui de leur île. Peu de mois après, les élèves égalaient leurs maîtres, et l'île de Norfolk possédait une industrie inconnue aux nations civilisées.

La courte administration du lieutenant-gouverneur Paterson offre peu d'événements, quoique troublée par des rixes avec les indigènes. Sur les bords de l'Hawkesbury, une petite guerre s'éleva entre les planteurs et des naturels qui voulaient piller les récoltes. Jamais, jusqu'à ce jour, les premiers habitants du pays n'avaient déployé une aussi habile tactique; il fallut faire marcher contre eux quelques troupes régulières. Plusieurs hommes furent tués, et l'ordre fut donné de suspendre leurs cadavres à des gibets, pour répandre l'épouvante parmi les maraudeurs; mais toujours les victimes étaient enlevées par leurs compatriotes, et les hostilités continuaient avec acharnement. Quelques planteurs furent blessés ou tués dans des rencontres isolées, et l'on amena à Sydney plusieurs prisonniers qui se virent l'objet des traitements les plus humains, tandis que, pour la sûreté des colons, on établissait de distance en distance des détachements de troupes. Cette guerre de partisans ne se termina qu'après plusieurs mois. On

craignit un moment que les indigènes n'eussent trouvé des chefs parmi certains *convicts* qui ne pouvaient supporter la discipline de la colonie. Déjà un jeune homme nommé Wilson avait, à l'expiration de sa peine, préféré aux ressources assurées d'une vie laborieuse l'existence misérable et les courses aventureuses des sauvages, dont il était parvenu à se faire entendre. Sur un autre point, quelques *convicts* avaient formé une bande de brigands, mais sans aucune association avec les indigènes. Un d'eux fut tué, et les autres se réfugièrent à une très-grande distance de Sydney.

Le capitaine Paterson s'appliqua surtout à favoriser l'agriculture; il introduisit dans les travaux publics une plus grande régularité et fit étendre les défrichements des terrains réservés à l'État. Quelques planteurs employaient sur leurs concessions de jeunes naturels qui commençaient à se rendre fort utiles; des rations leur furent accordées aux frais du gouvernement. Il était reconnu que la récolte des grains dépasserait les besoins de l'année, et que leur qualité l'emportait de beaucoup sur celle des productions de l'Inde; mais, si la disette devenait impossible, la privation de vivres salés était imminente. Aucun convoi n'arrivait d'Angleterre, et les navires qui revinrent alors du cap de Bonne-Espérance et de Bombay ne débarquèrent que des animaux vivants, qu'il était impossible de sacrifier aux exigences du moment. Dans cette extrémité, le lieutenant-gouverneur de Norfolk expédia pour le Port-Jackson quarante tonneaux de provisions salées, provenant de cette île même, et dont ses administrés pouvaient disposer en faveur de la métropole. Un navire fut frété aussitôt pour prendre, à tout prix et sans retard, des approvi-

sionnements à Batavia ou à Calcutta, ou même au cap de Bonne-Espérance. Déjà il avait fallu supprimer presque totalement les distributions, lorsqu'un navire du commerce, relâchant au Port-Jackson, annonça la prochaine arrivée du nouveau gouverneur, qu'il avait rencontré en mer. Le 7 septembre 1795, la colonie vit débarquer le chef dont l'arrivée était attendue avec tant d'impatience.

CHAPITRE VIII

Administration de Hunter. — Sages réformes qu'il introduit. — Dénombrement de la colonie. — Répression du brigandage. — Prospérité de la colonie. — Découverte de troupeaux sauvages. — Concession au capitaine Mac-Arthur. — Découverte d'une mine de charbon de terre. — Commencement des travaux de Bass et Flinders. — État des relations avec les *convicts*. — Croyance des Irlandais à l'existence d'un passage par terre à la Chine et à l'existence d'une colonie européenne sur le continent austral. — Moyens employés par Hunter pour les détromper. — Découverte d'une mine de sel et de nouvelles mines de charbon. — Découverte d'un détroit entre l'Australie et la terre de Van-Diémen. — Il reçoit le nom de détroit de Bass. — Des missionnaires anglais chassés de Taïti trouvent un refuge à Sydney. — Révolte d'un convoi de *convicts* à bord du navire *Lady Shore*. — Capture de deux navires espagnols. — Introduction de béliers de race espagnole dans la colonie. — Fermentation parmi les *convicts* irlandais. — Récoltes peu abondantes de 1798 et de 1799. — Coup d'œil sur l'administration de Hunter. — (1796-1800).

Près de cinq années s'étaient écoulées depuis que Hunter avait quitté la Nouvelle-Galles; cinq années de privations, d'espérances trompées, de soins trop souvent infructueux, mais aussi d'améliorations graduelles, de soins non interrompus, de résultats qu'une aussi courte période de temps n'avait pas dû promettre. Le nouveau gouverneur vit avec surprise des progrès qu'il n'aurait pas même soupçonnés et que l'Angleterre était bien loin de supposer alors. Mais il reconnut aussi combien d'abus s'étaient glissés dans une administration hérissée de tant d'obstacles, et il entra d'un

pas ferme dans la voie difficile des réformes et des perfectionnements.

Hunter connaissait trop bien la société qu'il avait à régir, pour précipiter des mesures qui demandaient tout le calme de la réflexion. Des règlements sages et mûrement médités rétablirent l'ordre dans quelques parties du gouvernement, et une fermeté exempte de rudesse lui concilia bientôt la confiance générale.

Jamais jusque alors la vigilance de l'autorité n'avait été aussi nécessaire : Sydney renfermait près de deux cents hommes légalement libérés, sans ressources bien connues, vagabonds qui, au lieu de se créer un avenir, avaient adopté les mœurs des lazzaroni napolitains. C'était de ce foyer impur que partaient tous les désordres. La lettre de la loi protégeait le genre de vie adopté par ces misérables. A défaut de moyens préventifs, Hunter dut se borner à une répression sévère, et ne s'écarta jamais de cette partie essentielle de ses devoirs. Pour maintenir la sûreté publique, il lui fallait le concours des hommes sincèrement revenus au bien ; à l'exemple de Philip, il établit dans les divers quartiers des watchmen sortis des rangs des *convicts* libérés ; seulement, au lieu de les choisir lui-même directement, il les fit élire à la pluralité des voix, sous la seule réserve de la sanction du gouvernement. Il y avait à la fois, dans cette sage concession, garantie plus grande de paix intérieure, et marque de confiance aussi utile pour le chef qui l'accordait que flatteuse pour les hommes fiers de cette espèce de réhabilitation.

A cette époque, la colonie pouvait déjà se suffire pour les approvisionnements de grains ; l'intérêt général réclamait une réduction dans les tarifs accordés aux planteurs pour favoriser leurs établissements naissants ;

mais une taxation arbitraire eût été injuste et impolitique. Le gouverneur se contenta d'inviter les habitants à lui faire connaître quelle diminution de prix ils pourraient supporter dans leurs fournitures pour les magasins publics. Il les prévint toutefois que, si une baisse convenable n'était pas obtenue, il croirait devoir proposer au ministère de mettre désormais à la charge des planteurs la ration de pain que les *convicts* dont les services leur étaient concédés avaient jusque alors reçue du gouvernement. Les planteurs adressèrent de nombreuses observations à Hunter à propos de cette mesure; ils insistaient surtout sur la confiance qui les avait déterminés à porter peut-être au delà des besoins la culture des céréales. Le gouverneur sut comprendre que les réformes les plus utiles demandent quelquefois une sage lenteur, et un délai fut accordé aux colons jusque après la récolte de 1796.

Il profita de cet état de choses pour rendre quelques bras aux travaux publics interrompus. Chaque officier avait à son service dix ouvriers et trois domestiques nourris et entretenus aux frais du gouvernement; ce nombre fut réduit à onze, et une décision non moins sage supprima les rations accordées jusque alors aux hommes libres dont la turbulence altérait la tranquillité de la colonie. Un recensement général des habitants et des maisons compléta ces premières mesures d'une administration vigilante. Après tant de désertions, de morts ignorées et de vagabondage, le nombre exact des colons et la résidence des hommes qu'il était le plus urgent de surveiller n'étaient pas suffisamment connus de l'autorité. Le dénombrement se fit à la même heure sur tous les points de la colonie. Il se trouva qu'elle comprenait alors (1er septembre 1796) trois

mille six cent trente-huit habitants nourris par l'État, trois cent vingt-un se suffisant à eux-mêmes, et huit cent quatre-vingt-neuf détachés à Norfolk : total, quatre mille huit cent quarante-huit individus dans la Nouvelle-Galles et ses dépendances. Malgré les soins apportés au recensement, tant d'êtres sans aveu avaient intérêt à déjouer une stricte surveillance, qu'il se glissa encore quelques inexactitudes dans cette opération. Néanmoins plus de cent hommes qui s'étaient soustraits jusqu'à ce jour aux travaux publics furent rendus à leur destination première, et le gouverneur ajouta encore aux moyens de répression en établissant à Sydney et à Paramatta quelques divisions de territoire soumises à l'inspection d'un habitant notable chargé du maintien de l'ordre.

Une bande de brigands s'était organisée dans les bois, conduite par un chef qui, sous le nom de Black César (César le Noir), répandit au loin la terreur. Sa tête fut mise à prix, et une proclamation avertit les planteurs que quiconque lui fournirait des armes et des munitions serait traité comme complice; mais la connaissance de ce danger ne fit qu'ajouter à l'audace de ses déprédations. Cependant, après un mois de rapines et de poursuites, un de ses compagnons, séduit par la récompense promise, livra sa tête au gouverneur.

L'expérience de tous les jours démontrait tristement combien la tranquillité publique avait moins à redouter des *convicts* eux-mêmes que de quelques hommes rendus à la liberté; mais le plus grand nombre des planteurs ne partageaient pas ces déréglements, et le départ de cinquante *convicts* libérés, qui s'embarquèrent à la fois pour le Bengale, fut un événement heureux pour

la colonie. La classe des colons volontaires s'accrut cette année d'une manière sensible; et, parmi les condamnés qui arrivèrent d'Europe en assez grand nombre, on remarquait plusieurs hommes dont la position sociale offrait quelques garanties pour un avenir dont ils sauraient apprécier les ressources.

Une amélioration sensible se faisait remarquer dans les relations de l'Australie avec le monde civilisé : moins l'existence de Sydney devait dépendre des secours de la mère patrie, et moins ces secours se firent attendre. Plusieurs navires de l'État débarquèrent des vivres et des approvisionnements de toute espèce, tandis que les bâtiments du commerce prenaient avec une émulation nouvelle la route du Port-Jackson. Déjà des navires américains, destinés au commerce de Manille et de Canton, venaient relâcher à Sydney, et cette ville entretenait des relations avec Boston et Rhode-Island, comme avec Calcutta et Madras. L'occupation récente du cap de Bonne-Espérance par les troupes anglaises ajoutait encore une nouvelle chance de prospérité à une situation aussi satisfaisante.

Une découverte inespérée vint mettre le comble à ces événements heureux. Depuis longtemps la colonie avait perdu le souvenir du troupeau dont la disparition avait affligé la première année de son existence. Cependant à plusieurs reprises le bruit s'était répandu que des taureaux avaient été rencontrés dans les bois par les naturels; mais les chefs de l'établissement n'avaient pas attaché une grande importance à ces rumeurs populaires. Une excursion du gouverneur dans l'intérieur des terres en démontra la vérité : un troupeau de près de cent bêtes à cornes, de la race africaine, fut rencontré à deux journées de Paramatta, dans une riche

contrée où rien ne troublait leur indépendance. On proposa d'abord de les ramener à Sydney; mais l'abondance qui commençait à régner dans la colonie permettait de songer à l'avenir. Le gouverneur calcula combien, sur un continent qui avec autant d'étendue présentait aussi peu de ressources naturelles, il était important de laisser multiplier en paix d'immenses troupeaux sauvages, qui pourraient un jour sauver la colonie dans une année de disette, et offrir à son commerce d'exportation les moyens de lutter avec l'Amérique méridionale. Ces animaux échappés à la domesticité furent déclarés propriété de l'État, et placés sous la sauvegarde publique.

Dès que cette intéressante découverte fut connue, le capitaine Mac-Arthur sollicita du gouverneur une vaste concession de terrain dans le lieu même où le troupeau sauvage avait été rencontré. Ce projet d'établissement à quarante milles (soixante-quatre kilomètres) de Sydney, loin de toute habitation, fut généralement taxé de folie; mais, plus habile que ses détracteurs, Mac-Arthur avait compris sur-le-champ tous les avantages d'un sol choisi par les troupeaux eux-mêmes, et l'événement démontra la sagesse de ses calculs.

Vers la même époque, une mine de charbon de terre fut découverte par des pêcheurs auprès du port Stephen; et des Américains nouvellement établis à Sydney réussirent à préparer par l'évaporation de l'eau de mer la plus grande partie du sel nécessaire pour la consommation de la colonie. Tout semblait sourire à la société naissante.

Dans cet état de progression, les arts, chers aux peuples civilisés, devaient commencer à paraître sur une terre promise à leur empire. Une presse apportée

d'Europe à l'époque de la fondation était jusque alors restée inutile ; les actes officiels n'avaient été publiés que par les ministres dans la chaire, ou par des affiches à la main ; un jeune *convict* fut chargé d'imprimer les ordonnances et les proclamations du gouverneur. En même temps on imagina un théâtre régulier, où une troupe d'acteurs, choisis parmi les *convicts* libérés, faisait jouir les habitants de Sydney, à certains jours de la semaine, de la représentation des chefs-d'œuvre de la scène anglaise.

Les sciences attendaient surtout des découvertes géographiques. Les premières excursions faites dans l'intérieur des terres n'avaient produit aucun résultat digne de fixer l'attention. L'espoir de remonter une rivière navigable avait été plusieurs fois déçu, et les moyens de la colonie ne permettaient guère une exploration du littoral. Il se trouvait alors à Sydney deux hommes supérieurs dont les travaux devaient jeter un vif éclat sur l'Australie. Le jeune midshipman Flinders et le chirurgien Bass avaient formé une de ces alliances intimes que le génie inspire et que la gloire doit sceller. Avec une confiance digne de Colomb, ils promettaient la découverte d'un détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen (la Tasmanie) ; le vulgaire et même des hommes éclairés souriaient de ce projet romanesque. Cependant, à force de persévérance, ils obtinrent un canot de trois mètres et un seul mousse pour explorer d'abord Botany-Bay. Le résultat de ces premières tentatives fut la fondation d'un petit établissement sous le nom de Bankstown. Plusieurs mois après, avec d'aussi faibles moyens, Bass et Flinders, dans une navigation de peu de jours, parvinrent vers le sud jusqu'au delà de 34°. Il y avait loin de ces

obscurs travaux aux grandes découvertes dont ils nourrissaient l'espoir ; mais, si les commencements étaient pénibles, ils ne doutaient point de l'avenir, et nous verrons bientôt que leur confiance était fondée.

Il ne s'établissait aucun changement sensible dans les relations de la colonie avec les peuples indigènes. Voisins plus incommodes que dangereux, les naturels du pays passaient presque sans transition d'un acte d'hostilité à un service rendu, et de la meilleure intelligence à de violentes déprédations. Plus familiarisés avec l'effet des armes à feu, mieux instruits des habitudes européennes, ils mettaient plus d'ordre et d'adresse dans leurs attaques, plus de fausseté dans leurs relations, plus de persévérance dans leurs projets. Vindicatifs et jaloux, ils n'oubliaient point un mauvais traitement, et ne perdaient aucune occasion de se desservir entre eux; bornant leur reconnaissance aux personnes, ils n'épargnaient pas plus l'habitation d'un bienfaiteur que celle d'un ennemi. Bennilong lui-même, sur qui l'on avait fondé tant d'espoir, Bennilong, revenu d'Europe avec Hunter, n'avait rien gagné dans un contact aussi prolongé avec la civilisation; il se montrait aussi turbulent que le dernier de ses compatriotes; et les enfants élevés par plusieurs Européens déployaient dès l'âge le plus tendre de semblables inclinations. Ainsi tous les efforts tentés depuis neuf ans pour conquérir ce peuple à la civilisation étaient restés infructueux, et les premiers maîtres de la Nouvelle-Galles ne devaient aux envahisseurs de leur sol natal que de frivoles avantages largement compensés par des vices nouveaux. Aucune amélioration ne s'était introduite dans leurs habitudes ni dans leurs idées morales, et, pour ne considérer que des intérêts purement ma-

tériels, l'exemple des Européens n'avait amené aucun perfectionnement dans la construction de leurs misérables huttes. Du reste, ce n'était pas là le but principal de l'établissement anglais ; sans doute ils désiraient l'amélioration morale de la race indigène, mais plutôt en raison des avantages qu'en retirerait la colonie qu'à cause de ceux qui en résulteraient pour les Australiens eux-mêmes.

La conduite des *convicts* irlandais était pour la colonie un sujet de trouble non moins grave que la turbulence des indigènes. Toujours inquiets, toujours animés du désir de s'éloigner de Sydney, les Irlandais n'avaient jamais entièrement abandonné ces projets, qui avaient déjà fait peser sur eux tant de malheurs. Depuis la première tentative faite pour atteindre la Chine en suivant les bords de la mer, plus de cinquante Irlandais étaient morts de faim et d'épuisement, abandonnés dans les bois par les compagnons et souvent par les instigateurs de leur fuite. Les bruits les plus absurdes continuaient à se propager parmi eux. Deux circonstances se présentaient seules avec uniformité dans ces rêveries d'une imagination délirante : l'existence d'un peuple civilisé sur le même continent, et la certitude de mener chez lui une vie voluptueuse, exempte de travaux. Une opinion généralement répandue alors croyait à l'établissement d'une colonie européenne à cinquante myriamètres environ de Sydney; un complot fut tramé sur cette simple indication. Le gouverneur, prévenu des projets de ces insensés, employa vainement tous les moyens de persuasion, et se vit contraint d'user de mesures rigoureuses envers les principaux chefs. Cependant, par une condescendance dont il se promettait d'impor-

tants résultats, puisqu'elle servirait à désabuser ces malheureux par leur propre expérience, et qu'en même temps elle pourrait amener des découvertes utiles, il leur permit de désigner quatre d'entre eux qui, bien munis de vivres et accompagnés de trois guides, iraient à la recherche de ce pays imaginaire. Cette offre généreuse fut acceptée ; mais on découvrit qu'un grand nombre d'Irlandais avaient résolu de rejoindre dans les bois cette petite expédition, de massacrer les guides et de s'emparer de leurs armes. Le gouverneur déconcerta cette machination nouvelle, en ajoutant au détachement quatre soldats bien armés. Dix jours après, trois Irlandais et les soldats rentrèrent à Sydney, exténués de fatigue ; le quatrième ne tarda pas à reparaître avec les guides. Le seul résultat de cette expérience, qui ne détrompa point tous les *convicts*, fut la découverte d'une mine de sel.

Deux mines de charbon de terre furent aussi découvertes vers le même temps : l'une par un canot expédié à la poursuite de quelques *convicts* évadés ; l'autre, située près de Hat-Hill, par des chaloupes envoyées pour sauver l'équipage naufragé d'un navire du Bengale. Cette dernière offrait seule une exploitation facile et abondante. Les deux expéditions valurent aussi à la colonie quelques nouvelles connaissances géographiques.

Au moment où Hunter avait pris possession de son gouvernement, la reconnaissance des côtes ne s'était presque pas étendue au delà des deux baies les plus voisines du Port-Jackson. Le lieutenant Bowen avait pénétré dans la baie Jervis, indiquée par Cook, et au nord le Port-Stephen venait d'être exploré par Grimes et Broughton. Les parties intermédiaires de la côte n'étaient guère

la colonie. La classe des colons volontaires s'accrut cette année d'une manière sensible; et, parmi les condamnés qui arrivèrent d'Europe en assez grand nombre, on remarquait plusieurs hommes dont la position sociale offrait quelques garanties pour un avenir dont ils sauraient apprécier les ressources.

Une amélioration sensible se faisait remarquer dans les relations de l'Australie avec le monde civilisé : moins l'existence de Sydney devait dépendre des secours de la mère patrie, et moins ces secours se firent attendre. Plusieurs navires de l'État débarquèrent des vivres et des approvisionnements de toute espèce, tandis que les bâtiments du commerce prenaient avec une émulation nouvelle la route du Port-Jackson. Déjà des navires américains, destinés au commerce de Manille et de Canton, venaient relâcher à Sydney, et cette ville entretenait des relations avec Boston et Rhode-Island, comme avec Calcutta et Madras. L'occupation récente du cap de Bonne-Espérance par les troupes anglaises ajoutait encore une nouvelle chance de prospérité à une situation aussi satisfaisante.

Une découverte inespérée vint mettre le comble à ces événements heureux. Depuis longtemps la colonie avait perdu le souvenir du troupeau dont la disparition avait affligé la première année de son existence. Cependant à plusieurs reprises le bruit s'était répandu que des taureaux avaient été rencontrés dans les bois par les naturels; mais les chefs de l'établissement n'avaient pas attaché une grande importance à ces rumeurs populaires. Une excursion du gouverneur dans l'intérieur des terres en démontra la vérité : un troupeau de près de cent bêtes à cornes, de la race africaine, fut rencontré à deux journées de Paramatta, dans une riche

contrée où rien ne troublait leur indépendance. On proposa d'abord de les ramener à Sydney; mais l'abondance qui commençait à régner dans la colonie permettait de songer à l'avenir. Le gouverneur calcula combien, sur un continent qui avec autant d'étendue présentait aussi peu de ressources naturelles, il était important de laisser multiplier en paix d'immenses troupeaux sauvages, qui pourraient un jour sauver la colonie dans une année de disette, et offrir à son commerce d'exportation les moyens de lutter avec l'Amérique méridionale. Ces animaux échappés à la domesticité furent déclarés propriété de l'État, et placés sous la sauvegarde publique.

Dès que cette intéressante découverte fut connue, le capitaine Mac-Arthur sollicita du gouverneur une vaste concession de terrain dans le lieu même où le troupeau sauvage avait été rencontré. Ce projet d'établissement à quarante milles (soixante-quatre kilomètres) de Sydney, loin de toute habitation, fut généralement taxé de folie; mais, plus habile que ses détracteurs, Mac-Arthur avait compris sur-le-champ tous les avantages d'un sol choisi par les troupeaux eux-mêmes, et l'événement démontra la sagesse de ses calculs.

Vers la même époque, une mine de charbon de terre fut découverte par des pêcheurs auprès du port Stephen; et des Américains nouvellement établis à Sydney réussirent à préparer par l'évaporation de l'eau de mer la plus grande partie du sel nécessaire pour la consommation de la colonie. Tout semblait sourire à la société naissante.

Dans cet état de progression, les arts, chers aux peuples civilisés, devaient commencer à paraître sur une terre promise à leur empire. Une presse apportée

d'Europe à l'époque de la fondation était jusque alors restée inutile ; les actes officiels n'avaient été publiés que par les ministres dans la chaire, ou par des affiches à la main ; un jeune *convict* fut chargé d'imprimer les ordonnances et les proclamations du gouverneur. En même temps on imagina un théâtre régulier, où une troupe d'acteurs, choisis parmi les *convicts* libérés, faisait jouir les habitants de Sydney, à certains jours de la semaine, de la représentation des chefs-d'œuvre de la scène anglaise.

Les sciences attendaient surtout des découvertes géographiques. Les premières excursions faites dans l'intérieur des terres n'avaient produit aucun résultat digne de fixer l'attention. L'espoir de remonter une rivière navigable avait été plusieurs fois déçu, et les moyens de la colonie ne permettaient guère une exploration du littoral. Il se trouvait alors à Sydney deux hommes supérieurs dont les travaux devaient jeter un vif éclat sur l'Australie. Le jeune midshipman Flinders et le chirurgien Bass avaient formé une de ces alliances intimes que le génie inspire et que la gloire doit sceller. Avec une confiance digne de Colomb, ils promettaient la découverte d'un détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen (la Tasmanie) ; le vulgaire et même des hommes éclairés souriaient de ce projet romanesque. Cependant, à force de persévérance, ils obtinrent un canot de trois mètres et un seul mousse pour explorer d'abord Botany-Bay. Le résultat de ces premières tentatives fut la fondation d'un petit établissement sous le nom de Bankstown. Plusieurs mois après, avec d'aussi faibles moyens, Bass et Flinders, dans une navigation de peu de jours, parvinrent vers le sud jusqu'au delà de 34°. Il y avait loin de ces

obscurs travaux aux grandes découvertes dont ils nourrissaient l'espoir ; mais, si les commencements étaient pénibles, ils ne doutaient point de l'avenir, et nous verrons bientôt que leur confiance était fondée.

Il ne s'établissait aucun changement sensible dans les relations de la colonie avec les peuples indigènes. Voisins plus incommodes que dangereux, les naturels du pays passaient presque sans transition d'un acte d'hostilité à un service rendu, et de la meilleure intelligence à de violentes déprédations. Plus familiarisés avec l'effet des armes à feu, mieux instruits des habitudes européennes, ils mettaient plus d'ordre et d'adresse dans leurs attaques, plus de fausseté dans leurs relations, plus de persévérance dans leurs projets. Vindicatifs et jaloux, ils n'oubliaient point un mauvais traitement, et ne perdaient aucune occasion de se desservir entre eux; bornant leur reconnaissance aux personnes, ils n'épargnaient pas plus l'habitation d'un bienfaiteur que celle d'un ennemi. Bennilong lui-même, sur qui l'on avait fondé tant d'espoir, Bennilong, revenu d'Europe avec Hunter, n'avait rien gagné dans un contact aussi prolongé avec la civilisation; il se montrait aussi turbulent que le dernier de ses compatriotes; et les enfants élevés par plusieurs Européens déployaient dès l'âge le plus tendre de semblables inclinations. Ainsi tous les efforts tentés depuis neuf ans pour conquérir ce peuple à la civilisation étaient restés infructueux, et les premiers maîtres de la Nouvelle-Galles ne devaient aux envahisseurs de leur sol natal que de frivoles avantages largement compensés par des vices nouveaux. Aucune amélioration ne s'était introduite dans leurs habitudes ni dans leurs idées morales, et, pour ne considérer que des intérêts purement ma-

tériels, l'exemple des Européens n'avait amené aucun perfectionnement dans la construction de leurs misérables huttes. Du reste, ce n'était pas là le but principal de l'établissement anglais ; sans doute ils désiraient l'amélioration morale de la race indigène, mais plutôt en raison des avantages qu'en retirerait la colonie qu'à cause de ceux qui en résulteraient pour les Australiens eux-mêmes.

La conduite des *convicts* irlandais était pour la colonie un sujet de trouble non moins grave que la turbulence des indigènes. Toujours inquiets, toujours animés du désir de s'éloigner de Sydney, les Irlandais n'avaient jamais entièrement abandonné ces projets, qui avaient déjà fait peser sur eux tant de malheurs. Depuis la première tentative faite pour atteindre la Chine en suivant les bords de la mer, plus de cinquante Irlandais étaient morts de faim et d'épuisement, abandonnés dans les bois par les compagnons et souvent par les instigateurs de leur fuite. Les bruits les plus absurdes continuaient à se propager parmi eux. Deux circonstances se présentaient seules avec uniformité dans ces rêveries d'une imagination délirante : l'existence d'un peuple civilisé sur le même continent, et la certitude de mener chez lui une vie voluptueuse, exempte de travaux. Une opinion généralement répandue alors croyait à l'établissement d'une colonie européenne à cinquante myriamètres environ de Sydney; un complot fut tramé sur cette simple indication. Le gouverneur, prévenu des projets de ces insensés, employa vainement tous les moyens de persuasion, et se vit contraint d'user de mesures rigoureuses envers les principaux chefs. Cependant, par une condescendance dont il se promettait d'impor-

tants résultats, puisqu'elle servirait à désabuser ces malheureux par leur propre expérience, et qu'en même temps elle pourrait amener des découvertes utiles, il leur permit de désigner quatre d'entre eux qui, bien munis de vivres et accompagnés de trois guides, iraient à la recherche de ce pays imaginaire. Cette offre généreuse fut acceptée ; mais on découvrit qu'un grand nombre d'Irlandais avaient résolu de rejoindre dans les bois cette petite expédition, de massacrer les guides et de s'emparer de leurs armes. Le gouverneur déconcerta cette machination nouvelle, en ajoutant au détachement quatre soldats bien armés. Dix jours après, trois Irlandais et les soldats rentrèrent à Sydney, exténués de fatigue ; le quatrième ne tarda pas à reparaître avec les guides. Le seul résultat de cette expérience, qui ne détrompa point tous les *convicts*, fut la découverte d'une mine de sel.

Deux mines de charbon de terre furent aussi découvertes vers le même temps : l'une par un canot expédié à la poursuite de quelques *convicts* évadés ; l'autre, située près de Hat-Hill, par des chaloupes envoyées pour sauver l'équipage naufragé d'un navire du Bengale. Cette dernière offrait seule une exploitation facile et abondante. Les deux expéditions valurent aussi à la colonie quelques nouvelles connaissances géographiques.

Au moment où Hunter avait pris possession de son gouvernement, la reconnaissance des côtes ne s'était presque pas étendue au delà des deux baies les plus voisines du Port-Jackson. Le lieutenant Bowen avait pénétré dans la baie Jervis, indiquée par Cook, et au nord le Port-Stephen venait d'être exploré par Grimes et Broughton. Les parties intermédiaires de la côte n'étaient guère

connues que par la carte générale de Cook. Aucune des anses indiquées par ce grand navigateur n'avait été examinée.

Bass et Flinders persévéraient dans leur espoir de découverte, mais les devoirs du service les avaient séparés; et tandis que Bass, après avoir infructueusement tenté, à travers mille périls, le passage des Montagnes Bleues, reconnaissait six cent milles de côtes (environ neuf cent soixante-cinq kilomètres ou deux cent quarante lieues), dans un bateau ouvert, Flinders était envoyé d'abord à l'île de Norfolk, et ensuite à la recherche d'un navire naufragé. Bass, en explorant la côte entrevue par Cook au sud du Port-Jackson, remarqua qu'au lieu de suivre la direction de la terre de Van-Diémen, elle en prenait tout à coup une différente, et qu'elle semblait exposée aux fortes lames d'une mer ouverte. Ces indices lui suffisaient pour lui faire comprendre que la terre de Van-Diémen, que l'on croyait faire partie du continent austral, en était séparée par un détroit; mais il fallut revenir sans avoir complétemeut constaté un fait dont il ne doutait plus. De son côté, Flinders remarquait de fortes marées qui ne pouvaient être produites que par un détroit ou bras de mer d'une immense profondeur; mais d'autres circonstances balançaient dans son esprit ces naissantes présomptions. Enfin, les deux amis se retrouvèrent, et la conformité de leurs observations fit partager leur espoir au gouverneur. Au commencement d'octobre 1798, un sloop de vingt-cinq tonneaux, construit à l'île de Norfolk, leur fut confié pour trois mois avec huit matelots d'élite. Les instructions de Hunter prescrivaient aux hardis navigateurs de traverser le détroit dont l'existence était soupçonnée, et de revenir au Port-

Jackson, en faisant le tour de la terre de Van-Diémen.

Toutes les contrariétés de la navigation se réunirent d'abord contre eux; déjà huit semaines s'étaient écoulées, les vents leur opposaient toujours la même violence; ils commençaient à douter du succès de leur entreprise, lorsque enfin, le 7 décembre, mouillés dans une petite anse sablonneuse, ils reconnurent un fait décisif. Pendant toute l'après-midi la marée était venue de l'est; le soir l'eau se trouvait considérablement baissée: le flot allait donc venir de l'ouest. L'existence d'un détroit était démontrée, et tous les indices semblaient annoncer que le sloop n'était plus qu'à une très-faible distance de son entrée. Le lendemain la découverte fut consommée. Le 11 janvier 1799, Bass et Flinders débarquèrent au Port-Jackson, et, sur la demande expresse de Flinders, le gouverneur donna au détroit si glorieusement découvert le nom de détroit de *Bass*. Ce nom a été adopté par toutes les nations; il est seul inscrit sur les cartes géographiques de tous les pays. Le généreux compagnon du savant médecin se plut à proclamer que la science géographique devait surtout cet important progrès aux indices observés avec sagacité pendant le périlleux voyage exécuté par Bass sur une simple chaloupe baleinière. Cette chaloupe, surnommée *le Tom-Thumb* (*le Petit-Poucet*), fut conservée à Sydney avec un respect religieux. C'était pour cette ville de peu de jours le seul monument à offrir à la vénération publique.

Déjà Sydney commençait à prendre rang parmi les cités de l'empire britannique. Ses habitants ne virent pas sans un mouvement d'orgueil national des missionnaires anglais, chassés de Taïti, chercher un asile parmi eux. Arrivés avec leurs familles sur un

8

petit brick qui menaçait à chaque instant de s'engloutir, ils obtinrent à quelques milles de Paramatta une concession de terrain sur un sol bien arrosé, et supérieur à tous les champs défrichés jusqu'à ce jour. Plusieurs navires chargés de *convicts* vinrent aussi à la même époque augmenter la population de la colonie. Souvent des complots avaient été formés sur les navires qui transportaient les condamnés, mais toujours ils avaient échoué. Il n'en fut pas de même du navire de transport *Lady Shore,* chargé de *convicts* de l'un et l'autre sexe, d'une compagnie du corps de la Nouvelle-Galles, de munitions appartenant à l'État, et de marchandises destinées à des spéculations particulières. Après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance, les *convicts* parvinrent à s'associer avec les soldats et les matelots ; ils assassinèrent le capitaine et le maître pilote, et conduisirent leur prise dans la rivière de la Plata, où ils la livrèrent aux Espagnols. C'était le premier fait de cette nature qui arrivait depuis dix ans, et qui prouvait l'imprévoyance de ceux qui présidaient aux expéditions destinées pour l'Australie ; c'était aussi une conséquence de la guerre qui déchirait alors l'Europe, guerre dont les effets ne paraissaient pas devoir se faire sentir à une telle distance de son foyer. Mais une importante compensation ne tarda pas à suivre ce désastre. Deux navires espagnols, capturés par des baleiniers, furent amenés au Port-Jackson ; les prises furent déclarées valables, et l'on vendit la cargaison aux enchères. L'un de ces navires portait au Pérou trente béliers de pure race, choisis parmi les plus riches troupeaux de l'Espagne ; c'était une inestimable conquête pour une colonie qui possédait déjà des brebis de la même origine.

L'état des affaires de l'ancien monde amena encore à cette époque un résultat favorable au développement de la colonie. Forcés à se réfugier sur les côtes de la Nouvelle-Galles, et ramenés ensuite dans ces parages par le succès de leur pêche, les baleiniers allaient enseigner à de nombreux navires la route du Port-Jackson, et leurs courses faisaient reconnaître l'existence des havres, la position des bancs, et l'embouchure des petites rivières.

Au milieu de ces circonstances satisfaisantes, peu s'en fallut que le bruit des événements de l'Europe n'entraînât dans la colonie des troubles sérieux. Une grande partie des *convicts* irlandais avaient été déportés pour opinions ou délits politiques, et tout semblait annoncer que sous un ciel nouveau ils persévéraient dans les principes qui avaient causé leur exil. On s'entretenait tout bas de correspondances séditieuses, de réunions illicites. De nombreux avis parvenaient au gouverneur. L'Irlande, disaient certains orateurs révolutionnaires, était alors séparée de l'Angleterre, et le gouvernement britannique n'avait plus aucun droit sur les *convicts* irlandais. Une vieille Écossaise, désignée comme prophétesse par la crédulité populaire, annonça l'arrivée prochaine de plusieurs frégates françaises qui venaient détruire l'établissement, délivrer les *convicts* et les ramener en Europe. Plus cette prophétie était contraire à la raison, et plus elle devait trouver crédit parmi le peuple : aussi fut-elle généralement accueillie avec la plus aveugle confiance : un homme osa même pousser le cri de liberté ; mais cet appel ne fut point contagieux, et l'exemple de sa punition suffit pour maintenir l'ordre. Pour assurer davantage la sûreté publique,

les principaux habitants formèrent deux compagnies de milice.

La récolte de 1798 était restée bien au-dessous de l'attente de la colonie; celle de 1799 ne fut pas plus abondante. Cependant elles suffirent aux besoins des habitants, quoique l'Angleterre eût laissé s'écouler seize mois sans aucun envoi de vivres; et, malgré de vives réclamations, le gouverneur put encore établir, à l'époque déterminée depuis longtemps, la réduction convenue dans le prix des grains fournis à l'État par les planteurs. Mais d'autres épreuves étaient réservées à la colonie. A la suite d'un orage terrible, l'Hawkesbury, accru subitement de seize mètres, entraîna, dans son débordement, les fruits de la terre et les troupeaux, les chaumières des colons et les magasins publics. Une sécheresse excessive se fit bientôt sentir et se prolongea plusieurs mois. Jamais enfin, sous le ciel de l'Australie, les éléments n'avaient paru ainsi conjurés contre l'établissement des Européens.

Le terme du gouvernement de Hunter approchait. La colonie devait à la sagesse de ses actes de nombreux perfectionnements, et si quelques désastres naturels affligeaient alors la Nouvelle-Galles, aucun danger réel ne menaçait son avenir. Au moment de retourner en Europe, Hunter pouvait jeter des regards satisfaits sur les diverses branches de l'administration dont il allait remettre les rênes aux mains d'un successeur.

Sans doute la conduite des nouveaux colons n'était pas exempte de reproches : quelques bâtiments de l'État incendiés, des provocations contre les peuplades indigènes, de fréquents excès de débauche, des rixes,

des évasions, des tentatives de piraterie sur des chaloupes enlevées, rappelaient trop souvent au gouverneur l'origine de la société confiée à sa surveillance. Il avait à lutter contre tous les subterfuges de la paresse et de la mauvaise foi, contre les dangers d'une modération exagérée et d'une excessive rigueur; mais la fermeté unie à la justice suffisait pour maintenir l'ordre, et, par une clémence sans faiblesse, Hunter avait su faire chérir et respecter son administration.

Des règlements dictés par une stricte équité soutenaient la confiance publique; des mesures sévères contre toutes les tentatives de monopole et d'accaparement, une équité rigoureuse dans l'examen des plaintes portées par les *convicts* contre les capitaines des navires de transport, trois écoles fondées à Sydney, plusieurs routes ouvertes à travers les bois, un pont élevé, l'exploitation des mines de fer mise en activité, des préparatifs commencés pour la construction d'un arsenal maritime, attestaient à la fois ses veilles et la sagesse de ses vues.

Il avait fallu porter une continuelle surveillance sur les relations commerciales de la colonie. Chaque année des navires plus nombreux venaient relâcher au Port-Jackson. Quelquefois ils débarquaient des troupeaux, des instruments aratoires, des vivres ou des vêtements; mais trop souvent les armateurs, spéculant sur les vices des nouveaux colons, formaient de liqueurs spiritueuses la plus forte partie de leurs cargaisons. En vain l'autorité opposait-elle à ce commerce pernicieux toutes les entraves légales. L'exemple de trois navires renvoyés au Bengale sans autorisation de débarquer leurs chargements n'avait pas même suffi, et des débarquements clandestins ajoutaient aux inconvé-

nients de cette introduction de plus grands embarras de surveillance.

Les officiers du corps de la Nouvelle-Galles contribuaient eux-mêmes, dans un but d'intérêt privé, à ce genre de désordre. Le haut prix de la main d'œuvre, le petit nombre et souvent la mauvaise volonté des *convicts* laboureurs apportaient de continuels obstacles à l'extension des défrichements. L'expérience avait prouvé que donner pour salaire des liqueurs spiritueuses était le moyen le plus sûr de réunir la plupart des ouvriers libres, et d'en obtenir un travail assidu. Il y avait dans ce système tant d'avantages et d'économie, qu'on ne peut guère accuser les officiers de l'avoir adopté : par compensation, la colonie était redevable à leurs spéculations particulières de l'accroissement de ses troupeaux. Plusieurs navires expédiés à leurs frais avaient rapporté du cap de Bonne-Espérance et du Bengale un nombre considérable d'animaux domestiques.

Déjà depuis la fondation de la colonie, dans un espace de douze ans et cinq mois, cent seize navires avaient relâché au Port-Jackson, sans compter les expéditions de Lapérouse et de Malaspina. Bientôt le commerce d'exportation allait naître dans l'Australie; le service du port fut établi sur un pied régulier comme dans toutes les villes commerçantes de l'ancien monde. Des canons arrivés d'Angleterre furent placés dans le fort, et une somme de cinq cent cinquante livres sterling en monnaie de billon frappée pour la colonie
un coin particulier, f ue parmi les plante
avec une valeur fic de leur valeur ré
pour faciliter les t privées sans do
craindre l'exportati aire.

L'agriculture avait ressenti surtout les heureux effets de ce mouvement progressif. La multiplication des troupeaux augmentait les produits de la terre : le croisement des races de l'Afrique et du Bengale commençait à améliorer les espèces, et les avantages du climat, mieux appréciés et plus habilement calculés, promettaient de nouvelles sources de prospérité. Déjà sur ces bords, où, à l'époque de l'arrivée des premiers colons, l'œil de l'Européen ne découvrait rien qui lui rappelât quelque partie de l'univers connu, se trouvaient réunies toutes ces conquêtes de l'homme sur la nature, qui ont coûté tant de siècles à la civilisation. Tous les végétaux utiles des diverses parties de l'ancien monde croissaient ensemble avec vigueur sous les ombrages et au milieu des moissons de tous les climats. Confondus parmi les metrosideros et casuarinas de la Nouvelle-Hollande, les ceps de Madère et des Canaries, comme ceux de Bordeaux et du cap de Bonne-Espérance, se mêlaient aux pommiers et aux pamplemousses, tandis que le lin de la Nouvelle-Zélande et le lin de l'Europe, plantes si différentes sous un seul nom, couvraient des champs protégés par des bois d'orangers, près des jardins où le coton et le café se récoltaient au milieu des arbres de l'Angleterre.

Le nombre des planteurs libres s'accroissait, quoique d'une manière peu sensible. Plusieurs colons du Bengale et des soldats du corps de la marine dont le temps de service venait d'expirer sollicitaient des concessions de terrains, et l'existence facile des *convicts* libérés qui avaient su joindre l'industrie à l'activité contribuait, par l'autorité de l'exemple, à répandre, parmi les hommes qu'attendait un sort pareil, des idées d'ordre

et des projets de bonne conduite. Déjà commençait à régner dans la colonie un esprit public dont le gouverneur savait tirer parti; et, fait bien digne de remarque si l'on considère quels souvenirs devaient parler à la plupart des planteurs, après plusieurs incendies causés par la malveillance, la nécessité d'une prison construite en pierres s'étant fait sentir, une souscription fut promptement remplie : contributions en argent, prestations en nature, tout fut librement accordé. L'État se chargea seulement de fournir le fer; mais les dépenses ayant de beaucoup dépassé les prévisions, il fallut, pour achever cet édifice, établir une taxe sur les boissons, et principalement sur les liqueurs spiritueuses.

L'émigration volontaire n'avait pas rempli l'espoir des auteurs du plan adopté pour la colonisation de la Nouvelle-Galles. L'éloignement de cette terre si peu connue, le défaut de protection du gouvernement anglais, et surtout les bruits absurdes qu'il laissait circuler sans contradiction sur la misère de la colonie et la pauvreté du sol, arrêtaient tous les projets d'établissement qu'aurait encouragés une direction meilleure. Les premiers colons avaient cru trouver dans l'Australie une seconde terre promise, où, sans travail et au sein des plaisirs, ils arriveraient rapidement à la fortune. Déçus dans leurs folles espérances, victimes eux-mêmes des fautes du gouvernement, plusieurs d'entre eux avaient rapporté en Angleterre des préventions que l'autorité ne cherchait même pas à détruire. Mais dans l'état d'amélioration où s'avançait la colonie, des opinions plus justes allaient sans doute prévaloir en Europe; et quoiqu'il fût facile de signaler encore des fautes nombreuses dans l'administration suprême

de la Nouvelle-Galles, le moment était venu où une erreur commise à Londres ne pouvait plus compromettre l'existence de Sydney.

L'intérieur des terres commençait à être mieux connu. Hunter avait visité lui-même les points désignés comme les plus avantageux, et Flinders, toujours infatigable, rendait à la colonie de continuels services. Son exploration exacte des deux larges baies de Glass-House et d'Hervey, dont Cook avait seulement reconnu l'entrée, démontra qu'elles ne cachaient l'embouchure d'aucune rivière qui permît de pénétrer dans l'intérieur. C'était une fâcheuse certitude; mais il importait pour les recherches à continuer d'avoir bien constaté que la côte orientale ne présentait aucune rivière navigable entre les vingt-quatrième et trente-neuvième parallèles sud.

CHAPITRE IX

Départ de Hunter. — Il est remplacé par sir Philip Gidley King, ancien gouverneur de Norfolk. — Administration de ce dernier. — Création d'une école de jeunes filles à Paramatta. — Commencement du commerce d'exportation de la Nouvelle-Galles. — Voyage de découvertes des côtes de l'Australie par Flinders. — Expédition française envoyée pour le même objet par le premier consul Bonaparte. — Rencontre des deux expéditions française et anglaise sur les côtes méridionales de l'Australie. — Arrivée de l'expédition française à Sydney. — Son séjour à la Nouvelle-Galles. — Extraits de la relation de Péron.

Le gouverneur Hunter s'embarqua pour l'Europe le 28 septembre 1800, immédiatement après l'arrivée de son successeur, Philip Gidley King, de sorte qu'il n'y eut aucune interruption de service dans la direction suprême des affaires. King était ce même officier que nous avons vu le premier remplir les fonctions de lieutenant-gouverneur de l'île de Norfolk. C'était pour la colonie un inappréciable avantage d'avoir à sa tête un homme qui avait partagé tous les désastres de ses commencements. Aussi les premiers actes du nouveau gouverneur ne se ressentirent pas de cette hésitation qui aurait accompagné le début d'un administrateur arrivé d'Angleterre dans l'ignorance des hommes et des choses. Les besoins de la colonie lui étaient connus comme ses ressources. Appréciateur juste et éclairé de l'administration de son prédécesseur Hunter, il s'appli-

qua simplement à la continuer; ce qui faisait l'éloge de l'un et de l'autre.

Malgré la faiblesse de la population, le nombre des enfants commençait à s'accroître dans une proportion remarquable. Aucune société n'était plus en droit d'attendre le bienfait de l'instruction primaire; déjà quelques écoles étaient ouvertes. King en institua une nouvelle à Paramatta pour soixante orphelines ou jeunes filles pauvres, qu'il fallait soustraire aux mauvais exemples de leurs parents. Une dotation de douze mille trois cents acres, et les animaux domestiques nécessaires pour exploiter un aussi vaste domaine, furent affectés à cette institution. Les jeunes filles adoptées ainsi par l'État devaient, à la fin de leur éducation, être mariées aux frais du trésor public, et recevoir pour dot une concession de terrain avec quelques troupeaux; c'était préparer à l'avenir de la colonie de bonnes mères de famille. Bientôt un règlement du gouverneur attribua aux dépenses de la maison des orphelines le produit des licences accordées par la vente des liqueurs spiritueuses. A cette époque, près du quart du revenu colonial était consacré à l'instruction publique.

Les relations de Sydney avec le reste du monde allaient prendre une face nouvelle. Jusque alors cette ville, dont un petit nombre d'érudits et quelques armateurs répétaient seuls le nom, n'avait connu que le commerce d'importation, qui lui enlevait son faible numéraire; déjà des objets de luxe et de parure s'étaient fait remarquer dans les envois d'Europe. Le temps était venu d'ouvrir les voies au commerce d'exportation. L'Australie n'avait livré encore au monde civilisé que des objets d'histoire naturelle et des armes de sau-

vages, destinés à l'examen des savants ou à l'ornement des musées. Elle trouva d'abord dans ses bois propres à la mâture des vaisseaux et dans l'exploitation de ses mines de charbon, les éléments d'un commerce profitable avec le cap de Bonne-Espérance; des rapports ouverts en même temps avec Taïti contribuèrent à maintenir l'abondance dans la colonie.

La découverte du détroit de Bass avait rappelé l'attention de l'Europe sur les terres australes. La Grande-Bretagne comprenait enfin combien il importait à sa gloire maritime de ne pas souffrir plus longtemps qu'une ligne imaginaire de mille kilomètres, voisine d'une de ses colonies les plus importantes, figurât sur les cartes sous le nom de *Côte inconnue,* et l'illustre compagnon de Bass venait de faire approuver à l'amirauté un plan de voyage pour compléter la reconnaissance de la Nouvelle-Hollande, dont le lieutenant Grant avait récemment exploré une partie. Les instructions données à Londres au savant navigateur pouvaient être modifiées à Sydney, d'accord avec le gouverneur King. Plusieurs dispositions furent en effet changées, et Flinders commença l'exploration de la côte sud-ouest, en allant de l'ouest à l'est.

Le bruit des récentes découvertes des navigateurs anglais avait eu aussi du retentissement en France. La tempête révolutionnaire venait enfin d'être calmée, et le premier consul Bonaparte tenait d'une main ferme le gouvernail de l'État. Au milieu des préoccupations que lui donnaient la réorganisation au dedans et la guerre au dehors, il résolut d'envoyer une expédition scientifique aux terres australes, et il traça lui-même une partie des instructions destinées aux chefs de l'entreprise. L'expédition devait, d'après le plan du pre-

mier consul, « après avoir touché à l'Ile-de-France, se diriger vers l'extrémité méridionale de la terre de Van-Diémen, doubler le cap sud de cette terre, reconnaître toutes les côtes orientales de cette grande île, pénétrer dans le détroit de Bass par celui de Banks, fixer avec exactitude les points d'entrée et de sortie du premier de ces détroits, compléter la reconnaissance des îles Hunter, attaquer ensuite la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, la prolonger jusqu'au point où s'était arrêté l'amiral d'Entrecasteaux, etc.... » Deux bâtiments, *le Géographe* et *le Naturaliste,* étaient destinés à cette expédition, dont le commandement fut confié au capitaine Baudin. Un nombre considérable de savants, de naturalistes, de dessinateurs, firent partie de ce voyage. Le premier consul demanda et obtint sans difficulté des saufs-conduits de tous les gouvernements maritimes avec lesquels la France était alors en guerre, et les deux navires partirent du Hâvre le 19 octobre 1800.

On a pu remarquer que, comme Flinders, le capitaine Baudin avait pour principale mission de visiter la côte encore inconnue du sud-ouest de l'Australie; seulement, tandis que Flinders exécutait son exploration en allant de l'ouest à l'est, le navigateur français, suivant ses instructions, entreprenait le même travail en allant de l'est à l'ouest. Les deux expéditions se rencontrèrent sur le théâtre de leurs travaux communs, et la plus grande loyauté présida à leur entrevue. A cette époque de guerre et de rivalité nationale, ce n'était qu'aux extrémités du monde que les savants de Londres et de Paris pouvaient renouer des relations interrompues par le malheur des temps. Flinders et Baudin, après s'être croisés, prirent chacun la route

honorable à notre chef, que celui d'un morceau du bois de cette chaloupe enchâssé dans un large étui d'argent, autour duquel étaient gravés les principaux détails de la découverte du détroit de Bass.

« C'est à la cale dite de *l'Hôpital* que doivent être déchargés les navires des particuliers : au delà de l'hôpital et sur la même ligne est la prison, pourvue de plusieurs cachots susceptibles de contenir cent cinquante à deux cents prisonniers ; une haute et forte muraille l'environne ; une garde nombreuse veille nuit et jour à sa sûreté. Non loin se trouve le magasin destiné à recevoir les vins, les liqueurs fortes, les salaisons et les autres approvisionnements de ce genre ; en face est la place d'armes, où la garnison vient chaque matin défiler la parade, au bruit d'une musique nombreuse et bien composée, qui appartient au régiment de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Toute la partie occidentale de cette place est occupée par la maison de M. le gouverneur général, derrière laquelle il existe un vaste jardin, qui se recommande également à l'intérêt du philosophe et du naturaliste par le grand nombre de végétaux utiles qu'a su y réunir de tous les pays du monde son respectable possesseur actuel, M. Paterson, membre de la Société Royale de Londres, et voyageur distingué. Entre la maison et le magasin dont je viens de parler, on remarque la maison publique d'éducation.... Derrière la maison du gouverneur, dans un très-grand magasin, sont déposés tous les légumes secs, toutes les farines qui appartiennent à l'État ; c'est une espèce de grenier public, destiné surtout à l'entretien des troupes et des personnes qui reçoivent leur subsistance du gouvernement. Sur toute la longueur de la grande place de Sydney règnent des casernes, en avant

desquelles il y a plusieurs pièces d'artillerie de campagne ; les édifices destinés au logement des officiers forment les parties latérales de cette place, et le magasin à poudre en occupe le milieu. Près de là, dans une petite maison particulière, se rassemblent habituellement les principaux administrateurs civils et militaires; c'est une espèce de café entretenu à frais communs, où l'on a réuni différents jeux, et notamment un billard. Derrière la place d'armes que j'ai précédemment décrite on voit s'élever une grosse tour carrée, qui sert d'observatoire à ceux des officiers anglais qui s'occupent d'astronomie. Deux beaux moulins à vent établis sur la crête de la colline de l'ouest terminent de ce côté la série des principaux monuments publics.

« A la pointe est de la crique se trouve une seconde batterie, dont le feu croise avec avantage celui de la batterie des signaux. Sur le rivage, en se rapprochant de la ville, on rencontre une petite saline où des Américains, établis à cet effet au Port-Jackson depuis 1795, préparent, en faisant évaporer de l'eau de mer, une partie du sel employé dans la colonie. Plus loin, et vers le fond du port, est la cale dite du *Gouvernement*, parce que l'usage en est réservé pour les agents et les navires de l'État. Entre cette cale et la saline est le lieu d'abattage en carène pour les vaisseaux; les quais naturels en sont tellement à pic, que, sans aucune espèce de travail ou de dépense de la part des Anglais, les plus gros navires y peuvent être abattus sans danger. Près de la cale du Gouvernement on voit trois magasins publics: dans l'un sont réunis tous les objets nécessaires aux divers usages de la vie domestique, tels que poteries, ameublements, ustensiles de toute espèce,

batteries de cuisine, instruments d'agriculture et de labourage, etc. etc. Le nombre de ces objets est véritablement immense, et le mode d'administration en est plein de sagesse et de générosité. Sur ces bords lointains, en effet, les marchandises de l'Europe sont d'un si haut prix, qu'il eût été pour ainsi dire impossible à la population qui s'y trouve de se procurer celles qui sont indispensables aux premiers besoins de la vie. Le gouvernement anglais y a pourvu : de grands magasins entretenus à ses frais regorgent de tout, et tout s'y délivre à des prix fixes extrêmement modérés. On tient en réserve dans la maison voisine les divers habillements destinés soit aux troupes, soit aux *convicts;* il s'y trouve aussi de grands amas de toiles et de cordages pour les navires du gouvernement. Le dernier des trois bâtiments dont je parle est une espèce d'atelier public, où travaillent les filles et les femmes condamnées. Derrière ces magasins est située la maison du gouverneur, construite à l'italienne, entourée d'une colonnade aussi simple qu'élégante, et devant laquelle se développe un très-beau jardin, qui descend jusqu'au rivage de la mer. Déjà dans ce jardin le pin de Norfolk, le superbe columbia, s'élève à côté du bambou de l'Asie; plus loin l'orange du Portugal, la figue des Canaries, mûrissent à l'ombre du pommier des bords de la Seine; le cerisier, le pêcher, le poirier, l'abricotier, vivent confondus au milieu des banksias, des metrosideros, des correas, des malaleucas, des casuarinas, des eucalyptus et d'une foule d'autres arbres indigènes. Au delà du jardin du gouvernement et sur le revers d'un coteau voisin, on voit le moulin à vent, la boulangerie et les fours de l'État, destinés surtout à la préparation du biscuit, et susceptibles d'en fournir

par jour huit à neuf cents kilogrammes. Non loin d'une crique prochaine, et dans le lieu que les naturels connaissent sous le nom de *Wallamoula,* est située la charmante habitation du commissaire du gouvernement, M. Palmer; un ruisseau d'eau douce la traverse, et vient se jeter dans le fond de la crique, qui forme elle-même un port aussi sûr que commode.

« A peu de distance au sud de la ville de Sydney, à gauche de la grande route qui conduit de cet endroit à Paramatta, on rencontre les débris de la première potence dressée sur le continent de la Nouvelle-Hollande. Repoussée, pour ainsi dire, par le développement des habitations, cette potence a été remplacée par une autre du même genre qu'on aperçoit dans la même direction et tout près du village de Brick-Field. Ce village, qui se compose d'une quarantaine de maisons, réunit plusieurs fabriques de tuiles, de poteries, de faïences, etc.; la position en est agréable, et le sol, moins stérile que celui de Sydney, s'y prête avec plus d'avantage aux diverses espèces de culture introduites dans ces climats lointains. La grande route dont nous venons de parler passe au milieu de Brick-Field, tandis qu'un petit ruisseau la coupe par son travers avant d'aller se perdre dans le fond d'une crique voisine. Entre ce village et Sydney est le cimetière public, remarquable déjà par plusieurs tombes très-grandes, et d'une exécution beaucoup plus recherchée qu'on ne devrait naturellement l'attendre des arts dans la colonie et de l'époque de sa fondation.

« Cependant une foule d'objets non moins intéressants se pressaient autour de nous: dans le port on

voyait réunis plusieurs bâtiments arrivés depuis peu de différents pays du monde, et destinés pour la plupart à de nouvelles et hardies navigations. Ceux-ci, partis des rives de la Tamise ou du Shannon, allaient faire la pêche de la baleine sur les rivages brumeux de la Nouvelle-Zélande; ceux-là, expédiés pour la Chine, après avoir déposé le fret qu'ils avaient reçu du gouvernement anglais pour la colonie, se préparaient à faire voile vers l'embouchure du fleuve Jaune; quelques-uns, chargés de charbon de terre, devaient porter ce précieux combustible au cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde. Plusieurs bâtiments plus petits allaient recevoir dans le détroit de Bass des fourrures rassemblées par les hommes établis sur les îles de ce détroit pour faire la chasse aux animaux marins qui les peuplent. D'autres navires, plus forts que ces derniers, montés par des navigateurs plus audacieux, plus nombreux, et pourvus de toute espèce d'armes, partaient pour les côtes de l'Amérique occidentale: encombrés de marchandises diverses, ces bâtiments allaient établir à main armée un commerce interlope extrêmement avantageux avec les habitants des rivages péruviens. Ici l'on préparait une expédition pour aller faire à la côte nord-ouest d'Amérique le riche commerce des pelleteries; là on pressait l'armement de vaisseaux pourvoyeurs expédiés vers les îles des Navigateurs, des Amis et de la Société, pour en rapporter à la colonie de précieuses salaisons. Dans le même temps l'intrépide Flinders se disposait à reprendre la suite de son grand voyage autour de la Nouvelle-Hollande, voyage terminé bientôt après par les plus grands désastres. Déjà la route du Port-Jackson était familière aux navigateurs américains, et leur

pavillon ne cessa de flotter dans ce port pendant le séjour que nous y fîmes.

« Tout cet ensemble de grandes opérations, tous ces mouvements de navires, imprimaient à ces rivages un caractère d'importance et d'activité que nous ne nous attendions point à rencontrer sur des bords naguère inconnus de l'Europe, et notre intérêt redoublait avec notre admiration.

« La population de la colonie était pour nous un nouveau sujet d'étonnement et de méditations. Jamais peut-être un plus digne objet d'étude ne fut offert à l'homme d'État et au philosophe; jamais peut-être l'heureuse influence des institutions sociales ne fut prouvée d'une manière plus éclatante et plus honorable qu'aux rives lointaines dont nous parlons. Là se trouvent réunis ces brigands redoutables qui furent si longtemps la terreur du gouvernement de leur patrie: repoussés du sein de la société européenne, relégués aux extrémités du globe, placés dès le premier instant de leur exil entre la certitude du châtiment et l'espoir d'un sort plus heureux, environnés sans cesse par une surveillance inflexible autant qu'active, ils ont été contraints à déposer leurs mœurs antisociales. La plupart d'entre eux, après avoir expié leurs crimes par un dur esclavage, sont rentrés dans les rangs des citoyens. Obligés de s'intéresser eux-mêmes au maintien de l'ordre et de la justice pour la conservation des propriétés qu'ils ont acquises, devenus presque en même temps époux et pères, ils tiennent à leur état présent par les liens les plus chers.

« Tandis que ces divers objets appelaient ainsi nos méditations les plus profondes, tous les administrateurs et tous les citoyens de la colonie se pressaient

autour de nous pour réparer nos maux, pour nous les faire oublier. Nos nombreux malades, admis dans les hôpitaux du gouvernement, y recevaient des chirurgiens anglais les soins les plus empressés. M. Thompson, médecin en chef de la colonie, dirigeait lui-même le traitement de ces malades avec la plus touchante activité. Tout ce que le pays pouvait offrir de ressources fut mis à notre disposition. M. le gouverneur général nous ayant ouvert un crédit illimité sur le trésor public, on remit à notre chef des cédules royales imprimées, qu'il pouvait, à son gré, remplir de telle somme qu'il jugeait convenable, et ces cédules, sans autre garantie que la signature du commandant français, étaient acceptées par tous les citoyens avec une confiance bien honorable pour le gouvernement de notre patrie. Nos salaisons, nos boissons, notre biscuit, étaient à leur terme; on nous procura tous les moyens de renouveler ces provisions importantes, et plusieurs fois on ouvrit les magasins de l'État pour en tirer différents articles que les négociants n'avaient pu nous servir. Grâce à des secours aussi puissants, nous pûmes habiller nos équipages qui manquaient de tout, réparer nos deux navires, en acheter un troisième, et nous mettre en état de reprendre la suite de notre voyage. »

Quand on pense que quatorze ans auparavant Lapérouse n'avait pu se procurer sur les mêmes rivages aucune espèce de rafraîchissement, et qu'il avait été obligé de passer deux mois sur cette côte inhospitalière pour construire deux chaloupes et renouveler sa provision d'eau, ce contraste fait ressortir d'une manière frappante le progrès merveilleux de la nouvelle colonie. Reprenons le récit de Péron :

« Dans le même temps nos recherches scientifiques recevaient les plus précieux encouragements. Un poste de soldats anglais, uniquement établi pour ce soin, veillait à la garde de notre observatoire, placé sur la pointe nord de la rive orientale de Sydney-Cove. Tout le pays était ouvert aux incursions des naturalistes. Le port d'armes, si difficilement accordé dans ces régions aux habitants eux-mêmes, nous avait été permis, ainsi qu'aux gens de notre suite; des guides, des interprètes, nous étaient fournis pour nos courses les plus longues; en un mot, les procédés de l'administration anglaise à notre égard furent si pleins de grandeur et de générosité, que ce serait manquer à tous les principes de l'honneur et de la justice que de ne pas consigner ici l'expression de notre reconnaissance.

« A l'exemple des chefs du gouvernement de la colonie, tous les citoyens les plus distingués nous accueillirent avec la plus délicate bienveillance. Chacun d'eux, se rappelant sans doute les nobles procédés de la France à l'égard des vaisseaux de Cook et de Vancouver (1), semblait se montrer jaloux d'acquitter sa part de cette honorable dette de la nation anglaise envers la nôtre. Souvent ils répétaient avec complaisance ce bel axiome que la France inscrivit la première au code des nations européennes : « La cause des « sciences est la cause des peuples (*Causa scientiarum*, « *causa populorum*). »

« Cependant l'objet essentiel de notre séjour au Port-

(1) Dans un temps où tous les principes de la justice étaient méconnus en France, la Convention nationale ordonna par une loi de respecter les vaisseaux de Vancouver, et de leur fournir les secours dont ils auraient besoin. (*Note de Péron.*)

Jackson se poursuivait de toute part avec une ardeur égale. Tandis que nos marins réparaient les vaisseaux fatigués, renouvelaient les provisions du voyage, les naturalistes étendaient leurs recherches sur toutes les parties de l'histoire physique de ce pays intéressant. Déjà le scorbut qui roidissait mes articulations engorgées commençait à céder à l'influence heureuse des aliments et du climat; je dirigeai mes premiers pas du côté de Botany-Bay, dont l'embouchure se trouve à quelques lieues au sud du Port-Jackson. Un chemin large et commode conduit par terre de Sydney-Town à cette grande baie. Tout ce pays intermédiaire, aride et sablonneux, ne paraît propre à aucune espèce de culture; aussi n'y trouve-t-on pas d'habitations européennes. Après avoir formé une assez haute colline, le terrain se développe en une plaine sablonneuse qui s'étend jusqu'aux bords marécageux de la rivière de Cook. Diverses espèces d'hakeas, de styphelias, d'eucalyptus, de banksias, d'embothryums, de casuarinas, croissent au milieu de ces sables, et de larges espaces sont exclusivement occupés par les xanthorreas, qui portent leurs épis gigantesques jusqu'à la hauteur de six à sept mètres. Dans le lointain on distingue la fumée de quelques feux; ce sont ceux des hordes malheureuses qui vivent sur ces tristes rivages....

« Botany-Bay et ses environs sont connus des indigènes sous le nom de *Gwea*, et c'est à cette contrée qu'appartient la tribu des sauvages Gwea-Gal, qui reconnaissent Bennilong pour leur chef....

« Vingt-cinq milles environ à l'ouest de Sydney est la ville de Rose-Hill ou Paramatta; je ne tardai pas à partir pour l'aller visiter. Le médecin en chef du *Naturaliste*, mon ami M. Bellefin, m'accompa-

gnait; un sergent du régiment de la Nouvelle-Galles-du-Sud nous servait de guide, et devait, par l'ordre du colonel Paterson, nous procurer les moyens de donner à nos recherches tout le développement possible. Une grande route conduit de Sydney-Town à Paramatta : sans être pavée, elle est belle et très-bien entretenue; presque partout elle est assez large pour que trois voitures de front puissent y marcher aisément; des ponts ont été jetés aux endroits où les eaux les rendaient nécessaires, et nulle espèce d'obstacle n'y ralentit la marche du voyageur. Ouverte au milieu de ces vastes forêts, si longtemps respectées par la hache, cette grande route se dessine au loin comme une immense avenue de feuillage et de verdure. Une douce fraîcheur, un agréable ombrage, règnent toujours sous ces berceaux touffus, dont le silence n'est troublé que par les cris et les jeux des perruches éclatantes et des autres oiseaux qui les peuplent.

« Tout le terrain par lequel on s'avance ainsi vers Rose-Hill est généralement plat et offre à peine quelques faibles collines. A mesure qu'on s'éloigne du bord de la mer, il devient moins stérile, et la végétation y présente des produits plus variés. En quelques endroits les arbres laissent entre eux de plus larges intervalles; une herbe très-fine et très-odorante se développe à la surface du sol, comme un agréable tapis de verdure : c'est au milieu de ces pâturages que vivent les riches et nombreux troupeaux de moutons divers dont nous aurons à parler ailleurs. La douce température de ce climat, l'absence de toute espèce d'animaux féroces, la nature particulière et l'odeur agréable de la plupart des végétaux, ont été si favo-

rables à ces bêtes précieuses, que les plus belles races de l'Espagne et de l'Angleterre y réussissent également bien. Déjà la laine de ces animaux antarctiques l'emporte, dit-on, sur les riches toisons des Asturies, et les fabricants de Londres, qui la paient plus cher, l'estiment aussi davantage.

« Cependant les forêts s'entr'ouvrent çà et là; des défrichements plus ou moins étendus s'offrent au voyageur; il découvre de jolies habitations ombragées par des arbres élégants ; il contemple avec une douce émotion ces champs nouveaux, où le faible graminée du nord s'élève sur les débris des puissants eucalyptus ; il retrouve avec plaisir, sur ces bords lointains, les animaux les plus utiles de sa patrie : les taureaux y bondissent avec une vigueur égale ou même supérieure à celle que développent leurs pères au milieu des froids pâturages de l'Hibernie; la vache, plus féconde, donne aussi plus de lait dans ces climats moins rigoureux que les nôtres; le cheval de l'Angleterre s'y présente avec la même force, avec la même fierté qu'aux rives de la Tamise; et le cochon de l'Europe s'améliore par ses croisements multipliés avec ceux des îles de la mer du Sud, qui lui sont supérieurs pour la taille et pour la qualité de la graisse et de la chair. Toutes les espèces de volailles n'ont pas moins bien réussi que nos grands animaux, et les basses-cours pullulent de différentes variétés d'oies, de poules, de canards, de dindes, de faisans, etc., dont plusieurs paraissent préférables à nos plus belles espèces européennes.

« L'intérêt du voyageur s'accroît encore lorsqu'il vient à visiter l'intérieur des habitations qu'il rencontre. Sous ces toits agrestes, au milieu de ces forêts profondes, habitent en paix des brigands qui étaient

naguère la terreur de l'Europe, et qui, familiarisés pour ainsi dire avec le besoin du crime, semblaient ne devoir attendre d'autre terme à leurs forfaits que le supplice et la mort; là vivent ces escrocs, ces filous, ces fripons de toute espèce, misérable vermine qui paraît se multiplier d'autant plus que notre état social se perfectionne davantage. Tous ces malheureux, jadis le rebut et la honte de leur patrie, sont devenus, par la plus inconcevable des métamorphoses, des cultivateurs laborieux, des citoyens heureux et paisibles....

« Pour jouir à notre aise de ce tableau touchant, nous entrions souvent, M. Bellefin et moi, dans ces habitations champêtres. L'accueil le plus obligeant nous était fait partout; et lorsque nous venions à voir les soins empressés des mères pour leurs enfants, et que nous nous rappelions que peu d'années auparavant ces mêmes femmes étaient étrangères à tout sentiment délicat, cette nouvelle révolution dans les mœurs nous inspirait les réflexions les plus attachantes et les plus douces.

« Enfin nous arrivâmes à la vue de Paramatta : assise au milieu d'une plaine agréable, sur le bord de la rivière du même nom, rivière que de petits bâtiments peuvent remonter jusque-là, cette ville est moins considérable que Sydney; elle se compose de cent quatre-vingts maisons environ, qui forme une très-grande rue parallèle à la rivière, et coupée à angle droit par une autre rue plus petite, qui d'un côté vient aboutir à un pont de pierre, et de l'autre se prolonge jusqu'à l'église. Ce dernier édifice, dont la construction est lourde et grossière, n'était pas encore terminé lorsque nous le visitâmes.

« A l'une des extrémités de la grande rue de Paramatta, on remarque des casernes susceptibles de recevoir deux cent cinquante à trois cents hommes d'infanterie : elles sont construites en briques, forment une espèce de grand fer à cheval, et ont en face une place bien entretenue et bien sablée, où les troupes de la garnison peuvent faire leurs exercices ordinaires.

« Le total de la population de Paramatta, en y comprenant sa garnison et les fermes voisines, peut être évalué de quatorze à quinze cents individus (1), livrés presque tous à la culture des terres, au soin des troupeaux et à la pratique d'un petit nombre d'arts mécaniques. On y trouve un hôpital bien entretenu, une prison assez forte, une maison de travail pour les femmes déportées, une maison d'éducation publique pour les jeunes filles de la colonie, etc. etc. »

La fin des deux campagnes ne répondit pas à ces heureux commencements. Épuisés par les fatigues et les maladies, bien peu des hardis navigateurs qui avaient visité Sydney à la suite du capitaine Baudin revirent le sol natal. Le chef de l'expédition lui-même mourut à l'Ile-de-France.

De son côté, Flinders, après une navigation pénible, fut arrêté par un naufrage dans le cours de ses travaux. S'étant sauvé à bord d'un petit navire, *l'Investigator,* construit au Port-Jackson, il vint chercher à l'Ile-de-France l'hospitalité qu'avait reçue Baudin à Sydney deux ans auparavant. Malheureusement la guerre avait de nouveau éclaté entre les deux peuples. Plus d'un vaisseau anglais cherchait alors à pénétrer dans les

(1) Elle s'élève aujourd'hui à dix mille habitants.

colonies françaises; le signalement de *l'Investigator* ne pouvait se rapporter au navire que montait Flinders, et, par suite de cette erreur, le savant navigateur fut retenu prisonnier par ordre du général Decaen, gouverneur de l'île. Malgré les démarches des marins et des savants les plus illustres de la France, Flinders n'obtint la liberté qu'en 1810.

CHAPITRE X

Activité et richesse de la colonie. — Extension des relations commerciales. — Amélioration de la population de la colonie. — Enlèvement d'un bâtiment par des *convicts*. — Esprit processif des colons. — Fondation d'un journal à Sydney. — Prise de possession de la terre de Van-Diémen. — Avantages de cette nouvelle colonie. — Fondation d'Hobart-Town. — Décadence de la colonie de Norfolk. — Évacuation de cette île. — Fondation d'York-Town sur la terre de Van-Diémen. — Révolte des *convicts* irlandais. — Elle est apaisée. — Abondance extraordinaire des récoltes de 1804 et 1805. — Amélioration extraordinaire des races animales. — Abus de la faculté de créer des billets à ordre pour remplacer le numéraire. — Modification introduite dans l'administration de la justice. — Fin de l'administration de King. — (1800-1806.)

A l'époque où les navires de découverte commandés par le capitaine Baudin sillonnaient les mers de l'Australie, chaque jour ajoutait à l'importance des établissements anglais. Le nombre des habitations s'accroissait rapidement ; des carrières venaient d'être reconnues ; King encourageait les constructions nouvelles ; et à Sydney, comme à Paramatta, des édifices en pierre s'élevant de toutes parts, remplaçaient les premières maisons en bois qui commençaient à tomber en ruine ; le gouverneur ne permettait de les relever qu'avec une architecture meilleure et sur un alignement régulier.

Tous les végétaux utiles naturalisés sur ces bords multipliaient à l'envi les sources de richesses ; seule

dans cette transplantation si heureuse, la vigne, malgré les premières apparences les plus favorables, trahissait l'espoir de l'Angleterre, qui, dans ses immenses possessions, n'avait pas encore trouvé un sol convenable à son importante culture. Des vignerons de Bordeaux, amenés à grands frais dans la colonie, cherchaient en vain à protéger les ceps transportés des Canaries, du Cap ou de Bordeaux, contre l'influence pernicieuse des vents du nord-ouest et les ravages des insectes destructeurs.

Nous avons vu dans la relation de Péron que la multiplication des troupeaux, favorisée par le croisement des plus belles races et par la nature aromatique des végétaux indigènes, offrait à la colonie un élément plus certain de prospérité.

Pour les vêtements et pour les vivres, la colonie pouvait maintenant se passer de la métropole. L'esprit d'entreprise, qui accompagne dans tout l'univers les enfants de la Grande-Bretagne, commençait à créer des richesses. Des manufactures s'élevaient : on se livrait surtout avec ardeur à la pêche des phoques et de la baleine, et la marine coloniale expédiait vers le détroit de Bass des sloops et des schooners construits dans ses chantiers.

Une activité toujours croissante régnait dans le mouvement du port. De nombreux navires partis des points du globe les plus opposés s'y réunissaient pour parcourir ensuite toutes les mers. Des vaisseaux de la marine royale apportaient des *convicts*, tandis que les bâtiments du commerce et les baleiniers venaient chercher quelques jours de repos dans une relâche hospitalière. Des expéditions dirigées par les armateurs de la colonie se dirigeaient vers le cap

de Bonne-Espérance ou les îles de la Société, et les produits de la Nouvelle-Galles-du-Sud, transportés sur des bâtiments dont la moindre parcelle provenait de ses richesses intérieures, révélaient au monde les rapides progrès d'un peuple improvisé.

La population de la colonie avait été sensiblement améliorée par l'envoi d'un grand nombre d'Irlandais déportés pour délits politiques. Plusieurs Français, exilés de leur patrie par les désastres révolutionnaires, donnaient à la fois l'exemple du travail et celui de l'industrie. Les *convicts* émancipés, témoins de plusieurs fortunes presque subitement conquises, appréciaient de mieux en mieux toutes les ressources de leur position nouvelle, et l'ordre public était rarement troublé.

Cependant le projet de fuir la colonie fermentait toujours dans les têtes les plus turbulentes, et une entreprise audacieuse ranima chez plusieurs *convicts* des espérances assoupies. Un ancien lieutenant de marine, nommé Stewart, méditait depuis longtemps les moyens de s'emparer d'un bâtiment : sûr de réunir au dernier moment assez d'hommes déterminés, il n'avait aucun complice. Un navire richement chargé était à l'ancre, muni de provisions pour un long voyage : Stewart invite séparément les *convicts* sur lesquels son choix s'est arrêté à venir le joindre près de la rade à une heure convenue : là il leur expose ses plans ; aussitôt une chaloupe est enlevée, et en peu d'instants Stewart et ses compagnons, maîtres du bâtiment, ont emprisonné l'équipage. Ce navire se nommait *le Harrington*. Déjà il cinglait à pleines voiles lorsque ce coup de main hardi fut aperçu. Mais le succès ne devait pas couronner un projet si audacieux. Une

frégate anglaise captura les fugitifs dans les mers de l'Inde, et bientôt une tempête engloutit les deux navires sur les côtes de l'île de Luçon.

Des tentatives fréquentes d'évasion et l'esprit singulièrement processif des planteurs réclamaient, bien plus que la sûreté publique, la vigilance continuelle de l'autorité. Comment croire que, dans un État dont les archives renferment si peu de contrats civils, la profession d'homme de loi ait pu conduire en peu d'années à la fortune? Le fait est cependant attesté par les témoins les plus dignes de foi; et ce n'était point une exception, c'était la règle commune.

Aucune amélioration sensible ne s'était introduite chez les peuplades indigènes. On remarquait seulement, et cette observation ne doit point être négligée par les philologues, que, connaissant à peine quelques-unes des locutions anglaises les plus habituelles, ils n'ignoraient aucun des mystères de ces vocabulaires des prisons qui forment, sous le nom d'*argot,* un idiome à part dans la langue nationale.

La Nouvelle-Galles devait bientôt avoir une littérature à elle. Déjà le gouverneur publiait un journal hebdomadaire, sous le titre de *Sydney's Gazette and New-South-Wales Advertiser* (Gazette de Sydney et Moniteur de la Nouvelle-Galles-du-Sud), et la malignité publique se repaissait de ces nouvelles à la main qui ont fait si souvent les délices des plus grandes nations. Sydney comptait des frondeurs et des pamphlétaires, des caricatures et des écrits anonymes. Ces satires, plus ou moins spirituelles, étaient le plus souvent dirigées contre les actes de l'autorité et contre la personne du gouverneur lui-même. L'amour-propre intéressé de King ne parvint point à découvrir les auteurs d'un tel

calculs rigoureux établissaient pour l'île de Norfolk un surplus de dépenses excédant de beaucoup ses produits. Des défrichements exécutés sans aucune mesure avaient entièrement détruit le rempart des grands arbres qui, la préservant de l'influence des vents d'est, garantissaient l'abondance de ses récoltes. Dès l'administration de Hunter, on avait commencé à proclamer hautement que l'occupation de l'île de Norfolk entraînait des frais considérables, sans offrir aucun avantage qui ne lui fût commun avec la Nouvelle-Galles; on insistait surtout sur les difficultés de l'approche, défendue par la violence des vagues et la continuité des récifs. Enfin, après de longues discussions, l'abandon fut décidé. Cependant les colons obtinrent l'option de demeurer dans l'île sans secours du gouvernement, ou d'être transportés à la terre de Van-Diémen avec quelques avantages. Le gouverneur promettait à quiconque accepterait cette expatriation nouvelle le transport ou le remplacement de ses troupeaux, de ses meubles, de ses instruments aratoires. Une concession de quatre acres devait tenir lieu d'un acre de terrain cultivé, et la perte des terrains en jachères devait être réparée par une étendue double. Le service de deux *convicts* et des vivres pendant une année complétaient les promesses qui devaient favoriser l'émigration.

La plupart des habitants de l'île de Norfolk furent transportés au Port-Dalrymple, sur la rivière de Tamar, où la ville d'York-Town s'élevait, sous l'administration du lieutenant-colonel Paterson, chargé de diriger ce second établissement formé sur la terre de Van-Diémen. Plusieurs choisirent le séjour d'Hobart-Town, et quelques-uns préférèrent rester dans

leurs premiers établissements, où, livrés à leurs seules ressources, ils réalisèrent de grands bénéfices en fournissant des vivres frais aux baleiniers et aux navires de commerce.

Des soins plus graves encore que ce développement du système de colonisation ne tardèrent pas à captiver toute l'attention du gouverneur. Déjà plusieurs fois la tranquillité publique avait été compromise par la turbulence des *convicts* irlandais, qui formaient alors près de la moitié de la population. Déportés la plupart pour délits politiques, c'étaient des hommes résolus qui avaient pris les armes dans les insurrections de l'Irlande; et si la nature de leurs fautes n'entraînait aucune dégradation morale, elle devait faire redouter des émeutes difficiles à réprimer. Sur ces bords éloignés, ils rêvaient, comme sur leur terre natale, le secours d'une expédition française, et chaque jour ramenait la crainte de quelque coup de main audacieux.

Cette crainte n'était que trop légitime: tout à coup deux cents *convicts* irlandais, employés à des défrichements près de la ville naissante de Castle-Hill, arborent l'étendard de la révolte. Bientôt maîtres des armes et des munitions des planteurs les plus voisins, ils se dirigent tumultueusement vers les magasins publics près de l'Hawkesbury. Déjà, entraînant sur leur passage tous leurs compatriotes, ils marchaient au nombre d'environ treize cents vers Paramatta, lorsque, atteints dans leur route par un détachement du corps de la Nouvelle-Galles sous les ordres du major Johnston, ils en vinrent aux mains avec les troupes régulières, qui ne tardèrent pas à les dissiper. La mêlée fut peu sanglante. Des promesses d'amnistie contribuèrent à

et même tourner leurs armes contre sa personne.

La principale cause des désordres était l'abus de la faculté laissée aux colons de suppléer au défaut du numéraire par des billets à ordre ou par un signe représentatif, tel que les liqueurs spiritueuses. A peine voyait-on à Sydney quelques piastres d'Espagne. Le système du papier-monnaie mis en circulation par le gouverneur, et toujours accepté à Londres sans aucune difficulté, devait suffire à toutes les transactions de la colonie; mais la dangereuse liberté de souscrire des billets entraînait chaque jour des planteurs à se procurer des jouissances présentes par une simple signature, et multipliait dans la colonie le nombre des débiteurs insolvables. C'était une source féconde de contestations judiciaires qui rendaient les habitants de Sydney le peuple le plus processif peut-être de l'univers entier. Aussi tout le numéraire de la colonie était-il presque exclusivement partagé par les hommes de loi et les débitants de liqueurs spiritueuses.

En cet état de choses, quelques modifications avaient été introduites dans l'administration de la justice; l'unanimité des voix était exigée pour la peine capitale, et la cour de vice-amirauté devait, d'après une organisation nouvelle, se composer du juge-avocat et de douze membres choisis parmi les habitants les plus distingués dans les entreprises agricoles et commerciales.

Tel était l'aspect en général satisfaisant qu'offrait la colonie après six ans d'administration du gouverneur King. Il avait habilement continué l'œuvre de Philip et de Hunter, et acquis honorablement ses droits à la retraite. Il obtint la permission de se retirer dans sa terre natale, laissant à son successeur une tâche qui ne devait rien présenter de pénible, si l'union se

rétablissait solidement entre l'autorité civile et l'autorité militaire. Malheureusement le nom de ce successeur donnait peu d'espoir de voir réaliser ce vœu des bons citoyens de la colonie.

CHAPITRE XI

Nomination du capitaine Bligh au gouvernement de la Nouvelle-Galles. — Préventions des colons contre le nouveau gouverneur. — Rigueur arbitraire de son administration. — Plaintes et murmures des colons. — Arrestation du capitaine Mac-Arthur. — Soulèvement contre Bligh. — Sa déposition. — Incertitude historique. — Johnston. — Administration intérimaire. — Prospérité de la terre de Van-Diémen, appelée désormais *Tasmanie*. — Les *Bush-Rangers*. — Arrivée du gouverneur Macquarie. — Son début. — Son caractère. — Débordements de l'Hawkesbury. — Mesures prises par Macquarie. — Son activité. — Travaux publics. — Progrès de l'industrie. — Alignements. — Mort de Collins. — La Tasmanie. — Fin de l'affaire de Bligh. — Indigènes. — Village-modèle. — Marché public. — Dollars de l'Inde. — Sécheresse de trois ans. — Découverte d'un passage dans les Montagnes Bleues. — Création d'une route. — Voyage de Macquarie au delà des Montagnes Bleues. — Fondation de Bathurst. — (1807-1815.)

Le capitaine William Bligh fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles-du-Sud en remplacement du capitaine King. C'était un marin distingué, ancien compagnon de Cook, comme son prédécesseur. Il était déjà connu par deux voyages entrepris pour naturaliser l'arbre à pain dans les Antilles, et chercher un nouveau passage de l'océan Pacifique aux mers de l'Inde. Malheureusement il y avait dans sa carrière navale un épisode qui inspirait aux habitants de Sydney des préventions fâcheuses. A l'époque où il commandait *la Bounty*, frégate de la marine royale,

l'équipage, après s'être révolté contre lui, s'était emparé du bâtiment, et avait abandonné le capitaine sur une frêle embarcation à la merci des flots (1). Cet événement, qui avait eu un immense retentissement, était attribué surtout à des abus de pouvoir et à une excessive rigueur de la part du capitaine Bligh.

Que cette réputation ait pu contribuer au choix de Bligh, c'est ce qu'il est permis de penser sans inculper le ministère anglais. Pour une population presque entièrement composée d'hommes longtemps en hostilité ouverte avec les lois de leur pays, la faiblesse d'un gouverneur devait sembler plus à craindre que sa sévérité; et si des débats judiciaires avaient mis au jour des torts réels et une dureté sans excuse, il était constant aussi que l'espoir de jouir de toutes les douceurs de l'existence sous le climat enchanté de Taïti avait surtout entraîné les matelots à la révolte. Quelque dangereux qu'il fût de confier à Bligh un pouvoir sans limite, on pouvait se flatter qu'instruit par une leçon cruelle, il n'en abuserait point, et saurait se renfermer dans les bornes d'une sévérité sans passion.

Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et les craintes

(1) Cette révolte avait eu lieu le 28 avril 1789. Bligh fut embarqué de force, avec dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles, dans une chaloupe de vingt-deux pieds de long, et abandonné au milieu de l'Océan, dans l'archipel des îles des Amis. Avec cette frêle embarcation non pontée, Bligh effectua une traversée de quatre cent quatre-vingt-deux myriamètres en quarante-huit jours, et aborda, sans avoir perdu un seul homme, à l'île de Timor. De là il gagna Batavia et revint en Angleterre, où il continua sa carrière maritime et obtint de l'avancement.

Une partie de l'équipage de *la Bounty* se réfugia dans l'île de Pitcairn, où elle s'établit avec des femmes amenées de Taïti. Cette île est encore occupée aujourd'hui par les descendants de ces singuliers colons. Cette révolte a fourni à Byron le sujet de son poëme de l'*Ile* ou *Christian et ses compagnons*.

des colons ne tardèrent pas à se justifier. Bligh s'était fait une idée fausse de la société nouvelle qu'il était appelé à régir. Convaincu de la nécessité d'une administration forte, il prit trop souvent l'arbitraire pour l'énergie, et la rigueur pour la fermeté. Une fois entré dans cette carrière périlleuse, sans conseillers d'une position assez indépendante, sans surveillance possible de la mère patrie, sans le contre-poids de la publicité, il fallait une âme bien au-dessus du vulgaire pour savoir s'arrêter, et Bligh s'abandonna tout entier à l'enivrement du pouvoir. Quelque exagération qu'un observateur impartial reconnaisse dans les plaintes unanimes de la colonie et dans les prétentions contrariées de ses principaux membres; quelque part qu'il faille faire à la susceptibilité des intérêts froissés, en opposition avec l'intérêt général, l'histoire doit flétrir un despotisme militaire porté jusqu'à la déraison. La doctrine du bon plaisir avait remplacé la légalité ; et Bligh, s'écartant à chaque pas de la ligne tracée par ses honorables prédécesseurs, se livrait à toute la violence, à tous les caprices d'un caractère qui ne connaissait aucun frein. Sous lui, le droit le plus précieux du gouverneur, le droit de faire grâce, tomba en désuétude. Une administration sans principes déterminés, toujours exceptionnelle dans ses détails, toujours partiale dans les distributions de *convicts,* des vexations, des préférences également sans motifs, des contrariétés continuelles pour quiconque encourait le déplaisir de Bligh, réunirent bientôt dans une haine commune les officiers et les colons, les condamnés et les soldats. Effet bizarre des passions humaines! cet accord unanime de la colonie, que les premiers gouverneurs, malgré de constants efforts, n'avaient jamais pu se

flatter d'obtenir, quelques mois d'une administration illégale le firent régner pour la première fois.

Dans toute la Nouvelle-Galles on ne s'entretenait que de l'égoïsme capricieux du gouverneur, de son insatiable cupidité, de son avarice sordide ; Bligh, indifférent à ces murmures, continuait à se livrer sans contrainte à toutes ses passions ; des concessions furent annulées sous les plus frivoles prétextes, des maisons démolies sans indemnité comme sans raison d'utilité publique ; on vit des hommes libres emprisonnés sans aucune forme légale, et fouettés publiquement sans condamnation judiciaire. A toutes les plaintes qui s'élevaient, Bligh, se complaisant dans une froide ironie, répondait par le conseil d'interjeter appel de ses décisions devant les tribunaux d'Angleterre. Mais ce fut surtout dans la prohibition des liqueurs spiritueuses que le nouveau gouverneur, incapable d'aucun ménagement, développa toute la dureté de son caractère ; c'était toucher la plaie la plus sensible de la colonie. Sans doute le bon ordre exigeait, dans cette matière d'un intérêt si pressant, l'exercice d'une grande sévérité, et plus d'une fois la colonie avait souffert, dans ses premières années, de l'inexécution des lois prohibitives ; mais, sans se départir en rien de ses devoirs, Bligh aurait pu, par quelques actes d'indulgence, éloigner de lui une partie de la responsabilité des mesures nécessaires. Il préféra braver l'opinion, et la colonie tout entière lui attribua exclusivement le maintien d'une législation que repoussaient tant d'intérêts privés. Dans cet état de choses, la contrebande promettait d'immenses avantages ; elle se faisait avec audace, et la rumeur publique accusa le gouverneur d'en partager les profits illicites avec le plus riche concessionnaire de la colonie.

Soudain, soit passion, soit justice, soit intérêt froissé, soit seulement désir de se laver d'un soupçon déshonorant, Bligh fait arrêter son prétendu complice. C'était le capitaine John Mac-Arthur, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Doué d'une aptitude remarquable pour les entreprises agricoles, et d'un esprit de conduite trop rare parmi ses concitoyens, Mac-Arthur avait vu prospérer tous ses établissements. Ses succès n'avaient pas manqué de faire des envieux : la veille encore l'opinion générale lui imputait, à tort peut-être, une partie de l'odieux que faisaient peser sur le gouverneur les mesures prohibitives relativement aux liqueurs spiritueuses. Un instant suffit, comme cela arrive souvent sur de plus grands théâtres, pour le transformer en héros de la faveur populaire. Sa fortune rapide, la supériorité de son rang et de ses connaissances, le bruit de son ancienne intelligence avec le gouverneur, tout fut oublié. La colonie ne vit plus en lui que le défenseur de ses droits, victime de la cupidité de Bligh; la jalousie, qui calculait naguère les immenses avantages obtenus par Mac-Arthur de l'introduction frauduleuse des liqueurs prohibées, se tut devant l'éloge d'une généreuse indépendance, bravant avec non moins d'énergie que de raison des lois arbitraires et intolérables.

Bligh ne parut pas s'occuper de cette disposition nouvelle des esprits. Confiant dans l'évidente culpabilité de son prisonnier, il se reposait pour cette fois sur l'observation des formes légales, quand tout à coup, le 26 janvier 1808, éclate un soulèvement militaire; les troupes entourent en bon ordre l'hôtel du gouverneur, un détachement y pénètre sans résistance, et Bligh, découvert dans la couche de l'un des derniers

serviteurs de sa maison, est conduit devant le lieutenant-colonel Georges Johnston, commandant en chef de la garnison. Pâle et muet de crainte, le gouverneur croyait toucher à ses derniers instants. Mais aucune démonstration hostile, aucune insulte ne l'accueillit. Autour de lui le plus grand calme; dans tous les yeux une ferme résolution. Frappé de stupeur, à peine put-il entendre les assurances formelles de Johnston, qui lui promettait la vie sauve, et lui assignait pour prison l'hôtel du gouvernement, jusqu'au jour où il pourrait s'embarquer pour l'Angleterre.

Ainsi se termina en moins d'une heure, et sans effusion de sang, une révolution qui chez un tel peuple semblait devoir causer tant de déchirements. La tranquillité publique ne fut pas un seul instant compromise ; aucun *convict* ne prit une part active au mouvement; mais la colonie vit avec une joie unanime la déposition de Bligh. Aucun travail ne fut interrompu; on eût dit que chacun des membres d'une société formée de tant d'éléments inflammables, voulait justifier cet abus de la force par la plus stricte observation de l'ordre.

Un demi-siècle ne s'est pas encore écoulé depuis cet événement; cependant, au milieu de tant de contemporains, après tant de récits publiés, après des débats solennels, il est impossible de constater d'une manière précise quelles manœuvres l'ont préparé. Il y avait tant d'intérêt de la part de Bligh à exagérer l'odieux de la révolte, tant d'intérêt de la part de la colonie tout entière à pallier la faute commune, que ce fait, si rapproché de nos jours, doit demeurer à jamais un exemple frappant d'incertitude historique.

Quelques présomptions plausibles permettent seu-

lement de soupçonner dans le capitaine Mac-Arthur le fauteur aussi bien que la cause accidentelle de la révolte. Il est certain qu'il avait pris un grand ascendant sur l'esprit du lieutenant-colonel Johnston, homme de moyens peu étendus, mais plein de droiture, qui, sans s'écarter jusque alors du devoir de l'obéissance passive, avait souffert plus qu'aucun autre de l'intolérante autorité du gouverneur. Que l'ambition du commandement, que l'espoir de succéder à Bligh aient puissamment contribué à l'entraîner à la révolte, c'est une opinion qu'il n'est pas plus permis de rejeter que d'admettre sans réserve; mais il est surtout probable que, croyant le bonheur de la colonie attaché à l'éloignement de Bligh, et doutant à peine de l'approbation du ministère, quand tous les faits seraient bien connus à Londres, Johnston se laissa facilement persuader par Mac-Arthur. Dans la disposition unanime des esprits, une trame habilement préparée n'était pas nécessaire; il n'était pas besoin de réunir des conjurés ; il suffisait de se mettre à la tête des troupes et de marcher droit à l'hôtel du gouverneur. Telle est l'opinion la plus vraisemblable sur un acte qui ne sera jamais bien clairement expliqué.

L'administration de Bligh avait duré dix-huit mois sans se signaler par aucun établissement d'utilité publique, et jusque alors elle n'avait tenu place que par des griefs dans les annales de l'Australie. Il n'était pas permis d'attendre du lieutenant-colonel Johnston, son successeur provisoire, une marche active et des plans suivis, tant qu'un jugement définitif n'aurait pas été porté à Londres sur la suspension du gouverneur. La colonie allait voir ses développements ralentis par un de ces *interim* qui, chez des peuples plus avancés dans

l'ordre civil, se bornent à l'expédition des affaires de détail, en tenant en réserve tous les grands intérêts et toutes les améliorations projetées. Mais l'impulsion était donnée, et l'événement le plus capable de compromettre la colonie n'ayant pas immédiatement entraîné de suites fâcheuses, la marche du temps devait suffire pour amener d'elle-même quelques résultats heureux. Sydney avait plus besoin encore de vieillir sans trouble que d'être bien administrée.

Deux années se passèrent ainsi jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, sans incidents comme sans progrès remarquables. Si quelques missionnaires protestants, exilés de Taïti par les dissensions du règne de Pomaré II, n'étaient pas venus chercher un asile à Sydney, l'histoire de cette époque se réduirait, comme de longues périodes des antiques annales, à l'ordre chronologique des successeurs provisoires du chef de l'État. Le lieutenant-colonel Johnston, appelé à Londres pour rendre compte de sa conduite, remit les rênes de l'administration au lieutenant-colonel Joseph Foveaux, qui bientôt les céda lui-même au colonel William Paterson, lieutenant-gouverneur de la colonie. Par une étrange fatalité, le papier ayant entièrement manqué à Sydney, la gazette hebdomadaire dut cesser de paraître pendant plusieurs mois. Une telle lacune dans la publication des actes du gouvernement ajoute encore à l'obscurité de cette période historique.

La terre de Van-Diémen, ou plutôt la Tasmanie, comme nous l'appellerons désormais pour nous conformer à l'usage établi par les géographes modernes (1),

(1) Les géographes modernes donnent avec d'autant plus de raison le nom de Tasmanie à la grande île découverte par Tasman, qu'à l'extré-

offrait à la même époque un spectacle plus animé. Quelques essais agricoles, mal dirigés d'abord, dans l'ignorance du climat et de ses ressources, avaient fait place à des travaux mieux suivis, et déjà une sorte de rivalité commençait à naître entre Hobart-Town et Sydney. Une exploration plus exacte que les premières excursions avait révélé dans la jeune colonie des avantages inespérés : la nature du sol fertile sur tout le littoral, plus fertile encore dans l'intérieur des terres; l'abondance des eaux, la beauté des lacs, la largeur des rivières, la sûreté des havres, la présence reconnue de mines de fer, tout se réunissait pour justifier l'occupation de cette île, déjà si importante par sa situation.

Mais si la nature donnait aux nouveaux colons plus qu'ils n'avaient osé lui demander, l'ordre civil était loin de leur offrir la sécurité qu'ils avaient dû se promettre. Jamais Sydney, dans ses plus mauvais jours, n'avait eu à souffrir de semblables excès. L'intérieur des terres était ravagé par des bandes de déportés fugitifs qui attaquaient les planteurs à main armée, et poussaient l'audace jusqu'à menacer souvent dans d'insolentes lettres le lieutenant-gouverneur Collins et les magistrats. Telle fut la terreur semée par ces misérables, qu'un grand nombre de colons abandonnèrent leurs établissements commencés pour se rapprocher des postes occupés militairement ; mais l'autorité avait si peu de forces sous ses ordres, que l'impunité suivait presque toujours le crime. Un jour ces brigandages, qu'il sera difficile de couvrir entièrement d'un voile héroïque, tiendront une grande place dans les

mité opposée de l'Australie, à l'ouest du golfe de Carpentarie, existe une contrée aussi appelée terre de Van-Diémen.

souvenirs populaires de l'Australie. La littérature s'emparera probablement de ces annales, et le Rob-Roy de la Tasmanie, le fameux Lémon, surpris et tué dans son sommeil, dominera sans doute quelque composition dramatique ou romanesque, lorsqu'une tradition confuse aura réuni les actions des plus célèbres *bush-rangers* (rôdeurs de buissons) sur la seule tête de cet homme, qui a laissé son nom au lieu témoin de ses derniers instants et à un grand lac du voisinage.

Enfin, l'arrivée d'un gouverneur mit un terme à la situation incertaine de la colonie de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Ce nouveau magistrat suprême était le colonel Lachlan-Macquarie. Débarqué le 28 décembre 1809, il fut installé dans ses fonctions le 1er janvier suivant. Le bruit s'était répandu parmi quelques planteurs que le cabinet de Saint-James, éclairé par la déposition de Bligh, avait imposé des limites plus étroites à l'autorité de son successeur; mais l'événement du 26 janvier 1806 n'avait pas été considéré à Londres sous le même jour qu'à Sydney; et, loin de restreindre des pouvoirs qui, à une telle distance de la mère patrie, ne pouvaient être trop étendus, le ministère avait prescrit au colonel Macquarie de ne point modifier le système administratif suivi depuis la fondation.

Mais quelquefois, dans les gouvernements où le pouvoir n'est soumis à aucun contrôle, le caractère personnel du chef de l'État supplée aux garanties que refusent les institutions. L'Australie trouva dans son nouveau gouverneur un homme aussi humain que sage, aussi affable que populaire, un administrateur habile, exempt de toute passion, en garde contre l'enivrement de l'autorité, et avide d'améliorations. Chargé d'exprimer à la colonie le mécontentement du

roi, et de rétablir l'ordre, que le ministère n'avait pu croire aussi peu ébranlé, il engagea, dans une proclamation modérée, tous les habitants à oublier leurs discordes pour ne plus former qu'un peuple de frères; et, sans déployer un vain luxe de protestations de principes, il consacra aussitôt toutes ses veilles à diriger les progrès de la colonie.

La Nouvelle-Galles venait de supporter encore une fois le fléau d'un débordement de l'Hawkesbury; les troupeaux surtout avaient souffert de ce désastre. Un règlement plein de sagesse interdit provisoirement aux planteurs la faculté de mettre à mort, sans autorisation préalable, aucun animal domestique. Des navires furent expédiés pour se charger de riz et de blé dans les ports de l'Inde, et le gouverneur ne négligea aucun moyen de persuasion pour déterminer les planteurs à éloigner leurs établissements de ces rives dangereuses. Mais telle était l'abondance des terres d'alluvion que le Nil de la Nouvelle-Hollande déposait dans ses débordements, et la fertilité qu'elles promettaient aux agriculteurs, que l'année suivante seulement, après une inondation plus terrible encore, quelques colons commencèrent, avec l'aide du gouvernement, à transporter leurs bâtiments principaux sur les hauteurs voisines, et à reconnaître l'avantage de diviser leur culture pour en soustraire au moins une partie aux ravages du fleuve.

Bientôt, à la voix de Macquarie, une activité jusque alors inconnue s'établit dans l'administration, et des travaux urgents, que l'incertitude des affaires publiques avait fait abandonner, furent repris avec zèle, tandis que de nouvelles entreprises se poursuivaient avec un égal empressement. Un hôpital vaste, com-

mode et bien aéré, s'éleva comme par enchantement; et telle était à cette époque l'importance toujours croissante de la colonie, que la construction de cet édifice, commencée aux frais de l'État, fut achevée par trois capitalistes de Sydney, qui se contentèrent, en échange de leurs avances, d'une nouvelle concession de terrain. Déjà la valeur totale des propriétés était estimée sept cent cinquante mille livres sterling (18,750,000 francs), et l'industrie coloniale, prenant un essor nouveau, élevait des manufactures de draps communs, de poterie grossière, de chapellerie et de cordages.

D'autres améliorations, que la marche du temps et le maintien de la tranquillité publique ne suffisaient point pour amener d'elles-mêmes, exigeaient plus particulièrement les soins immédiats du gouverneur. Dans les premières années, aucune attention n'avait été donnée à la régularité de la ville naissante. Les édifices disséminés, pour ainsi dire, au hasard, faisaient de Sydney un labyrinthe presque inextricable. Malgré une vive opposition, Macquarie parvint à établir une apparence d'ordre dans ce chaos, et des alignements réguliers furent déterminés pour l'avenir. Le premier dénombrement exact date seulement de cette époque, où les rues de Sydney commencèrent à recevoir des noms. Vers le même temps un droit de péage fut établi pour l'entretien des routes, et une école publique instituée d'après la méthode lancastrienne.

La Tasmanie, veuve de son premier lieutenant-gouverneur, le colonel Collins, enlevé par une mort subite, ne réclamait pas moins les soins assidus de Macquarie; entièrement subordonnée à l'administration supérieure de la Nouvelle-Galles, elle ne recevait

de l'Angleterre que des navires chargés de *convicts;* pour tous les objets de nécessité première que son sol ne produisait pas encore ou ne produisait qu'en insuffisante quantité, elle dépendait sans réserve de la métropole des terres australes. Le gouverneur sut concilier les intérêts de Sydney et les besoins d'Hobart-Town. L'administration intérimaire de la terre de Van-Diémen passa successivement du lieutenant Edward Lord au capitaine William Murray et au lieutenant-colonel Andrew Geils.

Cependant la mère patrie avait les yeux ouverts sur la colonie pénale. Bligh venait de rendre compte de son gouvernement devant un comité de la chambre des communes, et le lieutenant-colonel Johnston se voyait traduit à Londres, avec le capitaine Mac-Arthur, devant une cour martiale. Mais si l'événement de 1808 restait hors de doute quant au fait matériel, comment, à une pareille distance des lieux, sans aucun moyen d'enquête, en présence des seules parties intéressées, apprécier avec exactitude toutes les circonstances d'un événement aussi étrange? Comment, sur de simples rumeurs, sur deux exposés contradictoires presque également revêtus des formes officielles, également suspects d'intérêt personnel, porter un jugement définitif?

Le dénoûment de ce drame judiciaire pouvait facilement se prévoir. Un seul fait restait à l'abri de toute incertitude, l'exemple d'insubordination donné par Johnston : il fut déclaré incapable de servir désormais dans les troupes du roi; et le capitaine Mac-Arthur, soit que l'évidence des torts de Bligh et l'obscurité de l'affaire eussent disposé les juges à l'indulgence, soit, comme le bruit s'en répandit alors, que l'influence

de ses amis et de sa fortune contribuât puissamment à atténuer les charges élevées contre sa conduite, le capitaine Mac-Arthur sortit triomphant de cette lutte, et revint à Sydney avec une concession de terrain plus considérable; on lui permit même d'embarquer un bélier et quatre brebis de pure race espagnole provenant des bergeries royales (1). Bligh continua avec avancement la carrière de la marine, et Johnston ne fut point contrarié dans sa détermination de se retirer à Sydney; là, au milieu d'une population qui voyait en lui une victime du bien public, il vécut au sein de sa famille, entouré de la considération générale; tandis que Mac-Arthur poursuivait avec une prospérité toujours croissante le cours de ses vastes entreprises.

Tous les essais tentés jusque-là pour introduire parmi les naturels de l'Australie les avantages les plus vulgaires de la civilisation étaient restés sans succès, et ces enfants de la nature, si peu ressemblants aux portraits de fantaisie des philosophes, ne devaient encore au contact des Européens que quelques vices de plus. Macquarie eut l'idée d'établir un village-modèle, espérant que la toute-puissance de l'exemple inspirerait aux peuplades indigènes l'amour de la vie sociale. En vain il fit bâtir des cabanes pour seize familles, qu'il plaça sous la direction d'un chef nommé Boaugaree, en qui l'on avait cru reconnaître une intelligence peu commune; en vain il distribua à ces nouveaux colons des semences, des instruments aratoires et des lots de

(1) Le capitaine Mac-Arthur a continué de prospérer dans ses entreprises, et a laissé une brillante fortune à ses enfants. Son fils, qui fait partie du conseil colonial, vient d'être nommé par le gouverneur de l'Australie l'un des commissaires chargés de représenter les intérêts de la colonie à l'exposition universelle de Paris en 1855.

terrain défriché ; ils ne firent aucun usage des ressources mises à leur disposition, et rien ne put les faire sortir de leur paresse et de leur apathie habituelles. Macquarie ne se rebuta point ; seulement, ajournant ses espérances à un avenir plus éloigné, il fonda une école pour les enfants indigènes. Nous verrons que cet essai ne réussit pas mieux que le premier.

Macquarie était plus heureux dans ses entreprises relatives au bien-être de la colonie. L'établissement d'un marché public et d'une halle à Sydney obtint une approbation unanime et un succès complet. Il en fut de même d'une mesure qui eut pour effet, en augmentant le numéraire, de faciliter le développement des relations commerciales. Il fit venir de l'Inde une somme de dix mille livres sterling en dollars ; pour entraver l'exportation, chaque pièce de monnaie avait été partagée en deux ; le centre, enlevé au moyen d'un emporte-pièce, était reçu sous le nom de *duny* pour quinze pences sterling, et le cercle pour cinq schellings.

Un fléau dont les conséquences auraient été bien plus funestes dans l'origine de la colonie, une sécheresse de trois ans (1812, 1813 et 1814) désolait alors les terres australes ; les troupeaux domestiques furent diminués d'un quart, et les troupeaux sauvages souffrirent une perte plus considérable encore.

Cependant ce temps de calamité marque dans les annales de la Nouvelle-Galles-du-Sud par une découverte importante, vainement tentée depuis l'établissement de la colonie, le passage des Montagnes Bleues. Après tant d'infructueuses tentatives, on avait fini par considérer comme une barrière infranchissable la chaîne de ces montagnes, qui se prolonge parallèlement à la mer, à une distance du littoral variant de

soixante-dix à cent cinquante kilomètres. D'ailleurs, comme la colonie n'occupait alors au nord et au sud du Port-Jackson qu'une faible étendue de cent dix kilomètres vers le nord et de cinquante-cinq vers le sud, le besoin de reculer les limites de l'État ne se faisait point sentir. Seul, un ardent amour des sciences pouvait porter à une entreprise de découvertes de ce côté, et il ne manquait pas d'esprits aventureux que cet appât suffisait pour tenter. Macquarie, depuis son entrée en fonctions, n'avait cessé d'encourager cette tendance; il trouva de dignes auxiliaires dans le lieutenant Lawson et MM. Blaxland et Wentworth, qui parvinrent, après des fatigues extrêmes et des obstacles sans nombre, à découvrir un passage à travers les Montagnes Bleues (1813). Sans s'avancer plus loin, ils revinrent à Sydney, fiers d'avoir, les premiers de tous les Européens, franchi cet obstacle, que les indigènes eux-mêmes regardaient comme insurmontable. Leurs traces furent aussitôt suivies par le sous-ingénieur Ewans, qui pénétra jusqu'à cent soixante kilomètres au delà du point nommé depuis le mont d'York, où s'étaient arrêtés Lawson et ses compagnons. Il donna quelques noms aux localités les plus importantes, et vint rendre compte au gouverneur du succès de son voyage.

Jusque alors on avait vu sur toutes les terres découvertes les voyageurs se frayer longtemps des sentiers avant que la nécessité des routes se fît assez impérieusement sentir pour commander des travaux dispendieux; mais, dans ce monde bizarre dont s'emparait une société non moins étrange, tout devait contrarier les règles invariablement suivies par l'antique civilisation. A peine Macquarie eut-il acquis la certitude de l'exis-

tence d'un passage à travers les Montagnes Bleues, qu'il donna l'ordre d'entreprendre une route sur les traces des derniers voyageurs, et qu'il en confia la surveillance et la direction à M. William Cox. L'émancipation fut promise aux déportés qui s'offrirent volontairement pour travailler sous ses ordres, et peu de mois suffirent à l'accomplissement de cet important ouvrage, sans perte d'un seul homme. L'été de 1813 avait vu la découverte d'un passage; dans les premiers mois de 1815, des voitures chargées pénétraient au delà des Montagnes Bleues par une route sûre et parfaitement tracée dans une longueur de cent cinquante kilomètres, dont soixante-quinze au moins étaient bordés de rivières ou de ravines profondes. Plusieurs stations furent établies de distance en distance, avec des postes de vétérans; et le gouverneur, accompagné de lady Macquarie, voulut visiter aussitôt ces nouvelles possessions de l'empire britannique. Dans sa suite on remarquait auprès du docteur Redfern, du géographe Mechan et du peintre naturaliste Lewin, MM. Ewans et Oxley; l'un venait d'étendre les découvertes, l'autre allait bientôt leur donner une extension nouvelle. Cette expédition traversa sans fatigues les collines arides, les précipices continuels, les rochers à pic, les bois touffus et épineux où les premiers découvreurs avaient trouvé d'impénétrables barrières. Macquarie donna en passant des noms à quelques points remarquables; un amphithéâtre où la vue n'aperçoit point de bornes reçut l'illustre nom de Pitt. Le 7 mai 1815, le gouverneur détermina près de la rivière de Lachlan, sur un plateau assez élevé pour n'avoir point à craindre le fléau de l'inondation, l'emplacement où allait s'élever, non la première cabane, mais la première ville. Cette capitale

naissante d'une province encore inhabitée reçut le nom du lord secrétaire d'Etat des colonies, Bathurst, et le 19 mai Macquarie était de retour à Sydney, satisfait de son exploration à travers de riches plaines qui, vues de loin, semblaient déjà cultivées. On n'avait rencontré que quelques tribus inoffensives et errantes, dont le langage n'offrait aucun rapport avec celui des peuplades de l'autre côté des montagnes, et l'on n'avait découvert aucune rivière navigable. Un rapport officiel fit connaître à la colonie les premiers résultats et l'importance de la découverte, tandis que des dépêches adressées à Londres réclamaient l'ordre de coloniser ces nouvelles provinces.

CHAPITRE XII

Tasmanie. — Launceston. — Fondation de Georges-Town. — Commerce d'exportation. — Les Bush-Rangers. — Loi martiale. — Fondation d'une banque à Sydney. — Courses de chevaux. — Passage gratuit de femmes et d'enfants. — Voyage d'Oxley au delà des Montagnes Bleues. — Reconnaissance des côtes nord-ouest par Philip Parker-King. — Tableau de l'Australie en 1818. — Dénonciation contre Macquarie. — Macquarie songe à revenir en Europe. — Son voyage en Tasmanie. — Hobart-Town. — Fondation de quatre villes. — Port Macquarie. — Départ de Macquarie pour l'Europe. — (1815-1821.)

La terre de Van-Diémen, ou Tasmanie, voyait aussi s'élever une cité nouvelle; déjà la ville de Launceston, qui comptait si peu de jours, était menacée d'une décadence prochaine par la fondation de Georges-Town (1815-1816) sur un point favorablement situé. La seconde colonie des terres australes se signalait par des progrès plus rapides peut-être encore que ceux de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Une expérience de plusieurs années avait constaté tous les avantages du climat le plus convenable aux Européens qu'on eût découvert jusque alors sur la surface du globe. Une température également étrangère aux excès du froid et de la chaleur, exempte de ces variations subites trop communes à Sydney, semblait appeler surtout les Anglais à former des établissements. Telle était la

fertilité de cette terre, que, dès 1816 (1), les seuls domaines du colonel Geils produisirent plus de grains qu'il n'en fallait au gouvernement pendant une année entière pour la consommation des officiers, des soldats et des colons auxquels il distribuait des vivres. Le commerce d'exportation allait ouvrir à la colonie naissante une nouvelle source de richesses ; déjà des relations s'entamaient avec l'Ile-de-France, qui commençait à tirer des bestiaux d'Hobart-Town. Des grains étaient expédiés pour le Brésil et le cap de Bonne-Espérance, tandis que l'amélioration extraordinaire des laines, inférieures cependant encore à celles de la Nouvelle-Galles, promettait des bénéfices non moins certains.

Mais toutes ces causes de prospérité disparaissaient devant un horrible fléau qui chaque année menaçait de plus en plus l'existence de la colonie. La Tasmanie était toujours infestée par les plus audacieux brigandages. Dans les premiers temps, Sydney avait versé sur ces plages inhabitées l'écume de sa population. L'insuffisance de la force armée et des moyens de répression, la certitude de ne point se perdre dans des forêts sans bornes, et de trouver toujours sans travail des ressources assurées, de perfides intelligences, une longue impunité surtout avaient accru le nombre et l'audace des *bush-rangers*. Le meurtre, l'incendie, le pillage remplissent pour cette époque (1816-1817) les annales de la colonie. Les plus riches planteurs se réfugiaient dans les villes ; chaque jour les bruits les plus sinistres venaient redoubler la terreur publique.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer en passant que cette même année 1816 fut dans toute l'Europe une année de grande stérilité, suivie d'une disette dont le souvenir ne s'est pas encore effacé.

Les brigands s'étaient divisés en petites bandes, conduites presque toutes par des déserteurs ; l'une d'elles marchait sous les ordres d'un homme libre. Semblables à plus d'un titre aux bandits de la Corse, les *bush-rangers* faisaient une guerre à mort aux détachements envoyés à leur poursuite. Partout on ne s'entretenait que de troupeaux enlevés, de femmes entraînées dans les montagnes, et des épouvantables mystères de la *Plaine des Meurtriers*. Michael Howe, Geary, Mac-Caig, Jones, Wats, le Français Brune, principaux chefs de ces brigands, ont laissé un souvenir d'horreur et d'effroi qui ne s'effacera jamais de la mémoire des colons.

Tant d'excès ne pouvaient rester impunis; le lieutenant-gouverneur proclama la loi martiale; à sa voix tous les planteurs se réunirent aux détachements du 46ᵉ régiment, et, voulant payer à la fois de leurs fortunes et de leurs personnes, remplirent aussitôt une souscription pour mettre à prix les têtes des brigands les plus redoutés. La défiance, la désunion se mirent parmi les *bush-rangers;* des complots, des trahisons réciproques, et surtout le sort des combats, détruisirent en quelques mois ces bandes redoutées. Les uns acceptèrent une amnistie, les autres furent faits prisonniers et envoyés à Sydney, ou pendus avec des chaînes. Quelques-uns furent tués dans diverses rencontres, et la tranquillité publique parut enfin se rétablir.

Mais le germe des désordres n'avait pas été détruit. Plusieurs bandits amnistiés reprirent bientôt leurs habitudes licencieuses et vagabondes; jamais, depuis ce temps, la Tasmanie ne s'est vue complétement à l'abri des attaques des *bush-rangers*, quoique leur

nombre ait été souvent réduit, et que les moyens de répression soient devenus plus efficaces.

Les peuplades indigènes de la Tasmanie, plus intelligentes et plus belliqueuses que celles de la Nouvelle-Hollande, se montraient chaque année moins hostiles pour les colons; elles ne prirent alors aucune part aux déprédations des *bush-rangers*.

Le retour de l'ordre permit enfin de s'occuper aussi à Hobart-Town de ces améliorations que Macquarie introduisait avec tant d'ardeur et de rapidité dans la métropole des terres australes. La maison destinée à l'éducation des orphelins des deux sexes reçut à la fois un développement plus vaste et des règlements meilleurs. Entièrement élevés aux frais de la colonie, aucun de ces malheureux enfants n'était livré à lui-même sans avoir reçu le bienfait de l'éducation primaire et appris un art mécanique.

En 1818, une institution d'une haute importance fut fondée à Sydney. L'accroissement du numéraire, introduit par le progrès des relations commerciales et les soins du gouverneur, ne répondait pas encore à tous les besoins de la colonie. Des plaintes se perpétuaient sur la trop grande facilité de mettre des billets en circulation, même pour les sommes les plus modiques, et le peu de solvabilité de la plupart des endosseurs amenait de continuelles contestations judiciaires. A plusieurs reprises, des tentatives avaient été faites par les divers gouverneurs pour remédier à ces abus. Macquarie réussit à faire disparaître, comme par enchantement, les abus et les plaintes en favorisant la création d'une banque coloniale au capital de vingt mille livres sterling. La société, formée sous le nom de *Président et Compagnie de la Banque de la Nou-*

velle-Galles-du-Sud, fut établie d'après les principes qui dirigent les banques écossaises, et administrée par un président et six directeurs, élus annuellement par la majorité des actionnaires dans une assemblée générale. Chaque action devait être de cent livres sterling. Une charte, scellée du grand sceau de la colonie, garantit aux souscripteurs que dans aucun cas leur responsabilité ne pouvait s'étendre au delà de leurs mises de fonds. Cette banque devait escompter les effets à courte échéance, et faire des avances sur hypothèques au taux de dix pour cent. En peu de jours le fonds social s'élevait à douze mille six cents livres sterling. La société mit aussitôt en circulation des billets de deux schellings et demi, cinq et dix schellings, une et cinq livres sterling. Combien de cités florissantes de l'ancien monde ont attendu pendant des siècles entiers une semblable institution! Une société rivale ne tarda pas à s'établir sous le nom de *Banque Australienne,* et cette concurrence redoubla encore l'activité des transactions commerciales.

A côté de ces utiles institutions, une autre moins importante sans doute, mais qui annonçait l'état florissant de la colonie, s'introduisit à Sydney; nous voulons parler de l'usage national des courses de chevaux, que les habitants de Sydney, tranquilles sur leur avenir, établirent alors avec toute la solennité de la vieille Angleterre.

Une amélioration bien plus réelle mérita à la même époque la reconnaissance publique envers le gouverneur. Il parvint à obtenir du gouvernement le passage gratuit, sur les navires frétés par l'État, des femmes et des enfants des *convicts* émancipés, reconnus capables, par leur travail et leur conduite, de remplir dignement

les devoirs de chefs de famille. C'était à la fois retenir dans la colonie beaucoup d'hommes laborieux que des causes trop légitimes rappelaient en Europe, et augmenter, au grand avantage des mœurs, la population libre et le nombre des femmes, depuis longtemps sans proportion avec celui des hommes.

Au milieu des détails infinis d'une administration aussi étendue, l'exploration du vaste territoire découvert au delà des Montagnes Bleues n'avait point été négligée. Déjà quelques colons allaient former des établissements auprès de Bathurst, et, selon des ordres adressés par l'amirauté, une expédition conduite par l'inspecteur général Oxley pénétrait dans l'intérieur des terres, avec des provisions pour cinq mois. Dans le nombre des explorateurs on distinguait particulièrement le sous-ingénieur W. Ewans, qui tenait le premier rang après Oxley, et plusieurs botanistes et minéralogistes distingués. Cette exploration avait pour but principal de déterminer le cours ou au moins la direction du Lachlan, et de reconnaître s'il se jetait dans un lac ou dans la mer. Si le Lachlan était un fleuve, l'expédition devait constater le lieu précis de son embouchure et l'état du port qu'elle devait offrir. Un grand nombre d'observations sur la nature du sol, ses productions, les peuplades qui l'habitaient, les ressources promises aux établissements futurs, devaient ajouter un grand intérêt aux résultats de cette mission, qui fut remplie avec autant de soin que de talent. Oxley reconnut le cours du Lachlan, et rencontra sur son chemin des rivières et des torrents, sans découvrir ce fleuve navigable jusqu'à une grande distance dans l'intérieur des terres, dont l'existence trop problématique était l'objet des vœux et de l'attente de la colo-

nie. Une proclamation du gouverneur annonça à tous ses administrés le résultat de l'exploration d'Oxley.

La course que venait de faire Oxley dans l'intérieur des terres de l'Australie se combinait avec une expédition navale chargée de reconnaître sur les côtes nord et nord-ouest de ce continent les embouchures des fleuves. Cette importante mission avait été confiée à un savant officier de la marine, le lieutenant Philip Parker-King, fils du troisième gouverneur de la Nouvelle-Galles, choisi par les lords commissaires de l'amirauté. Le gouvernement anglais attachait la plus grande importance à ce voyage de découvertes; lord Bathurst avait donné lui-même les instructions les plus détaillées; King était arrivé d'Europe avec tous les instruments nécessaires, et le gouverneur avait reçu l'ordre de mettre à sa disposition des vivres, des matelots, et le navire qu'il jugerait le plus propre à son exploration. Macquarie s'empressa de l'aider de tous ses moyens, et King partit du Port-Jackson le 22 décembre 1817 pour faire le tour de l'Australie et explorer avec soin toutes les côtes encore mal connues de ce vaste continent. Son voyage dura près d'un an, et il se trouvait encore à Sydney à la fin de décembre 1818.

King ne pouvait contempler avec indifférence la prospérité si rapidement croissante d'une colonie à laquelle se rattachait le nom de son père. En neuf ans la population était doublée. L'Australie comptait environ trente-six mille habitants de race européenne, et quoique le nombre des femmes ne fût pas dans la proportion d'un cinquième avec celui des hommes, déjà l'on comptait dans cette population près de sept mille enfants. On ne connaissait encore sous ce climat salubre aucune maladie réellement endémique ; une

seule année on vit des fièvres régner à la fois à la Nouvelle-Galles et dans toutes les îles de l'Océanie; mais cet exemple unique, dont les causes ne furent pas bien déterminées, n'était pas de nature à inspirer des craintes sérieuses. Le climat de la Nouvelle-Galles favorisait singulièrement la multiplication des animaux domestiques. Les troupeaux de bêtes à laine surtout, sous ce ciel étranger jusque alors aux épizooties, s'augmentaient de la manière la plus étonnante. On comptait en 1813 environ soixante-cinq mille bêtes à laine, et près du double en 1821. Le nombre des bêtes à cornes s'accroissait proportionnellement, et déjà l'agriculture et même le luxe employaient plus de quatre mille chevaux. Les fleuves débordaient encore; mais, grâce à l'expérience, cet événement ne devenait plus un désastre public. Les champs que l'imprudence des premiers planteurs avait défrichés sur les rives de l'Hawkesbury et du Népéan, s'étaient changés en fécondes prairies, et les exploitations agricoles avaient été généralement reculées hors de l'atteinte des inondations.

La situation financière et commerciale de la colonie offrait un tableau non moins satisfaisant. Les armateurs du Port-Jackson avaient alors trois navires sur la route de l'Angleterre et sept sur celle de la Chine et de l'Inde, sans compter le commerce étranger entretenu avec le cap de Bonne-Espérance, l'Ile-de-France et Taïti. Une caisse d'épargne venait d'être ouverte à tous les dépôts au-dessus de deux schellings six pences, qui commençaient à porter un intérêt de sept et demi pour cent, dès que leur masse réunie formait un capital d'une livre sterling au moins. Cette institution de Macquarie, mal appréciée d'abord, ne tarda pas à

se populariser. La banque offrait à ses actionnaires des dividendes de douze pour cent, et tel était déjà le crédit de cet établissement, que la fuite du caissier avec tous les fonds confiés à sa garde n'interrompit pas un seul jour la circulation des billets. Le système financier de la colonie, longtemps entravé par les inconvénients inséparables d'un état provisoire, reçut enfin vers cette époque une sanction légale. Un acte du parlement régularisa toutes les taxes imposées jusque alors par l'administration, les maintint jusqu'à nouvel ordre, et donna un bill d'indemnité aux gouverneurs qui s'étaient succédé et à tous leurs agents. La ferme des droits de marché pour Sydney donnait déjà un revenu annuel de plus de six cent livres sterling.

Les soins du gouverneur s'appliquaient surtout à la propagation de l'instruction primaire, la plus sûre garantie de l'avenir. Malgré les nombreux établissements déjà existants et qui absorbaient un huitième du revenu public, Macquarie fonda en 1820 une école de plus, honorée du nom du roi George et destinée à recevoir cinq cents enfants. Ce système d'éducation publique était dispendieux sans doute, mais nullement à charge à la mère patrie, et la dépense ne pouvait balancer l'avantage de soustraire de bonne heure à l'influence de mauvais exemples, trop à craindre, une génération qui faisait tout l'espoir de la colonie.

Macquarie avait été sans contredit le gouverneur le plus zélé, le plus actif, le plus intelligent des véritables intérêts de la colonie, qu'eût encore possédé la Nouvelle-Galles-du-Sud. Cependant, malgré la circonspection de sa conduite, il n'avait pu éviter de froisser quelquefois des intérêts et des amours-propres. Long-

temps le monopole du commerce d'importation était resté entre les mains d'un petit nombre d'individus, véritables tyrans de comptoir, qui faisaient la loi aux consommateurs et aux revendeurs. Macquarie avait apporté remède à cet abus en fermant les yeux, malgré la sévérité des règlements, sur l'introduction de diverses marchandises par les navires de transport, et l'on conçoit sans peine combien son indulgence avait paru coupable au patriotisme intéressé des trafiquants dont elle restreignait les énormes bénéfices. Un autre grief, moins officiellement avoué, mais bien plus puissant, était reproché au gouverneur : c'était d'accueillir les familles des émancipés et celles des émigrés volontaires avec une égalité complète d'égards et de courtoisie. Pour bien comprendre toute l'importance de ce grief, il faut savoir que déjà à cette époque la classe des émancipés était la plus nombreuse, la plus riche et la plus active de la population ; que le plus grand nombre de ceux qui avaient su se créer une nouvelle existence par le travail montraient un retour sincère aux principes de l'honneur ; mais, malgré cet heureux changement, qui aurait dû faire oublier leurs erreurs passées, la classe des émigrés libres non-seulement refusait de frayer avec eux, mais affectait de les regarder comme des parias dont le contact était capable de souiller. Nous reviendrons plus tard sur les divisions qui existent entre ces deux classes, quand nous parlerons de l'état actuel de la société de Sydney. Macquarie pensait que l'institution même de la colonie avait eu pour objet l'amélioration des condamnés ; que ceux d'entre eux qui avaient subi leur peine et en outre donné des gages suffisants d'un retour sincère aux principes de l'honneur, étaient par le fait réhabi-

lités et devaient jouir de tous les avantages des autres citoyens; qu'à plus forte raison, leurs enfants, s'ils se comportaient bien, ne devaient, en aucune façon, avoir à souffrir des fautes de leurs parents. Ce principe était juste en lui-même; mais nous devons avouer que Macquarie en avait poussé un peu loin l'application en fermant sa maison à quiconque n'imitait pas son exemple ; c'était un acte d'impolitique intolérance dans un système de tolérance absolue. On accusait enfin le gouverneur de multiplier sans nécessité les édifices publics et d'employer les revenus de la colonie en dépenses exagérées et d'une utilité au moins contestable.

Tous ces griefs furent reproduits dans des pétitions adressées au bureau des colonies et à la Chambre des communes. Ces plaintes soulevèrent de violents débats au parlement; les députés de l'opposition inculpèrent avec violence tous les actes de l'administration du gouverneur Macquarie. Celui-ci fut faiblement défendu par les ministres, et une enquête fut ordonnée par la Chambre des communes sur la conduite de ce fonctionnaire.

En apprenant ces résultats des plaintes portées contre lui, Macquarie comprit que sa position envers ses administrés était complétement changée, et qu'il ne pouvait se dispenser d'aller lui-même à Londres présenter sa justification et porter des détails exacts sur l'état de la colonie. Cependant, avant de revoir l'Europe, il voulut, le premier de tous les gouverneurs, visiter l'établissement de la Tasmanie, qui devait tant à son administration.

Après une traversée de onze jours, le gouverneur vint débarquer dans un des mouillages les plus sûrs

de tout le globe, et se vit reçu dans une ville qui comptait déjà deux mille sept cents habitants et quatre cent vingt-une maisons régulièrement construites, quelquefois même élégantes. Hobart-Town offrit à ses regards tous les édifices publics nécessaires à la capitale d'une île importante : un temple, un hôpital, un hôtel du gouvernement, des quais, des casernes et une prison; trois lignes de routes principales étaient tracées dans diverses directions. La population de l'île, presque doublée en deux années, s'élevait à plus de six mille âmes, non compris les employés civils et militaires; et tout concourait à attirer de nouveaux habitants sous ce climat si favorable aux Européens. C'était l'Angleterre avec un plus beau ciel, des hivers moins rigoureux, des printemps et des automnes moins humides; c'était la Nouvelle-Galles avec une température un peu plus âpre dans la saison froide, mais sans sécheresse et sans inondations. Sur cette terre féconde, la multiplication des troupeaux était devenue presque innombrable, quoique le manque de chevaux se fît encore sentir sur quelques points, et que, pour les animaux domestiques, le choix des races premières laissât beaucoup à désirer. Déjà plus de dix mille acres d'un terrain aussi fertile que les bords de l'Hawkesbury avaient été défrichés. La Tasmanie ne produisait point, comme la Nouvelle-Galles, tous les fruits des contrées méridionales de l'Europe et de l'Amérique; mais sa température lui donnait encore d'immenses avantages sur le climat de l'Angleterre, tandis que son analogie plus marquée avec le sol natal attirait sur elle la préférence des émigrés. Telle était dans les environs d'Hobart-Town la clémence des hivers, que les pâturages n'étaient pas un seul instant aban-

donnés, et que nul colon ne préparait des approvisionnements à ses troupeaux pour la saison la plus rigoureuse. Des marchés abondamment pourvus, l'écoulement d'une partie des récoltes dans la Nouvelle-Galles pour une valeur de plus de trente mille livres sterling, de nombreux établissements industriels pour toutes les nécessités de la vie, telles que brasseries, tanneries, fabriques de draps communs, de chapeaux, de poterie, de savon, etc., et la faculté accordée aux colons de concourir tous, en proportion de leurs propriétés, à la fourniture des magasins publics : toutes ces circonstances et une administration sage garantissaient la prospérité de la seconde colonie des terres australes. Quelques abus s'étaient introduits à Hobart-Town, comme à Sydney, par la circulation trop facile des billets à ordre; mais l'usage des échanges en nature avait pris plus de crédit en Tasmanie. Les billets de banque de la Nouvelle-Galles étaient généralement acceptés, et allaient puissamment contribuer à la disparition des billets à ordre.

Macquarie examina avec soin tous les détails de l'administration; mais il ne borna pas là ses soins. Il savait bien que, malgré les plaintes dont le parlement avait retenti, l'avenir des colonies pénales était assuré; et, non content de réunir des preuves pour la défense de son administration, si injustement attaquée, il traça au lieutenant-gouverneur des plans positifs pour une extension prochaine. La position de quatre villes nouvelles fut alors déterminée, et le gouverneur revint à la Nouvelle-Galles pour préparer son départ.

La fondation d'un dépôt pénal pour les déportés reconnus incorrigibles fut un des derniers actes d'une administration pleine de sagesse. Le point de la côte où

venait se jeter la rivière d'Hastings, à deux cent vingt kilomètres au nord-est de Newcastle, fut choisi, sur la recommandation d'Oxley, son découvreur, et exploré de nouveau par Oxley lui-même, et à deux reprises différentes par le lieutenant King. Cet établissement ne dut d'abord recevoir aucun colon libre; mais tout annonçait qu'il ne tarderait pas à acquérir de l'importance. Il reçut le nom de Port-Macquarie. Jamais hommage n'avait été mieux mérité. Après avoir pourvu à l'organisation première de cet établissement, Macquarie, regretté de tous les gens de bien, s'embarqua pour l'Europe (novembre 1821), remettant les rênes de l'administration au savant général Brisbane, et laissant un nom qui sera longtemps cité pour modèle à ses successeurs.

CHAPITRE XIII

Dénombrement approximatif de la colonie. — Les différentes classes. — Émancipés. — Hommes libres nés dans l'Australie. — Division territoriale de la Nouvelle-Galles. — Institutions diverses à Sydney. — Morgue et prétentions entre les différentes classes. — Gouvernement colonial. — Conseil exécutif. — Conseil législatif. — Mêmes institutions dans la Tasmanie. — Nouvelles possessions de l'Angleterre en Australie. — Port-Stephen. — Port-Macquarie. — Ile Mabille. — Reprise de possession de l'île de Norfolk. — Établissement dans cette île des condamnés incorrigibles. — Le Port-Western. — Le Port-du-Roi-Georges. — Colonisation à la Rivière-des-Cygnes. — Colonie du Port-Philip. — Province de Victoria. — Melbourne. — Négligence des Anglais pour la civilisation des naturels. — Insuffisance et incapacité des missionnaires anglais pour convertir et civiliser les sauvages. — Pourquoi. — Cette tâche ne peut être remplie que par des missionnaires catholiques. — L'Australie érigée en province ecclésiastique. — Métropole, Sydney; évêché, Hobart-Town. — Adélaïde. — Perth. — Arrivée à Perth du premier évêque de cette ville.

Nous avons conduit l'histoire des établissements anglais en Australie depuis leur fondation jusqu'à l'époque où ils ont acquis une force de vitalité telle que leur avenir était irrévocablement assuré. Nous sommes entrés dans de longs détails sur la naissance de cette société nouvelle, sur les particularités minutieuses de son enfance, parce que tout intéresse dans ces commencements, quand on songe à l'importance des résultats obtenus. Maintenant la jeune société dont nous traçons l'histoire a atteint, pour ainsi dire,

l'âge viril ; dans la rapidité de ses progrès elle a vu s'effacer la bizarrerie de son origine. Plus heureuse, plus civilisée, possédant plus de gages de sécurité que ses sœurs d'Amérique, elle ne doit plus prétendre aux témoignages d'intérêt qu'attire la faiblesse. Les trente années qui suivent l'époque où nous sommes arrivés offrent d'étonnants et magnifiques progrès, mais sans obstacles vaincus, sans événements remarquables jusqu'à la découverte de l'or, en 1851. Pour signaler ces progrès et la situation de la colonie jusqu'à cette époque, c'est de la statistique qui convient plutôt que de l'histoire proprement dite. C'est aussi ce que nous allons essayer de faire, sans nous astreindre à l'ordre chronologique des faits.

Il n'existe aucun dénombrement exact de la population de la colonie ; on en a fait des évaluations approximatives à différentes époques ; mais six mois ou un an au plus suffisent souvent pour qu'une augmentation imprévue vienne déranger tous les calculs. En 1830, on évaluait à cinquante mille âmes la population de la Nouvelle-Galles-du-Sud et de ses dépendances ; en 1840, elle était augmentée d'un tiers, en y comprenant les nouveaux établissements fondés sur divers points de l'Australie, dont nous parlerons dans ce chapitre. En 1850, la population européenne de toute l'Australie s'élevait à plus de quatre-vingt mille âmes ; dans ce nombre, les trois cinquièmes sont des *convicts* et des émancipés ou leurs enfants ; le reste se partage à peu près également en colons volontaires et en habitants libres nés dans l'Australie. Mais la découverte des mines d'or en 1851 a jeté un nombre considérable d'émigrants nouveaux dans cette contrée, de sorte qu'aujourd'hui il serait bien difficile d'établir des calculs exacts sur la

population actuelle de l'Australie ; nous croyons pourtant n'être point au-dessous de la vérité en l'évaluant à deux cent mille âmes, et nous croyons pouvoir prédire avec assurance que dans un laps de temps égal à celui qui s'est écoulé depuis la fondation de la colonie, cette même population s'élèvera à plus d'un million.

Les émancipés, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le faire observer, forment la classe la plus riche de la colonie et la partie la plus active de la population. La plupart des établissements industriels sont dans leurs mains ; les terres les plus fécondes leur appartiennent ; ce sont en général des hommes intelligents, dont les dispositions naturelles ont été mal dirigées, ou que des passions ardentes ont entraînés à de grandes fautes. Soit que la sévérité de la justice leur ait dessillé les yeux, soit qu'une exacte appréciation des choses leur ait fait connaître plus de chances favorables dans les voies honnêtes que dans leurs premières habitudes, leur retour aux principes d'honneur est le plus souvent sincère. Il paraît même reconnu à Sydney que les relations commerciales sont généralement plus sûres avec les riches émancipés qu'avec les émigrés volontaires, et cette contradiction apparente entre des observations positives et l'opinion la plus vulgaire qu'on se fait sur les hommes qui ont subi des condamnations judiciaires, s'explique d'une manière très-naturelle, par le sentiment d'un intérêt bien entendu. La probité des émancipés est presque toujours en raison inverse de leur ancienne réputation ; tant il leur importe, suspects comme ils doivent l'être, de ne pas laisser la plus légère prise à la malveillance de leurs rivaux. Ils veillent sur eux-mêmes et sur les apparences, avec

d'autant plus de soin que la moindre rechute doit les rejeter plus bas. Ce n'est peut-être pas le triomphe de la morale, c'est celui de l'intérêt personnel; mais le résultat est le même pour la société.

La classe des hommes libres nés dans l'Australie commence à former un poids dans la balance sociale, et bientôt, quoique des distinctions d'origine puissent maintenir dans son sein quelques divisions, elle dominera le reste de la colonie par la force numérique et la prépondérance financière. D'une vigueur remarquable et plus précoce que les hommes de la même race nés en Europe, ils touchent plus promptement aussi à l'âge mûr, et l'on a cru remarquer dans le développement de leurs membres quelques rapports avec les formes maigres et élancées des peuplades indigènes, comme dans la pâleur de leur teint une singulière analogie avec les premiers-nés de la grande famille anglaise dans l'Amérique du Nord. Il faut un laps de temps plus long pour consacrer ces observations physiologiques; mais déjà assez d'années se sont écoulées pour permettre de juger avec confiance l'état moral de la jeune population. A peine a-t-on vu quelques blancs, nés dans l'Australie, comparaître devant les cours de justice, même pour les motifs les moins graves, et l'on peut affirmer que, sous tous les rapports, elle offre à l'ordre public les garanties les plus certaines.

Le territoire de la Nouvelle-Galles-du-Sud s'est divisé d'abord en dix provinces ou comtés, sous les noms de *Cumberland, Argyle, Westmoreland, Northumberland, Roxburgh, Londonderry, Durham, Ayr* et *Cambridge,* auxquels il faut ajouter les comtés ou provinces de *Hunter, Cook, Murray, King, Geor-*

gina, Philip (aujourd'hui *Victoria*), *Brisbane, Bligh, Bathurst* et *Saint-Vincent*. Cinq de ces divisions sont situées sur la côte, et les autres en deçà et au delà de la chaîne des Montagnes Bleues.

La ville de Sydney, capitale du comté de Cumberland et de toute la Nouvelle-Galles-du-Sud, est située par 31° 51' de latitude S. et par 148° 53' de longitude E. Sa population s'élève au moins à quarante mille âmes, y compris les *convicts* et la garnison. Nous avons déjà décrit l'aspect de cette ville quand on y entre par le Port-Jackson, tel du moins qu'il s'offrait au voyageur en 1801, lorsque Péron y aborda avec les navires de l'expédition Baudin. Mais quel changement depuis cette époque! A l'exception de quelques édifices publics, la plupart encore bâtis en bois, le reste de la ville n'était qu'un amas irrégulier de baraques ou de huttes. Aujourd'hui Sydney a quelque chose de magique, d'éblouissant : c'est déjà Londres, mais Londres en miniature. Ses rues propres et macadamisées resplendissent du luxe des magasins et des boutiques; le soir elles sont éclairées au gaz, comme les rues dès grandes villes d'Europe. La plus remarquable est *George-Street*, qui a environ quatre kilomètres de longueur, et qui se distingue par ses constructions publiques et privées ; cette belle rue traverse la ville par le milieu. Les principales maisons sont généralement entre cour et jardin, et construites en grès ou briques blanchies. Les édifices les plus remarquables sont le trésor, la prison, l'hôtel de ville, le palais du gouverneur, la banque, l'hôtel du commandant, la caserne et le théâtre.

Il y a à Sydney une école de commerce, une société philosophique, des sociétés d'horticulture et d'agri-

culture, et un jardin botanique. Longtemps il n'y eut d'autres édifices religieux que des temples des différentes sectes protestantes, quoiqu'une partie de la population fût irlandaise et par conséquent catholique. Mais on sait les persécutions auxquelles la religion catholique a été pendant si longtemps en butte en Angleterre, et surtout en Irlande; et comme la plupart des Irlandais transportés avaient été condamnés pour s'être révoltés contre ces persécutions, on conçoit que la protestante Angleterre ne voulût pas leur accorder sur la terre d'exil ce qu'elle leur refusait dans leur patrie, le droit d'exercer librement leur religion; à peine les pauvres catholiques déportés pouvaient-ils recevoir secrètement les consolations de quelques prêtres déportés comme eux pour avoir voulu obéir à la loi de Dieu plutôt qu'à la loi des hommes; mais ces prêtres ne pouvaient ni célébrer les saints mystères, ni enseigner, ni exercer, si ce n'est dans le plus grand secret, aucune fonction de leur saint ministère. Enfin, le temps marqué par la Providence pour la durée de la persécution eut un terme, et le bill d'émancipation des catholiques passa au parlement d'Angleterre. Dès lors les choses ont bien changé de face : aujourd'hui Sydney possède plusieurs églises catholiques, et il est le siége d'un archevêché dont la juridiction métropolitaine s'étend sur toute l'Australie. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

On trouve à Sydney des hôtels fort bien tenus, un nombre infini de tavernes, deux banques, une chambre de commerce, des compagnies d'assurances, des magasins de modes tenus par des modistes célèbres de Londres et de Paris, dont le beau sexe australien se dispute les parures les plus élégantes, ou du moins les

plus dispendieuses; six journaux périodiques en pleine prospérité, une revue trimestrielle pour la littérature, les sciences et les arts, etc.

Toutes les fêtes, tous les goûts de la vieille Angleterre se sont naturalisés dans l'Australie, et surtout à Sydney. Les bals par souscription, les *routs* et les soirées d'enfants réunissent l'élite de la colonie; une salle de spectacle s'est élevée comme par enchantement. Des promenades publiques sont plantées avec goût, et parcourues à certaines heures par de brillants équipages, dont plusieurs appartiennent à quelque ancien *convict* devenu millionnaire; des courses de chevaux attirent une foule de parieurs, et des sociétés de chasseurs ont leurs règlements et leurs uniformes; mais déjà le kangarou, l'ému et le chien sauvage ne suffisent plus à ces fils de l'Angleterre : l'Anglais veut retrouver sa patrie sur tous les points du globe, et des souscriptions ont été ouvertes pour acclimater le daim et le lièvre, le faisan et la perdrix.

Les Anglais ont surnommé Sydney le *Montpellier de l'Océanie,* à cause de la beauté et de la salubrité de son climat, et de la fécondité de son territoire. Aussi n'est-il pas étonnant que tant d'agréments aient attiré dans son sein, même avant la découverte des mines d'or, des étrangers de toutes les nations. Parfois c'est un singulier spectacle que ce mélange de divers peuples groupés ensemble : l'Anglais, l'Écossais, l'Irlandais, le Français, l'Allemand, l'Espagnol, l'Italien, l'Américain, le Chinois, le Malais, l'Indien du Bengale, dans leurs costumes bizarres et variés, se coudoient, se confondent, et avec eux les naturels de la Polynésie, principalement les Taïtiens et les Nouveaux-Zélandais, venus à Sydney pour échanger les productions de leurs

pays; tandis que l'Australien, stupide et nu, les regarde d'un air indifférent.

La société de Sydney, composée de tant d'éléments divers, est, on le conçoit sans peine, singulièrement mêlée; mais ce que nous concevons plus difficilement, c'est la morgue, ce sont les prétentions étranges qui règnent entre les différentes classes, les agitent et les désunissent. Les colons de la Nouvelle-Galles-du-Sud sont, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le remarquer, partagés en deux grandes classes, celle des *émigrés volontaires* et de leurs descendants, et celle des déportés émancipés et rendus à la liberté. Les émigrés volontaires veulent former exclusivement l'aristocratie coloniale; de leur côté les riches émancipés, par un sentiment de vanité (dont la source est assez singulière), regardent la colonie comme un établissement fondé spécialement pour eux, comme le patrimoine particulier de tous les déportés que la Grande-Bretagne égouttera dans la Nouvelle-Galles; ils prétendent qu'elle est leur propriété légitime, et supportent avec peine ce qu'ils appellent l'usurpation des premiers; aussi se qualifient-ils de *légitimés,* et donnent-ils aux émigrants le nom d'*illégitimés* ou de *mérinos purs.*

Parmi les émigrés il y a les *exclusifs* (exclusionists), qui repoussent avec horreur toute proposition de rapprochement avec les anciens déportés. Comme il arrive toujours en pareille occurrence, un troisième parti s'est élevé qui a voulu rapprocher les deux autres, et que les exaltés des deux partis détestent : ce sont les *confusionistes.* Chacun de ces partis a des subdivisions; chaque partisan professe la plus grande antipathie pour les autres colons contraires à sa nuance, et garde soi-

gneusement son rang et sa couleur. Outre ces classes, on distingue encore les habitants nés dans la colonie, ou créoles, de ceux qui sont nés dans la mère patrie; les premiers ont reçu le nom générique de *currency,* et les autres celui de *sterling.*

Ainsi des catégories arbitrairement déterminées, des dénominations injurieuses, un esprit d'inquisition porté au plus grand excès, divisent des hommes que la communauté d'intérêts devrait unir. Ce mal, auquel le gouverneur Macquarie avait essayé de porter remède, n'a fait qu'empirer depuis cette époque, et il serait possible qu'un jour il eût de funestes conséquences pour la colonie; car, si les diverses catégories dont nous avons parlé sous le nom de *partis* ne méritent pas à proprement dire ce titre, mais plutôt celui de *coteries,* il peut arriver un jour qu'elles se changent réellement en partis politiques, et que les querelles d'étiquette et les commérages qui les distinguent aujourd'hui se changent en guerre civile. Si, par exemple, la question d'émancipation ou d'indépendance de la colonie venait à être soulevée, on comprend facilement que la classe des émigrants volontaires et des employés du gouvernement appartenant à cette classe formeront le parti contraire à cette indépendance, tandis qu'elle aura pour partisans toute la classe des émancipés et des *currency.* L'exemple des États-Unis est là pour rappeler à l'Angleterre que les mêmes causes entraîneront les mêmes effets.

Il semble que le gouvernement britannique, dans la prévision de cet événement, s'attache à donner à ses colonies australiennes le plus de liberté possible, et à rendre de plus en plus léger le lien qui les unit à la mère patrie. Ainsi, depuis l'année 1824, les

colonies australes ont cessé d'être administrées sous le régime du bon plaisir. De nombreuses plaintes, motivées plutôt sur la crainte de l'avenir que sur les abus du présent, avaient été adressées à cette époque au cabinet de Saint-James, et une pétition signée par vingt-quatre colons, dont la fortune s'élevait ensemble à un capital de près d'un million de livres sterling, demandait l'institution d'une assemblée coloniale; mais le gouvernement jugea que l'Australie n'était pas mûre encore pour un semblable système, et créa seulement pour quatre ans un conseil législatif composé de cinq membres au moins et de sept au plus, tous à la nomination du roi.

En 1829, ce système subit un changement remarquable, et qui a été peu modifié depuis. Les colonies australes sont placées sous la juridiction d'un gouverneur général résidant à Sydney, et qui a sous ses ordres, pour chaque colonie particulière, un lieutenant gouverneur. Ces agents sont toujours des militaires. Le gouverneur, pour l'administration de la Nouvelle-Galles, est assisté par un conseil exécutif semblable à celui de l'Inde, et qu'il est obligé de consulter sur tous les points de quelque importance. Il y a en outre un conseil législatif composé surtout des officiers du gouvernement, auxquels sont adjoints six habitants notables, dont quatre propriétaires de terre et deux négociants (*merchants*), et le *chief-justice* (premier juge), comme président.

A la même époque où la Nouvelle-Galles était dotée de ces institutions, la Tasmanie en recevait de semblables ou d'équivalentes. Jusque-là elle était restée sous la dépendance absolue de la première colonie australe, et depuis longtemps elle sollicitait de la mère

patrie cet affranchissement; elle ne l'a pas même obtenu complet, car le lieutenant-gouverneur d'Hobart-Town est encore, sous certains rapports, le subordonné du gouverneur général de Sydney.

Fondé longtemps après Sydney, trop souvent oublié de la métropole, Hobart-Town a tiré parti de ses avantages particuliers, et s'est vu grandir sans connaître la plupart des désastres qui ont affligé la première colonie. Peu de mois suffirent, dans cette prospérité toujours croissante, pour changer l'aspect d'Hobart-Town; chaque jour voit s'achever des édifices nouveaux et s'élever le prix des terrains voisins de la ville. Hobart-Town se distingue par une foule d'édifices publics et par les institutions les plus utiles d'une civilisation avancée. Un évêché catholique, plusieurs temples pour les autres communions chrétiennes, des écoles gratuites, des établissements de bienfaisance, des caisses de secours, des maisons d'éducation fort bien dirigées, contribuent à en faire une cité vraiment européenne.

Les éléments de discorde intestine dont Sydney souffrira longtemps encore sont moins actifs à Hobart-Town. Quelques petites passions fermentent encore, il est vrai; mais chaque jour l'union se consolide, et Hobart-Town a donné à Sydney un exemple remarquable de tolérance civile, par l'élection d'un émancipé au titre de directeur de la banque. Plusieurs émigrés irréprochables s'étaient mis sur les rangs, et la majorité des suffrages appartenait aux colons volontaires.

Si, sous ce rapport, la Tasmanie se montre plus sage que la Nouvelle-Galles-du-Sud, elle ne l'est pas plus qu'elle dans la rivalité qui existe entre ces deux colonies. Croirait-on, en effet, qu'il existe déjà non-seulement des conflits d'amour-propre, mais des haines

violentes, entre les habitants de Sydney et ceux d'Hobart-Town, au point qu'on les compare quelquefois, sous ce rapport, à Rome et Carthage? On n'aperçoit pourtant aucun motif sérieux d'une telle animosité : ils sont tous enfants de la mère patrie, ils parlent la même langue; ils ont les mêmes lois, ils jouissent des mêmes avantages; ils ont également des terrains immenses à leur disposition, et dont les défrichements ne pourront être consommés qu'après plusieurs générations. Quelle est donc la cause de leur haine? On l'ignore, ou bien il faut la chercher dans le vice de notre nature corrompue; ce qui a fait dire à je ne sais quel philosophe, que s'il ne restait plus que deux hommes sur la surface de notre globe, ils se querelleraient encore sur les limites de leurs possessions.

La Nouvelle-Galles-du-Sud et la terre de Van-Diémen, ou Tasmanie, ne sont pas les seules possessions britanniques dans l'Australie. L'Angleterre ne cesse de multiplier les points de relâche sur les immenses rivages du cinquième continent, et plusieurs petites îles ont été aussi successivement occupées.

A cent quarante kilomètres au nord de Sydney, sur les bords du Karruah, une concession d'un million d'acres a été faite, il y a quelques années, à une compagnie d'agriculture australienne. La situation avantageuse du Port-Stephen, les moyens d'exécution de la société, et le nombre de rivières navigables plus grand que sur tout autre point, assurent à cette portion du territoire colonial un développement certain. Déjà la culture y a pris une grande extension.

Les premiers établissements formés au Port-Macquarie, où la rivière d'Hastings trouve son embouchure, datent seulement, comme nous l'avons vu, de

1821. Un but de pénalité a présidé à cette fondation, et deux ans étaient à peine écoulés, qu'une ville bien percée se distinguait par une belle esplanade et une caserne de cent cinquante hommes. Chaque maison, ou plus modestement chaque hutte, attenait à un jardin bien cultivé, et tous les végétaux utiles de l'Europe s'acclimataient autour de la cité (1). Déjà, sur ce point éloigné de Newcastle de deux cent trente kilomètres au nord-est, le climat est très-différent de celui de Sydney, et dans quelques parties il rappelle la température du Brésil et du Paraguay, ou celle de l'intérieur du Chili et des régences barbaresques. De grandes espérances sont fondées sur cet avantage, partagé à beaucoup d'égards par la station pénale de Moreton-Bay, à l'embouchure de la rivière Brisbane, station qui a contribué à rendre le Port-Macquarie à la colonisation des hommes libres. De son côté, la Tasmanie a formé des dépôts de condamnés incorrigibles sur les îles Maria et Sarah.

Un autre système a été suivi pour la colonisation de l'île de Melville, située à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, par 184° de longitude orientale et 212° de latitude sud, et séparée de l'île Bathurst par un très-petit bras de mer nommé détroit d'Apsley. Le gouvernement n'y a fait transporter que des colons volontaires, stimulés par l'espoir de concessions proportionnées au zèle et à l'intelligence qu'ils déploieraient dans leurs premières entreprises. Cette station a été fondée en 1825 par le capitaine Bremer.

(1) En 1840, deux mille acres de terre y étaient déjà en pleine culture, et l'on y comptait quinze mille cinq cents têtes de gros bétail, vingt-six mille moutons et quatre cents chevaux. Les rues de la ville Macquarie étaient macadamisées, et le nombre des habitants était de trois mille.

La culture des terres et l'élève des troupeaux ne sont qu'au second rang dans cette extension de territoire. Le but le plus important était d'établir dans ces parages un point de relâche pour les navires de commerce, et surtout de s'emparer d'une position appelée à devenir le centre d'immenses relations avec la Chine et les grandes îles de l'archipel indien, position qui domine tout le continent maritime de l'Inde, menace Timor et les Moluques, et ruinera peut-être le commerce de la Hollande dans ces mers, en attirant dans un port anglais tout le commerce de la Malaisie. Un fort a été construit sous le nom de Dundas, et les colons se sont livrés sans délai à la culture des arbres dont l'archipel oriental avait jusque alors retenu le monopole. Le muscadier, le palmiste, l'arbre à la noix de bétel, le palmier-sagou, le poivrier, commencent à croître au milieu de toutes les richesses végétales de l'Europe et de l'Australie; chaque jour fait mieux apprécier les ressources d'une position plus avantageuse que celle de Singapore même; et dans un avenir peut-être prochain, l'utilité de cet agrandissement de l'Angleterre sera complétement démontrée.

Il faut mentionner encore, parmi une foule d'occupations secondaires, dont le principal but est évidemment d'enlever aux autres nations européennes toute possibilité de s'établir sur aucun point de l'Australie, la reprise de possession de l'île de Norfolk, abandonnée, comme nous l'avons vu, sous le gouvernement de Macquarie. Cette île est aujourd'hui uniquement destinée à servir de lieu de détention aux criminels les plus endurcis de la Nouvelle-Galles et de la Tasmanie. La population de ce poste est d'environ huit cents

personnes, parmi lesquelles on compte cinq cents *convicts*, cent vingt-quatre militaires, et cent cinquante employés du gouvernement. Les travaux forcés de ces *convicts* consistent à construire des bâtiments, à abattre des arbres, à ouvrir des chemins et à cultiver la ferme publique, dont le principal produit jusqu'à ce jour a été le maïs.

Dans le détroit de Bass, le Port-Western, recommandé par les découvertes importantes faites dans l'intérieur des terres par MM. Hume et Howel, est devenu en 1825 le siége d'une petite colonie voisine de peuplades plus avancées dans la civilisation qu'aucune de celles dont l'existence avait été reconnue dans les trente premières années.

La prise de possession du port Roi-Georges, près du cap Leenwin, appartient, comme celle du Port-Western, à l'année 1826.

Un établissement beaucoup plus important s'est formé quelques années plus tard sur les bords de la rivière des Cygnes. Jamais la colonisation européenne n'avait développé à la fois des moyens aussi étendus. C'est une société anglaise qui, avec l'agrément du cabinet de Saint-James, a supporté tous les frais du premier établissement. Une exploration détaillée, d'une longueur de côtes de plus de huit cents kilomètres, faite par le capitaine Stirling, accompagné du savant botaniste Frazer, a déterminé le choix de cette position, déjà signalée par les plus célèbres voyageurs. Le système de déportation doit rester complétement étranger à cette colonie. La concession se compose d'un million d'acres, dont la moitié au moins devait être en pleine culture en 1840. La colonie, nommée *Swan-River* (Rivière-des-Cygnes), est divisée

en comtés, en cantons, en juridictions et en sections. Chaque comté comprend six cantons, chaque canton quatre juridictions, et chaque juridiction vingt-cinq sections, contenant chacune quatre kilomètres carrés de six cent quarante acres. Le territoire de la colonie paraît être entièrement composé d'un sol gras et fertile; la rivière des Cygnes coule pendant environ cinquante kilomètres au milieu des vallées formées par les monts Darling. Tout paraît devoir concourir à la prospérité de ce nouvel établissement et justifier le nom de la Nouvelle-Hespéride que les fondateurs de la colonie voulaient lui donner. Le premier convoi de colons est parti pour cette colonie en 1829. — En 1834 on y comptait deux mille habitants, non compris les soldats. Depuis cette époque, cette colonie a acquis une grande importance, et elle continue à marcher dans la voie du progrès. On y compte quatre villes: Freemantle, la plus ancienne, mais non la plus importante; Perth, beaucoup plus considérable, érigée en évêché catholique, comme nous le dirons plus bas; Guilford et Augusta, qui ont chacune une bibliothèque publique et un jardin botanique.

Vers la même époque, une colonie a été fondée près du Port-Philip, dont la province portait le nom, qu'elle a changé contre celui de Victoria. Melbourne, qui en est la capitale, comptait en 1840 quatre cents maisons et deux mille habitants. Déjà à cette époque on y avait fondé une banque, une compagnie d'assurance et trois journaux. Nous verrons dans le chapitre suivant quelle importance a donnée à Melbourne et à la province de Victoria la découverte des mines d'or en 1851.

Le dernier établissement colonial qu'il nous reste à

mentionner est la colonie de l'*Australie-Méridionale* (South-Australia), fondée en 1836. En peu de temps elle a acquis une assez grande importance. Les animaux domestiques s'y sont tellement multipliés, qu'on y comptait en 1840 cent dix mille moutons, huit mille bêtes à cornes, huit cents chevaux, quinze cents porcs et trois cents chèvres.

Près du golfe Spencer, et à l'est de celui de Saint-Vincent, bornés tous deux au sud par l'île des Kangarous, s'élève la ville d'Adélaïde, capitale de la colonie. En 1840, sa population montait déjà à quatre mille âmes; on y avait construit huit églises, et l'on y publiait deux journaux. Cette colonie comprend en outre plusieurs villages et un grand nombre d'habitations.

Il existe encore beaucoup d'autres établissements de moindre importance dont nous avons omis de parler. Nous ne pouvons, même pour ceux dont nous avons fait mention, en donner la statistique exacte, car en quelques mois il s'opère souvent des changements merveilleux, et dont on ne peut se faire une idée dans notre ancien monde. Là où le navigateur n'aurait aperçu il y a quelques années qu'une plage stérile et déserte, il trouve à un second voyage un établissement déjà formé, des terrains défrichés, des édifices en construction ; qu'il revienne un an ou deux plus tard, et il sera étonné à l'aspect d'une ville florissante, ayant une population active et industrieuse, un commerce prospère, tout le luxe et tout le confortable de la vieille Europe.

Nous avons essayé de donner jusqu'ici à nos lecteurs une idée des prodiges que peuvent opérer sur une terre déserte le travail et l'industrie de l'homme civilisé;

mais à côté de ce tableau enchanteur, il s'en présente un autre qui forme avec lui un triste et pénible contraste. Les Anglais ont su fertiliser d'une manière admirable la terre improductive du continent australien; mais qu'ont-ils fait en faveur des anciens habitants de cette terre dont ils se sont emparés? Les noirs habitants de l'Australie et de la Tasmanie sont encore aussi sauvages qu'à l'époque où le commodore Philip débarqua pour la première fois à Botany-Bay et au Port-Jackson. Écoutons ce que dit à ce sujet un savant voyageur qui a longtemps visité ces contrées : « Jusqu'à présent, dit-il, non-seulement on n'a rien fait pour la civilisation de l'Australie, mais bien plus, les relations des colons anglais avec les habitants primitifs n'ont eu pour ceux-ci que des résultats funestes. Dans un rapport officiel adressé au parlement d'Angleterre en 1821, le commissaire envoyé à la Nouvelle-Galles fait un triste tableau des fruits que le mauvais exemple des Européens a produits parmi les peuples de l'Australie et de la Polynésie, et il reproche avec raison aux blancs d'abrutir les noirs par l'exemple des boissons, de la débauche et de la violence... (1).

« Il est hors de doute pour nous, continue l'auteur que nous venons de citer, que les Australiens sont susceptibles d'être civilisés; nous croyons pourtant que l'œuvre de leur civilisation doit rencontrer de grands obstacles ; le plus difficile à vaincre est sans doute l'espèce de charme que la vie errante et vagabonde a pour un peuple étranger aux jouissances de la vie sociale. Pour y réussir, il faudrait d'abord empêcher tout contact avec les indigènes et les déportés, gens

(1) Domeni de Rienzi, *Description de l'Océanie.*

disposés à la violence, et dont l'exemple est fait pour exercer une influence funeste; ensuite il faudrait tâcher de gagner peu à peu leur confiance, et de les préparer ainsi à recevoir les leçons de civilisation. » Mais comment gagner cette confiance? « C'est, dit M. de Rienzi, à l'aide des missionnaires. »

Nous sommes parfaitement de son avis; seulement nous ne nous entendons peut-être pas sur la qualité de ses missionnaires; car M. de Rienzi ajoute quelques lignes plus bas : « C'est ce que l'on a commencé à faire, et parmi les bienfaits que les Australiens devront à la nation anglaise, nous mentionnerons une somme annuelle de cinq cent livres sterling (douze mille cinq cents francs), destinée à l'entretien de *deux missionnaires* que la société des missions de Londres a chargés naguère de prêcher l'Évangile aux indigènes de cette immense contrée, et de leur faire connaître les avantages que leur assure la morale évangélique. » Ainsi, voilà, après plus d'un demi-siècle d'occupation, tout ce que peut faire l'Angleterre protestante pour la conversion des malheureux Australiens! Elle leur envoie deux missionnaires pour prêcher l'Évangile à des peuplades répandues sur une surface presque aussi étendue que l'Europe; mais il faut encore savoir ce que sont ces missionnaires, appartenant à l'une des nombreuses sectes protestantes de la Grande-Bretagne. Ce sont le plus souvent des hommes qui acceptent ces fonctions comme une spéculation et un moyen de faire fortune. Outre le traitement qui leur est accordé, et qui s'élève ordinairement pour chaque missionnaire à cinq ou six mille francs, ils obtiennent des concessions de terre, élèvent des bestiaux ou se livrent au commerce. Il n'est pas rare qu'ils fassent ainsi des fortunes consi-

dérables, et qu'ils ne placent avantageusement leurs enfants. Quant à des conversions, en font-ils? quelquefois, rarement... ; mais ce n'est pas, à ce qu'il paraît, leur principale affaire. Ce sont du reste pour la plupart, et nous aimons à le proclamer, de bons pères de famille, des agriculteurs intelligents, des négociants probes et honnêtes; mais comme missionnaires, ils manquent précisément des qualités essentielles, indispensables pour remplir ces sublimes fonctions. Détachement complet, absolu des biens du monde, renoncement à soi-même et à toute affection terrestre, et par-dessus tout une ardente charité, un amour immense de Dieu et du prochain, qui fasse tout braver, tout endurer pour la gloire de l'un et le salut de l'autre, voilà ce qui doit avant tout distinguer le véritable missionnaire de celui qui usurpe ce titre glorieux; aussi ce n'est pas dans les sectes protestantes qu'il faut le chercher; il n'existe réellement et ne peut exister que dans l'Église catholique, parce qu'elle seule a le droit d'*envoyer* prêcher l'Évangile au nom de Celui qui a dit: « Allez, et enseignez tous les peuples du monde. »

C'est aussi ce qu'a fait l'Église pour l'Australie; Dès que le souverain pontife a pu s'occuper de ces contrées lointaines, il a divisé le grand Océan en trois immenses provinces ecclésiastiques: l'Australie, l'Océanie occidentale et l'Océanie orientale.

L'Australie forme une province ecclésiastique, dont la métropole est Sydney, avec trois évêchés suffragants, Adélaïde, Hobart-Town et Perth. En 1846 elle possédait une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente-une écoles, cinquante-six missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales et le ministère de la prédication parmi les

sauvages de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diémen. Voilà le vrai moyen de répandre chez ces peuples les bienfaits de la civilisation, en y répandant la véritable semence de la parole de Dieu. Le succès des missionnaires catholiques ne saurait être douteux; nous en avons pour garant leur zèle d'abord, puis les résultats obtenus dans d'autres parties de l'Océanie, chez des peuplades non moins sauvages que celles de l'Australie, et enfin leurs succès parmi les *convicts* des colonies pénales, hommes plus difficiles à convertir sans doute que les sauvages eux-mêmes. Il n'est pas jusqu'à ceux qui sont confinés dans l'île de Norforlk, comme des criminels endurcis et indomptables, que nos missionnaires n'aient voulu visiter. Ils paraissaient tellement incorrigibles, que jamais ministre protestant n'avait eu la pensée de mettre le pied dans cette île. Depuis onze à douze ans, un prêtre catholique, par quelques visites temporaires, y a produit des changements miraculeux: des criminels qui, depuis bien des années, ne connaissaient que le blasphème, le crime, la débauche, pleurent leur vie passée, s'en confessent et sont trouvés dignes de s'asseoir à la table sainte. Ces prodiges étonnent la population protestante de l'Australie, et ébranlent dans son sein les hommes de bonne foi. Dieu se sert de la conversion des plus mauvais pour toucher et convertir ceux qui le sont moins.

« C'est le 8 janvier 1846 que Mgr Brady, premier évêque de Perth, dans la colonie de Swan-River (Rivière-des-Cygnes), prit possession de son diocèse. A sa suite, trente personnes, parmi lesquelles on aime à compter des enfants de saint Benoît, des religieux du Saint-Cœur-de-Marie et des sœurs de la Merci, sont

descendues sur ce lointain rivage au chant des hymnes sacrées. La pieuse colonie ne pensait s'adresser qu'au Ciel, et déjà sur la côte sa voix avait été entendue ; quelques sauvages accouraient à la nouveauté du spectacle; des blancs quittaient leurs travaux aux accents de cette prière inaccoutumée, et, réunis sous les bénédictions de leur commun Père, ils semblaient présager l'heureux jour où ces diverses nations seront confondues dans l'unité d'une famille chrétienne (1). »

Il faut lire dans les annales de la Propagation de la foi les détails touchants de ces premiers débuts des missionnaires catholiques en Australie, ainsi que de leurs premiers succès. Mais quand déjà ils commençaient à recueillir quelques fruits de leurs pénibles travaux, un événement imprévu, la découverte des mines aurifères, vint tourner toutes les têtes, et ils eurent la douleur de voir plus d'un de leurs néophytes abandonner le culte du vrai Dieu pour aller adorer le veau d'or.

Il nous reste à parler, dans un dernier chapitre, de cet événement considérable, qui est appelé à exercer une influence immense sur les destinées de l'Australie.

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, tome XVIII.

CHAPITRE XIV

Voyage à Bathurst et aux mines d'or de ce comté. — Histoire de la découverte des gisements aurifères. — Découverte des mines dans la province de Victoria. — Description et situation de Melbourne. — Effets de la découverte des mines d'or relativement aux colonies australes.

Autrefois, lorsque le voyageur, venant de Sydney, était parvenu au sommet des Montagnes Bleues, il avait encore de grandes difficultés à gagner les plaines de l'intérieur, parce que, pour redescendre dans les vallées qui débouchent à l'ouest, il ne trouvait d'autre chemin qu'un sentier rapide, glissant et bordé de précipices. Cet obstacle a disparu, comme tant d'autres, depuis l'ouverture de la route construite il y a plus de vingt ans par sir Th. Mitchell, qui a comblé l'une des vallées supérieures en y jetant le sommet tout entier d'un pic voisin et en rejoignant ainsi la pente opposée, sur laquelle il a trouvé le moyen de tracer le prolongement de la rampe jusqu'au sortir des défilés de la montagne.

Les gorges du versant occidental sont loin d'ailleurs d'être aussi difficiles que celles qu'on avait à franchir en gravissant les pentes de l'est. Du côté de l'intérieur on retrouve, avec les rochers de granit, les formes

moins rebelles des montagnes d'Europe, et l'on parvient sans trop de peine à l'entrée de ce qu'on nomme les plaines de Bathurst, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire, un espace parfaitement plat, mais une région bien ouverte où les arbres ne se montrent plus qu'en groupes clair-semés. En Australie on comprend sous la dénomination générale de plaine toute contrée, quelque accidentée qu'elle soit, qui n'est pas absolument la montagne, et dont l'ensemble peut être aperçu par le spectateur placé sur une éminence.

Au milieu de la région des plaines s'élève la ville de Bathurst, qui, à l'exemple de toutes les cités naissantes des colonies, contient des édifices publics, des auberges, des cabarets et des boutiques, en nombre disproportionné avec celui des habitations particulières.

Quoique, après avoir franchi les Montagnes Bleues, on se trouve réellement dans l'intérieur des terres, on est loin d'en avoir fini avec les montagnes; on pourrait encore faire plusieurs centaines de kilomètres sans cesser de voir autour de soi des groupes de collines de toute forme et de toute grandeur, jusqu'à ce qu'on ait atteint la véritable plaine qui constitue le désert central. Parmi ces groupes on doit remarquer particulièrement celui des CONOBOLAS, situé à quelques kilomètres à l'ouest de Bathurst; car c'est là que l'or a été découvert pour la première fois, et que se trouve le nouvel établissement d'Ophir.

Une population européenne bien faible encore, et presque tout entière adonnée à la vie pastorale, existe disséminée dans cette région des plaines. Chaque colon possède une étendue de terrain de plusieurs kilomètres carrés qu'il appelle son *parcours;* sur le point le plus

convenable de cette propriété il construit une habitation qui sert de résidence au chef de ses pasteurs, si ce n'est à lui-même, et près de là il choisit toujours le champ destiné à produire le blé nécessaire à la subsistance du personnel attaché à la garde des troupeaux. On compte ordinairement un berger pour deux mille moutons, et les gardiens des bœufs sont beaucoup plus nombreux. Ces hommes sont chargés de tous les soins qu'exige l'entretien du bétail, et le maître ou son préposé n'a d'autre travail nécessaire qu'une ou deux courses quotidiennes à cheval dans l'étendue du parcours, afin de reconnaître si chacun s'acquitte exactement de son devoir. Un seul événement important vient chaque année interrompre par une courte période d'activité l'oisiveté ordinaire du maître d'un parcours : c'est la tonte des moutons, l'emballage des toisons, et leur envoi au port le plus voisin. L'existence du colon d'Australie est d'ailleurs monotone et solitaire ; mais elle est pleine d'indépendance, et complétement délivrée des liens ou des obligations sans nombre de la vie civilisée. Le calme, la santé, la confiance dans l'avenir procurent ici à l'âme comme au corps une vigueur inconnue dans le vieux monde.

Lorsqu'on apprit en Australie la découverte des mines d'or de Californie, cette nouvelle causa peu d'émotion à cette classe de colons cultivateurs et pasteurs dont nous venons de parler ; mais elle impressionna vivement les nombreux aventuriers que renfermaient les divers établissements disséminés sur le continent australien. Une émigration considérable eut lieu parmi ces hommes, qui ne s'inquiètent ni où ni comment ils vivent, et qui allèrent chercher fortune sous un autre ciel. Ces départs multipliés avaient

affaibli la population, il est vrai; mais elle l'avait dégagée de ses éléments les plus impurs; et, quoique répandue au loin sur de vastes surfaces, qu'elle ne suffisait pas à couvrir, elle s'occupait tranquillement de ses travaux agricoles, sources de véritables richesses, lorsqu'au mois de mai 1851 une rumeur, sourde d'abord, plus distincte ensuite, puis enfin bruyante et générale, se répandit de ville en ville et de ferme en ferme : le sol de l'Australie, disait-on, recélait aussi de l'or. En un certain emplacement peu distant de Bathurst, des gens qui s'étaient mis à fouiller la terre avaient trouvé de l'or, et dans cet endroit chaque travailleur gagnait trois et quatre livres (soixante-quinze à cent francs) par jour.

Cette fois la renommée avait dit vrai, et l'historique de cette découverte est assez curieux pour mériter d'être raconté. Un certain M. Hargreaves avait créé sur les Conobolas, à quarante kilomètres environ à l'ouest de Bathurst, un établissement non loin du ruisseau nommé Summerhill-Creek. Soit faute d'intelligence ou de persévérance, soit pour toute autre cause restée inconnue, son établissement était loin de prospérer comme ceux du voisinage. Lors de l'émigration en Californie, il fut du très-petit nombre des colons ruraux australiens qui se laissèrent tenter par l'appât qu'offrit ce nouvel Eldorado. Arrivé à San-Francisco, il travailla aux mines avec des résultats que nous ignorons, mais en tout cas sans parvenir à faire fortune. Ce que nous savons seulement, c'est que, frappé de la ressemblance extrême des rochers et des couches superficielles du sol aurifère d'Amérique avec les terrains qu'il avait observés dans les Conobolas, M. Hargreaves se détermina bientôt à retourner dans sa ferme,

afin de voir s'il n'y trouverait pas cet or qu'il était venu chercher si loin.

Nous pourrions nous arrêter ici pour protester contre la solidité des déductions géologiques ainsi obtenues. Il s'est trouvé que M. Hargreaves a eu raison; mais, à notre avis, les prémisses d'où il a tiré sa conclusion étaient absolument insuffisantes; sur cent personnes qui eussent agi d'après les mêmes indices, il est douteux qu'une seule eût réussi. Du reste, laissons de côté cette discussion purement scientifique, qui serait ici déplacée, et revenons à notre récit.

M. Hargreaves eut donc le bonheur de ne pas se tromper; il retourna dans ses montagnes, il fouilla quelques recoins solitaires du vallon de Summerhill-Creek, et l'or fut découvert en Australie. Cacher un fait de cette nature était probablement chose impossible dans un temps comme le nôtre. Quoi qu'il en puisse être, le secret ne fut pas gardé : la nouvelle de la découverte qui venait d'être faite se répandit comme l'éclair parmi les populations, et elle parvint jusqu'au gouvernement. De toutes parts on s'écria : « Allons aux mines! » Bergers, laboureurs, ouvriers, domestiques, commis, chacun partit sans outils, sans vivres, sans préparatifs d'aucune espèce. Les négociants et les marchands spéculèrent aussitôt sur la demande qui leur était faite de provisions de toute nature, demande énorme et subite que devait suivre nécessairement un ralentissement de la production locale. Le prix de la farine et des autres objets d'alimentation capables d'être conservés monta sur-le-champ à des chiffres extravagants. Le gouvernement colonial, pris au dépourvu, fut dépassé de bien loin par le mouvement irrésistible des esprits, et son embarras fut extrême. Il n'y avait

que quatre cents soldats dans toute l'étendue de la colonie, et quant à la police à pied ou à cheval, dont le service est si important, on n'en pouvait détacher un seul homme sans préjudice pour la sûreté publique. D'un autre côté, on apprenait que les terrains aurifères étaient d'une vaste étendue, disséminés sur la surface entière du pays. Garantir à la fois les droits de la couronne et ceux des particuliers en usant de la force armée, ou bien, en d'autres termes, empêcher la propriété publique ou privée d'être violée par tous ceux qui espèreraient y découvrir de l'or, était évidemment chose impossible.

Le gouvernement agit donc très-sagement en ne prenant d'abord aucune mesure; il pensa que c'était peut-être une fausse rumeur, comme cela était déjà arrivé plusieurs fois, et qu'avec le temps cette émotion se calmerait quand la vérité serait connue. Cependant le gouverneur envoya un géologue à Bathurst pour lui faire un rapport sur les faits que la renommée publiait. Bientôt le savant naturaliste écrivit à Sydney pour confirmer la nouvelle de la découverte de l'or. Il annonçait dans sa lettre que quatre cents personnes au moins étaient déjà à l'ouvrage. « Plusieurs d'entre elles, écrivait-il, possédant pour tout instrument une écuelle d'étain, recueillent jusqu'à une ou deux onces d'or par jour. La plupart sont sans vivres, et l'on assure cependant que bien d'autres chercheurs d'or sont en route pour venir ici. » Le *post-scriptum* est caractéristique : « Veuillez m'excuser si je vous écris avec un pinceau; il n'y a pas encore d'encre dans la cité d'Ophir. »

Pourvu d'une information régulière qui méritait toute confiance, le vice-amiral Fitzroy, capitaine gé-

néral et gouverneur de la Nouvelle-Galles-du-Sud et de ses dépendances, publia sur-le-champ une proclamation dans laquelle, après avoir constaté son droit de revendiquer au nom de la couronne tout l'or découvert dans la colonie, après avoir fait connaître la faculté que la loi lui donnait d'agir dans toute la plénitude de ce droit, il finissait par déclarer qu'il publierait incessamment tous les règlements jugés nécessaires, après plus ample information, *afin de fixer les conditions sous lesquelles, moyennant le paiement d'une taxe, les licences convenables seraient délivrées.*

Vouloir empêcher la population de courir aux mines et de s'emparer de l'or qu'elle y découvrirait, eût été évidemment absurde. L'amiral Fitzroy adopta donc la détermination très-sage d'aider et de faciliter la recherche de l'or autant que cela était possible, et d'assurer loyalement à ceux qui se livreraient à cette industrie, la pleine et tranquille possession du fruit de leur travail, en prélevant toutefois, à titre de taxe, pour la protection ainsi accordée, telle rémunération qui pourrait être payée sans provoquer des plaintes sérieuses. Mais, avant tout, l'administration avait à satisfaire M. Hargreaves, qui réclamait une récompense comme auteur de la découverte des mines aurifères. Le 3 juin 1851, il reçut le brevet de commissaire des terres de la couronne chargé spécialement, au nom du gouvernement, de rechercher de nouveaux terrains aurifères destinés à procurer aux travailleurs la continuation de leur industrie. On lui donna en même temps, à titre de gratification, une somme de cinq cents livres (douze mille cinq cents francs) pour sa première découverte, et on lui assura pendant

toute la durée de son emploi un traitement d'une livre sterling par jour et une subvention suffisante pour l'entretien de deux chevaux. Une pareille rémunération n'avait certes rien d'exagéré eu égard à l'importance de la découverte.

Après avoir consulté le conseil colonial et les magistrats sur la légalité des mesures qu'il s'agissait de prendre, il fut décidé que toute personne qui voudrait se livrer à la recherche de l'or serait tenue de prendre une licence mensuelle, dont le prix était fixé à trente schellings (trente-sept francs soixante-quinze centimes). Mais comme les premiers rapports envoyés de Bathurst signalaient une affluence considérable de travailleurs tous armés, on chargea M. Hardy, ancien magistrat de police à Paramatta, de se rendre aux mines pour y faire exécuter les nouveaux règlements, et l'on mit à sa disposition la force armée qu'il jugerait nécessaire pour l'aider dans l'accomplissement de sa mission. M. Hardy ne prit avec lui que dix hommes seulement, mais dont il était sûr; et avec cette faible escorte il ne rencontra aucune résistance pour délivrer des licences aux travailleurs et recouvrer le paiement de la taxe. Comme il était rare qu'un mineur possédât trente schellings en monnaie courante, il fallut accepter l'équivalent en or qu'on pesait à l'instant même. Dès le premier mois il délivra environ six cents licences, et il reçut près de neuf cents livres sterling.

Les Conobolas sont un assemblage de collines généralement calcaires et schisteuses, traversées par de nombreuses veines de quartz. Le versant septentrional du groupe est sillonné par les deux ruisseaux de Summerhill-Creek et de Lewis-Ponds-Creek, qui, après un

cours de quelques kilomètres dans des vallons sinueux et profonds, se réunissent sous la dénomination de rivière Lewis, et vont se perdre dans la rivière Macquarie. C'est au point de jonction des deux ruisseaux que les premières fouilles ont été entreprises, et c'est là aussi qu'on a trouvé les plus gros fragments d'or, parmi lesquels il en était qui pesaient jusqu'à un kilogramme et demi. Pendant le mois de juin 1851, les travaux ont été poursuivis en descendant le lit du cours d'eau. C'était surtout dans le rentrant des courbes du ravin que l'or se rencontrait le plus abondamment. Plusieurs kilomètres de terrain aurifère de cette espèce avaient été fouillés. On divisait les rives du ruisseau en lots d'une longueur variable de six à treize mètres, selon le nombre des travailleurs de chaque association. M. Hardy estimait que cette seule vallée pouvait fournir du travail à cinq mille hommes, en procurant à chacun d'eux un gain journalier d'une livre sterling.

D'un autre côté, le géologue employé par le gouvernement, M. Stutchbury, continuait activement ses explorations ; bientôt il annonçait la découverte de riches terrains aurifères dans le bassin de la rivière Macquarie, et particulièrement sur les bords d'un de ses affluents, le Turon, qui, venant aussi de la grande chaîne orientale, coule de l'est à l'ouest, à quarante kilomètres environ au nord de Bathurst.

Le lit de la rivière Turon est large et peu sinueux. Il n'offre qu'un bien petit nombre de ces brusques détours qu'on remarque dans le Summerhill-Creek. De cette différence du caractère physique des deux localités résulte aussi une différence dans la nature de l'or qu'on y trouve. A Summerhill-Creek, le métal se pré-

sente toujours en fragments d'un grain plus ou moins gros, et souvent à l'état massif; rarement son épaisseur est faible ou sa surface écaillée. Sur le Turon, l'or, enveloppé de sa gangue, ne se rencontre qu'en parcelles de la plus petite dimension. A Summerhill-Creek il y a des escarpements improductifs et des pentes fort riches. Dans la grande vallée, point de sinuosités ni de rétrécissements, et la moisson de l'or semble aussi régulièrement répartie que si on eût semé le métal. Peu importe le lieu où l'on fouille, soit dans le lit de la rivière, soit sur ses bords, le résultat est toujours le même. « Chaque homme, en travaillant bien, dit M. Hardy dans son rapport, gagnait régulièrement dix schellings par jour; on peut compter partout sur ce produit certain des fouilles comme sur un salaire régulier. »

Plus loin, M. Hardy indique les sources de la rivière Turon, situées dans une haute région de gorges et de rochers, comme l'emplacement probable où l'on devra trouver des fragments d'or primitifs semblables à ceux de Summerhill-Creek, « morceaux trop pesants, dit-il, pour avoir été entraînés avec les parcelles plus légères. » Et la justesse de cette conjecture a été ultérieurement démontrée par les faits.

Vers le milieu de juillet, quand la fièvre de l'or semblait se calmer et passer à l'état chronique, un nouvel incident vint tout à coup produire le redoublement le plus intense qu'on eût observé jusque alors. On apprit qu'à soixante-cinq kilomètres au nord de Bathurst et à quarante de Wellington, au confluent de deux ruisseaux nommés Maroo-Creek et Mennida-Creek, on avait trouvé dans un seul bloc de quartz un poids de cinquante kilogrammes d'or, c'est-à-dire

une valeur de plus de quatre mille livres sterling (cent mille francs).

En même temps le lieutenant gouverneur de la province de Victoria (ancien comté du Port-Philip) écrivait de Melbourne aux ministres de la reine d'Angleterre :

« De nombreux indices recueillis depuis six semaines semblent annoncer que la découverte de l'or récemment faite dans la Nouvelle-Galles-du-Sud va se renouveler dans notre province.... A Clunes, l'or a été trouvé dans une alluvion composée en grande partie de fragments de quartz formant la matrice originelle du métal.

« Les échantillons qui m'ont été montrés proviennent de fouilles effectuées à Buningyong ; ils sont tous enveloppés dans une gangue de quartz compacte. Ceux qu'on a découverts à Deep-Creek, lieu situé à quatre-vingts kilomètres seulement de Melbourne, offrent des grains engagés dans une pierre schisteuse.

« Il est certain que des spécimens d'une richesse bien plus grande encore ont été observés dans les Pyrénées (nom donné à une chaîne de montagnes située à cent quarante kilomètres environ à l'ouest de Melbourne). »

Au mois de novembre, d'après les récits des journaux australiens, la fièvre de l'or avait atteint un développement difficile à décrire ; les colons semblaient devenus fous. Ce redoublement extraordinaire avait été produit par la nouvelle découverte de l'or aux environs de Melbourne, dans une abondance tellement prodigieuse, que les mines de Bathurst se trouvaient entièrement éclipsées. Une réaction immense s'était manifestée dans les esprits, au grand détriment de

toutes les colonies, qui chaque jour se voyaient abandonnées par des masses de travailleurs de tout état, empressés de se précipiter vers le nouvel Eldorado. De tous les côtés les arrivants débarquaient par centaines, et, parmi eux, bon nombre avaient même déserté la Californie en apprenant la richesse des mines de la province de Victoria. Tous les récits, en effet, s'accordent à présenter le sol aurifère des environs de Melbourne comme inépuisable. Le gain journalier du travailleur y surpasse les résultats les plus heureux obtenus en Californie durant la période la plus prospère. A la fin d'octobre 1851, dix mille hommes étaient à l'ouvrage, et le produit moyen de la journée de chacun était de quarante à cinquante grammes d'or. Les villes de Melbourne et de Geelong avaient été délaissées par leur population mâle; il n'y restait plus que les femmes. Les troupeaux, les cultures, les ateliers et les comptoirs étaient partout abandonnés par des gens qui, méprisant un misérable salaire de quelques schellings par semaine, allaient chercher aux mines un bénéfice quotidien de deux à dix livres sterling (cinquante à deux cent cinquante francs). Le gouvernement avait organisé des escortes pour garantir la sûreté du métal incessamment transporté dans la ville, métal dont on estimait le poids entre soixante et quatre-vingt-dix kilogrammes par jour. Ainsi, le 23 octobre il en était arrivé quatre-vingts kilogrammes provenant des environs, ou bien de Geelong et de Ballarat. Les quantités journellement produites devaient s'augmenter progressivement en raison de l'accroissement indéfini du nombre des travailleurs. Après une étude attentive des faits, M. Westgarth, maire de Melbourne,

évaluait à dix mille livres sterling (deux cent cinquante mille francs) le produit journalier des mines.

Dès le premier trimestre, les fouilles de la province Victoria ont donné un produit évalué à sept cent mille livres (dix-sept millions cinq cent mille francs). Mais en même temps que les bénéfices des travaux des mines prenaient de l'accroissement, des difficultés assez graves surgissaient par suite de l'affluence considérable d'hommes de la pire espèce, venus de la Tasmanie, et ayant appartenu la plupart aux bandes des *bush-rangers*, existant toujours dans cette île ; en même temps le corps de police désertait ou donnait en masse sa démission, et les marins de toutes les nations dont les bâtiments se trouvaient dans les ports de l'Australie désertaient presque tous pour courir aux mines. Tel était l'entraînement général, que le gouvernement de la colonie, afin de retenir à leur poste ses employés de tous grades, avait dû leur accorder une augmentation de traitement de cinquante pour cent, indépendamment d'une forte gratification.

Cependant beaucoup de ceux qui étaient allés aux mines revenaient découragés, et toutes les personnes qui avaient fait ce voyage s'accordaient à rapporter que l'or ne s'obtenait qu'au prix d'un travail excessif. C'était la remarque qu'avait déjà faite M. Hardy sur les bords du Turon et du Summerhill-Creek. « Il arrivait constamment, dit-il dans un de ses rapports, un grand nombre d'hommes trop faibles de corps ou d'esprit pour travailler d'une manière intelligente et durable ; aussi ces malheureux repartaient découragés après deux ou trois jours de tentatives infructueuses. » M. Hardy évalue de cent cinquante à deux

cents le nombre quotidien des arrivées ou des départs appartenant à cette classe, et il reconnaît, comme cela est du reste constaté par l'expérience, qu'il faut être doué d'une grande force physique, et surtout d'une volonté énergique, pour supporter le travail des mines.

La découverte des mines d'or de la province Victoria a donné à Melbourne, ville encore inconnue il y a quelques années, une importance telle qu'elle rivalise aujourd'hui avec Sydney. Il n'est pas inutile d'entrer dans quelques détails sur la situation de cette ville, appelée à devenir un jour un des points les plus commerçants de l'Australie.

Lorsqu'en partant de Sydney on fait voile au sud jusqu'au détroit de Bass, et lorsque ensuite on double la pointe granitique appelée le promontoire Wilson, on découvre à droite une vaste baie dont les bords plats et garnis de quelques buissons se terminent vers la mer par une ligne de petits rochers. Au fond de ce golfe, vers le nord, une ouverture naturelle pratiquée entre les rochers conduit les navires, par un canal étroit et peu profond, dans un lac immense qui se présente sous l'apparence d'une mer nouvelle, car on n'aperçoit d'abord aucune terre au delà du détroit qu'on vient de franchir. Après une navigation de quelques kilomètres cependant, on voit poindre à l'horizon de tous côtés des cimes d'arbres, et plus loin des sommets de collines. Ce bassin, dont le diamètre est de trente milles, est ce qu'on nomme le Port-Philip. Au nord, à un kilomètre du rivage en remontant la petite rivière Yarra-Yarra, on arrive à Melbourne, capitale de la province de Victoria. A l'ouest, entre la rive occidentale du bassin et la rivière de Barwon, s'élève la cité

naissante de Geelong. Les deux villes, construites en briques l'une et l'autre, sont d'un aspect imposant et remarquable. Melbourne surtout, quoiqu'on y puisse observer le défaut d'achèvement et de perfection si commun dans les colonies, et quoiqu'on y soit frappé de l'inégalité des maisons contiguës ou du vide de certains espaces couverts encore par les arbres de la forêt, est, à tout prendre, une très-belle ville, parfaitement digne de servir de métropole à une riche province.

Les rochers qui entourent le Port-Philip appartiennent à des époques diverses de formation; ils sont principalement composés de grès qui traversent ou recouvrent des bancs de la période tertiaire. A vingt kilomètres environ du rivage, des groupes de hautes collines granitiques se dressent brusquement dans la plaine légèrement ondulée, et plus loin vers l'est la grande chaîne orientale montre ses sommets escarpés et ses vallons boisés et d'un accès impénétrable.

Ces parages étaient peu fréquentés avant 1851; mais dès qu'on eut connaissance de la richesse des mines de cette province, les chercheurs d'or arrivèrent en foule, non-seulement de toutes les parties de l'Australie, mais de tous les points du globe. Il en résulte un encombrement dont on se ferait difficilement une idée. Voici ce qu'écrivait de Sydney en 1853 un voyageur digne de foi : « Dans le premier semestre qui s'écoula après la découverte des gisements aurifères, on ne comptait que dix mille travailleurs, parmi lesquels un très-petit nombre n'arrivaient pas à de très-bons résultats; aussi s'empressaient-ils de quitter la place. Les autres recevaient un salaire très-élevé et

gagnaient en moyenne une livre sterling par jour.... Les choses sont maintenant totalement changées. A la vérité les placers sont beaucoup plus étendus, et tous les mois on en découvre de nouveaux; mais il y a aujourd'hui cent cinquante mille travailleurs, et le nombre s'en augmente tous les jours; là vous trouvez réunis les échantillons de toutes les races du globe. Il y a encore beaucoup d'heureux; ainsi dernièrement à Ballarat on a trouvé un morceau d'or pesant soixante-quatre kilogrammes; mais ces bonnes fortunes deviennent de plus en plus rares.

« Des milliers d'individus sont présentement occupés à construire des chaussées, des ponts, etc., et même pour un salaire assez faible; ils n'obtiennent que sept à huit schellings par jour, tandis que dans les premiers temps le gouvernement ne pouvait avoir d'ouvriers que moyennant une livre sterling.

« Le premier point où l'on découvrit l'or à Victoria était Ballarat, situé à soixante milles au nord de Geelong; ensuite ce fut le tour des placers du mont Alexandre, au nord de Melbourne, et de ceux de Bendigo; puis eut lieu cette migration étonnante de peuple d'un point à un autre, en sorte que les routes étaient encombrées d'allants et de venants. Aujourd'hui les points où l'on travaille principalement sont le mont Alexandre, Bendigo, Ballarat, les placers auprès de la rivière d'Owen, le mont Cororow, la colline de Desi (Desi-Hill), et je suis persuadé que dans peu de temps on en découvrira beaucoup d'autres. On ne peut déterminer le nombre exact d'individus travaillant en telle ou telle localité; aujourd'hui quatre mille chercheurs d'or sont réunis sur un point, tout le monde s'y porte,

y afflue, et quatre semaines après l'endroit est vide et désert, ou bien vous apercevez encore une vingtaine de tentes abritant les travailleurs qui n'ont pas eu le courage de déserter la place.

« Les habitations des chercheurs d'or ne sont pour la plupart du temps que des tentes ayant la forme de maisonnettes. Le lit est tout simplement formé de feuilles et d'une couverture; quelquefois on fiche en terre quatre pieux, on étend par-dessus des barres en bois transversales, et on y étale des sacs. L'intérieur des tentes est peu garni de meubles. La principale nourriture des mineurs est la viande de mouton (rarement du bœuf), du pain et du thé. Toutes les autres denrées sont hors de prix. Il est défendu de débiter des liqueurs spiritueuses sous peine d'une amende de cinquante livres sterling; ce qui n'empêche pas de rencontrer tous les jours dans les rues des gens ivres.

« Ici, personne ne s'inquiète de ses voisins; qu'on se batte, qu'on s'égorge, peu importe; (voilà bien l'égoïsme que produit la passion de l'or!) seulement il ne faut pas approcher des tentes, car une voix vous crie de passer au large, et vous voyez briller le canon d'un fusil. »

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails, qui suffiront pour faire comprendre à nos lecteurs l'importance des mines d'or de l'Australie et l'immense quantité d'étrangers que leur découverte a attirés vers ces parages.

A cette occasion, nous n'examinerons pas la question déjà agitée pas les économistes, qui s'inquiètent des résultats généraux de cette surabondance de métaux

précieux distribués dans le monde entier; mais nous nous bornerons à quelques observations très-concises sur les effets probables de la découverte des mines d'or relativement aux colonies australes.

Un des premiers effets de cette découverte a été d'augmenter d'une manière tout à fait extraordinaire la population européenne de l'Australie. Cette population est flottante à la vérité, et il est probable qu'une partie de ceux qui auront réalisé de beaux bénéfices reviendront en jouir dans leur patrie. Mais la plupart de ceux qui auront été trompés dans leur espoir se fixeront en Australie, où ils trouveront, par le travail, des bénéfices que leur aura refusés l'exploitation des mines. De là, de nouveaux éléments jetés dans l'ancienne population, éléments qui seront peut-être longtemps avant de se fondre avec elle, et occasionneront des troubles et des désordres imprévus. Déjà une révolte considérable a éclaté l'année dernière, et n'a été que difficilement réprimée à l'aide de la force.

Cette nouvelle population pourra hâter l'époque de l'indépendance de l'Australie, en augmentant ses ressources intérieures et en la rendant de plus en plus indépendante de la mère patrie. Quoi qu'il en soit, cette émancipation est un événement prévu, et qui doit arriver tôt ou tard par la force des choses, comme a eu lieu l'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

La fièvre de l'or a jeté bien des vices nouveaux dans cette société formée d'éléments déjà si corrompus. Mais cette fièvre passera; on reviendra à la recherche des véritables richesses de cette terre, les produits de l'agriculture. Alors les mœurs s'améliore-

ront; les missionnaires catholiques feront entendre leurs voix avec plus de fruit, et cette terre pourra mériter le nom que lui donnait un voyageur enthousiaste : « Un paradis terrestre qui ne devrait être habité que par des anges. »

FIN

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.

